OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME TRENTIEME.



AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51335/fragment/page=0005



OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51335/fragment/page=0007

Universitäts- und Landesbibliothek Zweigstelle Aufforung
Universitäts- u. Landesbibliothek HALLE (SAALE)

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51335/fragment/page=0008

ANNALES
DE L'EMPIRE
DEPUIS
CHARLEMAGNE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51335/fragment/page=0009

AVERTISSEMENT.

CES courtes annales renferment tous les événemens principaux, depuis le renouvellement de l'empire d'Occident. On y voit cinq ou six royaumes vassaux de cet empire, cette longue querelle des papes avec les empereurs, celle de Rome avec les uns et les autres, et cette lutte opiniâtre du droit féodal contre le pouvoir suprême; on y voit comment Rome, si souvent prête d'être subjuguée, a échappé à un joug étranger, et comment le gouvernement qui subsiste en Allemagne s'est établi. C'est à la fois l'histoire de l'empire et du sacerdoce, de l'Allemagne et de l'Italie. C'est en Allemagne que s'est formée cette religion qui a ôté tant d'Etats à l'Eglise romaine. Ce même pays est devenu le rempart de la chrétienté contre les Ottomans. Ainsi ce qu'on appelle l'Empire est depuis *Charlemagne* le plus grand théâtre de l'Europe. On a mis au commencement du volume le catalogue des empereurs avec l'année de leur naissance, de leur avénement et de leur mort, les noms de leurs femmes et de leurs enfans. Vis-à-vis est la liste des papes presque tous caractérisés par leurs actions principales; on y trouve l'année de leur exaltation: de sorte que le lecteur peut consulter d'un coup-d'œil ce tableau, sans aller chercher des fragmens de cette liste à la tête du règne de chaque empereur.

On a placé à la fin du volume une autre liste à colonnes contenant tous les électeurs. Le catalogue des rois de l'Europe et des empereurs ottomans, qu'on trouve si facilement par-tout ailleurs, eût trop grossi cet ouvrage qu'on a voulu rendre court autant que plein.

Pour le rendre plus utile aux jeunes gens, et pour les aider à retenir tant de noms et de dates qui échappent presque toujours à la mémoire, on a resserré dans une centaine de vers techniques l'ordre de succession de tous les empereurs depuis *Charlemagne*, les dates de leur couronnement et de leur mort, et leurs principales actions, autant que la brièveté et le genre de ces vers l'ont pu permettre. Quiconque aura appris ces cent vers aura toujours dans l'esprit sans hésiter tout le fond de l'histoire de l'Empire. Les dates et les noms rappellent aisément dans la mémoire les événemens qu'on a lus; c'est la méthode la plus sûre et la plus facile.

I.

CHARLEMAGNE, né, dit-on, le 10 avril 742, empereur en 800, mort en 814. *Ses femmes*: *Hildegarde*, fille de *Childebrand* comte de Suabe; *Imengarde*, qu'on croit la même que *Désiderate*, fille de *Didier* roi des Lombards; *Fastrade* de Franconie; *Luitgarde* de Suabe. *Concubines ou femmes du second rang*: *Ilmetrude*, *Galienne*, *Matalgarde*, *Gersinde*, *Regina*, *Adélaïde* et plusieurs autres. *Ses enfans*: *Charles*, roi d'Allemagne, mort en 771; *Pepin*, roi d'Italie, mort en 810, père de *Bernard* roi d'Italie, tige de la maison de Vermandois, dépouillé, aveuglé et mort en 818; *Louis le pieux*, *le débonnaire ou le faible*, empereur; *Rotrude*, fiancée à *Constantin V* empereur d'Orient; *Berthe*, mariée à un chancelier de *Charlemagne*; *Giselde*, *Tetrarde*, *Hiltrude*, enclouîtrées par *Louis le débonnaire*. Il eut des femmes du second rang: *Drogon*, évêque de Metz; *Hugo* ou *Hugues* l'abbé, *Thierri* l'abbé, *Pepin le bossu*, *Rothilde*, *Gertrude*. Les romanciers ajoutent la belle *Emma*, dont ils disent que le secrétaire *Eginhard*, et même *Charlemagne* furent amoureux.

ZACHARIE, exalté en 741; c'est lui qu'on prétend avoir décidé *que celui-là seul était roi qui en avait le pouvoir*. Il anathématisa ceux qui démontraient qu'il y a des antipodes: l'ignorance de cet homme infaillible était au point qu'il affirmait que pour qu'il y eût des antipodes, il fallait nécessairement deux soleils et deux lunes.

ETIENNE II ou III, 752; le premier qui se fit porter sur les épaules des hommes.

PAUL I, 757; de son temps la grande querelle des images divisait l'Eglise.

ETIENNE III ou IV, 768; il disputa le siége à *Constantin*, qui était séculier, et à *Philippe*. Il y eut beaucoup de sang répandu. Ce n'était pas le premier schisme; on en a vu plus de quarante; il faut remarquer ici que cet *Etienne IV* déposa, dégrada *Constantin* son prédécesseur, et lui fit crever les yeux.

ADRIEN I, 772; ses légats eurent la première place au second concile de Nicée.

LEON III, 795; il nomma *Charlemagne* empereur le jour de Noël en 800; il ne voulut point ajouter *filioque* au symbole. On prétend que ce fut lui qui introduisit l'usage de baiser les pieds des papes. La cour romaine dit qu'il donna l'empire à *Charlemagne*; la vérité dit qu'il fut l'organe du peuple, gagné par l'or et intimidé par le fer.

2.

LOUIS LE FAIBLE, né en 778, empereur en 814, mort en 840, le 20 juin. *Ses femmes : Irmengarde*, fille d'un comte de Habsbanie ; *Judith*, fille d'un comte de Suabe. *Ses enfans : Lothaire*, empereur ; *Pepin*, roi d'Aquitaine, mort en 838 ; *Giselle*, femme d'un comte de Bourgogne : *Louis*, roi de Germanie, mort en 876 ; *Adélaide*, femme d'un comte de Bourgogne ; *Alpaïde*, femme d'un comte de Paris ; *Charles le chauve*, roi de France et empereur.

ETIENNE IV ou V, 816.

PASCAL I, 817, accusé d'avoir fait assassiner le primicier *Théodore*, et obligé de se purger par ferment devant les commissaires de l'empereur *Louis*. Il forgea ou laissa forger le faux acte par lequel l'empereur *Louis le débonnaire* lui donnait la Sicile et à tous ses successeurs.

EUGENE II, 824, surnommé le père des pauvres.

VALENTIN, 827.

GREGOIRE IV, 828, qui trompa *Louis le faible*, dans un champ entre Basle et Colmar, qu'on appela depuis le champ du mensonge, et qu'on va voir par curiosité.

3.

LOTHAIRE I, né en 796, empereur en 840, mort en 855. *Sa femme : Hermengarde*, fille d'un comte de Thionville. *Ses enfans : Louis second*, empereur ; *Lothaire*, roi de Lorraine, mort en 868 ; *Charles*, roi de Bourgogne ; *Hermengarde*, femme d'un duc sur la Moselle.

SERGIUS II, 844, qui se fit sacrer sans attendre la permission de l'empereur, pour établir la grandeur de l'Eglise romaine.

LEON IV, 847 ; il sauva Rome des Mahométans par son courage et sa vigilance.

4.

LOUIS II, né en 825, empereur en 855, mort en 875, le 13 août. *Sa femme : Ingelberthe*, fille de *Louis* roi de Germanie. *Sa fille : Hermengarde*, mariée à *Bozon* roi de Bourgogne.

BENOIT III, 855, a l'aide des Francs malgré le peuple romain. Sous lui le *Denier de St Pierre* s'établit en Angleterre.

NICOLAS I, 858 ; de son temps commence le grand schisme entre Constantinople et Rome.

ADRIEN II, 867; il fit le premier porter la croix devant lui. Le patriarche *Photius* l'excommunia par représailles.

JEAN VIII, 872; il reconnut le patriarche *Photius*. On dit qu'il fut assassiné à coups de marteau. Cela n'est pas plus vrai que l'histoire de la papesse *Jeanne*. On lui attribua le rôle de cette papesse, parce que les Romains disaient qu'il n'avait pas montré plus de courage qu'une femme contre *Photius*.

5.

CHARLES LE CHAUVE, né en 823, empereur en 875, mort en 877, le 6 octobre. *Ses femmes : Hirmentrude*, fille d'*Odon* duc d'Orléans; *Richilde*, fille d'un comte de Bovines. *Ses enfans : Louis le bégue*; *Charles*, tué en 866; *Carloman*, aveuglé en 873; *Judith*, femme en premières noces d'*Ethelred* roi d'Angleterre, et en secondes noces de *Baudouin I* comte de Flandre.

6.

LOUIS LE BEGUE, né en 843, le premier novembre, empereur en 878, mort en 879, le 10 avril. *Ses femmes : Ansgarde*, *Adélaïde*. *Ses enfans : Louis*, *Carloman* et *Charles le simple*, rois de France; *Egiselle*, mariée à *Rolon* ou *Raoul* premier duc de Normandie.

7.

CHARLES LE GROS, empereur en 880, dépossédé en 887, mort en 888, le 13 janvier, *sans enfans*.

MARIN I ou MARTIN II, suivant un usage qui a prévalu, 882.

ADRIEN III, 884.

ETIENNE VI, 884 : il défendit les épreuves par le feu et par l'eau.

8.

ARNOLPHE ou ARNOULD, né en 863, empereur en 887, mort en 899. Il eut de *sa maîtresse Elengarde*, *Louis l'enfant* ou *Louis VI*, empereur; *Zventilbolde*, roi de Lorraine; *Rapolde*, tige des comtes d'*Andeck* et de *Tirol*.

FORMOSE, 891.
ETIENNE VII, 896, fils d'un prêtre; il fit déterrer le corps de son prédécesseur *Formose*, lui trancha la tête et le jeta dans le Tibre. Il fut ensuite mis en prison et étranglé.
JEAN IX, 897; de son temps les Mahométans vinrent dans la Calabre.

9.

LOUIS IV ou LOUIS L'ENFANT, né en 893, empereur vers 900, mort en 912 sans postérité.

BENOIT IV, 900.
LEON V, 904.
SERGIUS III, 905; homme cruel, amant de *Marosie*, fille de la première *Théodora*, dont il eut le pape *Jean XI*.

10.

CONRAD I, empereur en 911 ou 912, mort en 918, le 23 décembre. *Sa femme: Cunégonde* de Bavière, dont il eut *Arnolphe le mauvais*, tige de la maison de *Bavière*.

ANASTASE III, 913.
LANDON, 914.
JEAN X, 915, amant de la jeune *Théodora* qui lui procura le St Siége, et dont il eut *Crescence* premier consul de ce nom. Il mourut étranglé dans son lit.

11.

HENRI L'OISELEUR, duc de Saxe, né en 876, empereur en 919, mort en 936. *Ses femmes: Hatbourge*, fille d'un comte de Mersbourg; *Melchtide*, fille d'un comte de Ringelheim. *Ses enfans: Tancard*, tué à Mersbourg en 939; l'empereur *Othon le grand*; *Gerberge*, mariée à *Giselberg* duc de Lorraine; *Aduide*, mariée à *Hugues* comte de Paris; *Henri*, duc de Bavière; *Brunon*, évêque de Cologne.

LEON VI, 928.

ETIENNE VIII, 929, qu'on croit encore fils de *Marosie*, enfermé au château qu'on nomme aujourd'hui St Ange.

JEAN XI, 931, fils du pape *Sergius* et de *Marosie*, fous qui sa mère gouverna despotiquement.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51335/fragment/page=0016

12.

OTHON I, ou LE GRAND, né le 22 novembre 916, empereur en 936, mort en 973, le 7 mai. *Ses femmes*: *Edithe*, fille d'*Edouard* roi d'Angleterre; *Adélaïde*, fille de *Rodolphe second* roi de Bourgogne. *Ses Enfans*: *Luthof*, duc de Suabe; *Luitgarde*, femme d'un duc de Lorraine et de Franconie; *Othon second*, dit *le roux*, empereur; *Mathilde*, abbesse de Quedlimbourg; *Adélaïde*, mariée à un marquis de Montferrat; *Richilde*, à un comte d'Eningu n; *Guillaume*, archevêque de Mayence.

LEON VII, 936.

ETIENNE IX, 939, allemand de naissance, fabré au visage par les Romains.

MARIN II ou MARTIN III, 943.

AGAPET II, 946.

JEAN XII, 956, fils de *Marosie*, et du patrice *Alberic*; patrice lui même. Fait pape à l'âge de dix-huit ans il s'opposa à l'empereur *Othon I.* Il fut assassiné en allant chez sa maîtresse.

LEON VIII, 963, nommé par un petit concile à Rome par les ordres d'*Othon*.

BENOIT V, 964, chassé immédiatement après par l'empereur *Othon I*, et mort en exil à Hambourg.

JEAN XIII, 965, chassé de Rome et puis rétabli.

BENOIT VI, 972, étranglé par le consul *Crescence* fils du pape *Jean X*.

13.

OTHON II, ou LE ROUX, né en 955, empereur en 973, mort en 983. *Sa Femme: Theophanie*, belle-fille de l'empereur *Nicéphore*. *Ses Enfans: Othon*, depuis empereur; *Sophie*, abbesse de Gannecheim; *Mathilde*, femme d'un comte Palatin; *Vithilde*, fille naturelle, femme d'un comte de Hollande.

BONIFACE VII, 974; il voulut rendre Rome aux empereurs d'Orient.

DOMUS, 974.

BENOIT VII, 975.

14.

OTHON III, né en 973, empereur en 983, mort en 1002: on prétend qu'il épousa *Marie* d'Arragon. Mort sans postérité.

JEAN XIV, 984; du temps de *Boniface VII*, mort en prison au château St Ange.

BONIFACE VII rétabli; assassiné à coups de poignard.

JEAN XV ou XVI, 985, chassé de Rome par le consul *Grescence*, et rétabli.

GREGOIRE V, 996, à la nomination de l'empereur *Othon III.*

SILVESTRE II, 999; c'est le fameux *Gerbert Auvergnac*, archevêque de Rheims, prodige d'érudition pour son temps.

15.

HENRI II, surnommé *le saint, le chaste et le boiteux*, duc de Bavière, petit-fils d'*Othon le grand*, empereur en 1002, mort en 1024. *Sa Femme : Cunégonde*, fille de *Sigefroi* comte de Luxembourg. Sans postérité.

JEAN XVII, 1003.

JEAN XVIII, 1004.

SERGIUS IV, 1009, regardé comme un ornement de l'Eglise.

BENOIT VIII, 1012; il repoussa les Sarrasins.

16.

CONRAD II, *le salique*, de la maison de Franconie, empereur en 1024, mort en 1039, le 4 juin. *Sa femme : Gisele* de Suabe. *Ses enfans : Henri*, depuis empereurs; *Béatrix*, abbesse de Gandersheim; *Judith*, mariée, à ce qu'on prétend, à *Azon d'Est* en Italie.

JEAN XIX ou XX, 1024; chassé et rétabli.

BENOIT IX, 1033, qui acheta le pontificat, lui troisième, et qui revendit sa part.

17.

HENRI III, dit *le noir*, né le 28 octobre 1017, empereur en 1039, mort en 1056. *Ses femmes : Cunégonde*, fille de *Canut* roi d'Angleterre; *Agnes*, fille de *Guillaume* duc d'Aquitaine. *Ses enfans de la seconde femme : Mathilde*, mariée à *Rodolphe* duc de Suabe; l'empereur *Henri IV*; *Conrad*, duc de Bavière; *Sophie*, mariée à *Salomon* roi de Hongrie, et depuis à *Uladislas* roi de

GREGOIRE VI, 1045, déposé.

CLEMENT II, évêque de Bamberg, en 1046; nommé par l'empereur *Henri III.*

DAMASE II, 1048, nommé encore par l'empereur.

LEON IX, 1048, pape vertueux.

VICTOR II, 1055, grand réformateur; inspiré et gouverné par *Hildebrand*, depuis *Grégoire VII.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51335/fragment/page=0018

Pologne; *Itha*, femme de *Léopold* marquis d'Autriche. *Adélaïde*, abbesse de Gandersheim.

18.

HENRI IV, né le 11 novembre en 1050, empereur en 1056, mort en 1106 *Ses femmes*: *Berthe*, fille d'*Othon* de Savoie. qu'on appelait marquis d'Italie; *Adélaïde* de Russie, veuve d'un margrave de Brandebourg. *Ses enfans de Berthe*: *Conrad*, duc de Lorraine; l'empereur *Henri V*; *Agnes*. femme de *Fréderic* de Suabe; *Berthe*, mariée à un duc de Carinthie; *Adélaïde*, à *Boleslas III* roi de Pologne; *Sophie*. à *Godefroi* duc de Brabant.

ETIENNE X, 1057, frère de *Godefroi* duc de Lorraine.

NICOLAS II, exalté à main armée en 1058, chasla son compétiteur *Benoit*. Il soumit le premier la Pouille et la Calabre au St. Siége.

ALEXANDRE II, élu par le parti d'*Hildebrand*. sans consentement de la cour impériale en 1061; de son temps c't l'étonnante aventure de l'épreuve de *Pierre Igneus*, vraie, ou fausse, ou exagérée.

GREGOIRE VII, 1073; c'est le fameux *Hildebrand*, qui le premier rendit l'Eglise romaine redoutable; il fut la victime de son zèle.

VICTOR III, 1086; *Grégoire VII* l'avait recommandé à sa mort.

URBAIN II, de Châtillon sur Marne, 1087; il publia les croisades imaginées par *Grégoire VII*.

PASCAL II, 1099; il marcha sur les traces de *Grégoire VII*.

19.

HENRI V, né en 1081, empereur en 1106, mort en 1125, le 23 mai. *Sa femme*: *Mathilde*, fille de *Henri I* roi d'Angleterre. *Sa fille*: *Christine*, femme de *Ladislas* duc de Silésie.

GELASE II, 1118, traîné immédiatement après en prison par la faction opposée.

CALIXTE II, 1119, finit le grand procès des investitures.

HONORIUS II, 1124.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51335/fragment/page=0019

20.

LOTHAIRE II, duc de Saxe, empereur en 1125, mort en 1137. *Sa femme*: *Richeze*, fille de *Henri le gros* duc de Saxe.

INNOCENT II, 1130; presque toutes les élections étaient doubles dans ce siècle; tout était schisme dans l'Eglise; tout s'obtenait par brigue, par simonie ou par violence; et les papes n'étaient point maîtres dans Rome.

21.

CONRAD III, né en 1092, empereur en 1138, mort en 1152, le 15 février. *Sa femme*: *Gertrude*, fille d'un comte de Sultzbach. *Ses enfans*: *Henri*, mort en bas âge; *Fréderic*, comte de Rothembourg.

CELESTIN II, 1143.

LUCIUS II, 1144, tué d'un coup de pierre en combattant contre les Romains.

EUGENE III, 1145, maltraité par les Romains, et réfugié en France.

22.

FREDERIC I, surnommé *Barberousse*, duc de Suabe, né en 1121, empereur en 1152, mort en 1190. *Ses femmes*: *Adelaïde*, fille du marquis de Vohenbourg, répudiée; *Béatrix*, fille de *Renaud* comte de Bourgogne. *Ses enfans*: *Henri*, depuis empereur; *Fréderic*, duc de Suabe; *Conrad*, duc de Spolette; *Philippe*, depuis empereur; *Othon*, comte de Bourgogne; *Sophie*, mariée au marquis de Montferrat; *Béatrix*, abbesse de Quedlimbourg.

ANASTASE IV, 1153.

ADRIEN IV, 1154, anglais, fils d'un mendiant, mendiant lui même, et devenu un grand homme.

ALEXANDRE III, 1159, qui humilia l'empereur *Fréderic Barberousse*, et le roi d'Angleterre *Henri II.*

LUCIUS III, 1181, chassé encore et poursuivi par les Romains qui, en reconnaissant l'évêque, ne voulaient pas reconnaître le prince.

URBAIN III, 1185.

GREGOIRE VIII, 1187, passe pour savant, éloquent et honnête homme.

CLEMENT III, 1188, voulut réformer le clergé.

23.

HENRI VI, né en 1165, empereur en 1190, mort en 1197. *Sa femme*: *Constance*,

CELESTIN III, 1191, qui défendit qu'on enterrât l'empereur *Henri VI.*

fille de *Roger* roi de Sicile. *Ses Enfans*: *Fréderic*, depuis empereur; *Marie*, femme de *Conrad* marquis de Mâhren.

24.

PHILIPPE, duc de Suabe, fils puîné de *Fréderic Barberousse*, tuteur de *Fréderic II*, né en 1181, empereur en 1198, mort en 1208, le 21 juin. *Sa Femme*: *Irène*, fille d'*Isaac* empereur de Constantinople. *Ses Enfans*: *Béatrix*, épouse de *Ferdinand III* roi de Castille; *Cunégonde*, épouse de *Venceslas III* roi de Bohême; *Marie*, épouse de *Henri* duc de Brabant; *Béatrix* morte immédiatement après son mariage avec *Othon IV* duc de Brunswick, depuis empereur.

INNOCENT III, 1198, qui jeta un interdit sur la France; fous lui la croisade contre les Albigeois.

25.

OTHON IV, duc de Brunswick, empereur en 1198, mort en 1218. *Sa seconde Femme*: *Marie*, fille de *Henri le vertueux* duc de Brabant. Mort sans postérité.

26.

FREDERIC II, duc de Suabe, roi des deux Siciles, né le 26 décembre 1139, empereur en 1212, mort en 1250, le 13 décembre. *Ses Femmes*: *Constance*, fille d'*Alphonse II* roi d'Arragon; *Violente*, fille de *Jean de Brienne* roi de Jérusalem; *Isabelle*, fille de *Jean* roi d'Angleterre. *Ses Enfans*: *Henri*, roi des Romains, mort en prison en 1236; *Conrad*, depuis empereur, père de *Conradin*, en qui finit la maison de Suabe; *Henri*, gouverneur de

HONORIUS III, 1126, commença à s'élever contre *Fréderic II*.

GREGOIRE IX, 1227, chassé encore par les Romains, excommunia et crut déposer *Fréderic II*.

CELESTIN IV, 1241,

INNOCENT IV, 1243, excommunia encore *Fréderic II*, et crut le déposer au concile de Lyon.

Sicile; *Marguerite*, épouse d'*Albert le dépravé*, landgrave de Thuringe et marquis de Misnie. *De ses maîtresses*, il eut *Enzio*, roi de Sardaigne; *Manfredo*, roi de Sicile; *Frédéric*, prince d'Antioche.

27.

CONRAD IV, empereur en 1250, mort en 1254. *Sa Femme: Elisabeth*, fille d'*Othon* comte Paladin. *Son fils: Conradin*, duc de Suabe, héritier du royaume de Sicile, à qui *Charles d'Anjou* fit couper la tête à l'âge de dix-sept ans, le 29 octobre 1268.

(ALPHONSE X, roi d'Espagne, et *Richard*, duc de Cornouaille, fils de *Jean sans terre*, tous deux élus en 1257; mais ils ne sont pas comptés parmi les empereurs.)

28.

RODOLPHE, comte de Habsbourg en Suisse, tige de la maison d'Autriche, né en 1218, empereur en 1273, mort en 1291. *Ses Femmes: Anne Gertrude* de Bohenberg; *Agnès*, fille d'*Othon* comte de Bourgogne. *Ses Enfans: Albert*, duc d'Autriche, depuis empereur; *Rodolphe*, qu'on a cru duc de Suabe; *Hermann*, qui se noya dans le Rhin à l'âge de dix-huit ans; *Frédéric*, mort sans lignée; *Charles*, mort en bas-âge; *Rodophe*, mort aussi dans l'enfance; *Mechtilde*, mariée à *Louis le sévère* duc de Bavière; *Agnès*, qui épousa

ALEXANDRE IV, 1254, qui protégea les moines mendians contre l'université de Paris.

URBAIN IV, 1261; il fut d'abord savetier à Troies en Champagne. Il appela le premier *Charles d'Anjou* à Naples.

CLEMENT IV, 1264; on prétend qu'il conseilla l'assassinat de *Conradin* et du duc *d'Autriche* par la main d'un bourreau.

GREGOIRE X, 1271; il donna des règles sévères pour la tenue des conclaves.

INNOCENT V, 1276.

ADRIEN V, 1276.

JEAN XXI, 1276: on dit qu'il était assez bon médecin.

NICOLAS III, 1277, de la maison des Ursins: on dit qu'avant de mourir il conseilla les vêpres siciliennes.

MARIN III ou MARTIN IV, 1281; dès qu'il fut pape, il se fit élire sénateur de Rome pour y avoir plus d'autorité.

HONORIUS IV, 1285, de la maison de Savelli, prit le parti des Français en Sicile.

Albert II duc de Saxe ; *Hedvige*, femme d'*Othon* marquis de Brandebourg ; *Gutha*, mariée à *Venceslas* roi de Bohême, fils d'*Ottocare*; *Clémence*, épouse de *Charles-Martel* roi de Hongrie, petit-fils de *Charles I* roi de Naples et de Sicile ; *Marguerite*, femme de *Théodoric* comte de Clèves; *Catherine*, mariée à *Othon* duc de la Bavière inférieure, fils de *Henri* frère de *Louis le sévère* ; *Euphémie*, religieuse.

29.

ADOLPHE DE NASSAU, empereur en 1292, mort en 1298, le 2 juillet. *Sa Femme: Imagine*, fille de *Jerlach* comte de Limbourg. *Ses Enfans : Henri*, mort jeune ; *Robert* de Naſſau ; *Jerlach* de Naſſau ; *Valdrame*; *Adolphe* ; *Adélaïde*; *Imagine* ; *Mathilde* ; *Philippe*.

30.

ALBERT I d'Autriche, empereur en 1298, mort en 1308. *Sa Femme : Eliſabeth*, fille de *Menard* duc de Carinthie et comte de Tirol. *Ses Enfans : Frédéric* le beau, depuis empereur ; *Albert* le ſage, duc d'Autriche.

31.

HENRI VII de la maiſon de Luxembourg, empereur en 1308, mort en 1313. *Ses Femmes : Marguerite*, fille d'un duc de Brabant ; *Catherine*, fille d'*Albert* d'Autriche, fiancée ſeulement avant ſa mort. *Son Fils : Jean*, roi de Bohême.

NICOLAS IV, 1288; ſous lui les chrétiens entièrement chaſſés de la Syrie.

CELESTIN V, 1292; *Benoit Caietan* lui perſuada d'abdiquer.

BONIFACE VIII, (*Benoit Caietan*) 1294; il enferma ſon prédéceſſeur, excommunia *Philippe le bel*, s'intitula maître de tous les rois, fit porter deux épées devant lui, mit deux couronnes ſur ſa tête, et inſtitua le jubilé.

CLEMENT V, (*Bertrand de Gott*) *Bordelois*, 1308, pourſuivit les templiers. Il eſt dit qu'on vendait à ſa cour tous les bénéfices.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51335/fragment/page=0023

LOUIS V de Bavière, empereur en 1314, mort en 1347. *Ses Femmes*: *Béatrix* de Glaugau; *Marguerite*, comtesse de Hollande. *Ses Enfans*: *Louis* l'ancien, margrave de Brandebourg; *Etienne* le bonclé, duc de Bavière; *Mechtilde*, femme de *Fréderic* le sévère, marquis de Misnie; *Elisabeth*, mariée à *Jean* duc de la Basse-Bavière; *Guillaume*, comte de Hollande par sa mère, devenu furieux; *Albert*, comte de Hollande; *Louis* le Romain, marquis de Brandebourg; *Othon*, marquis de Brandebourg.

33.

CHARLES IV, de la maison de Luxembourg, né en 1316, empereur en 1347, mort en 1378. *Ses Femmes*: *Blanche* de Valois; *Anne* Palatine; *Anne* de Silésie; *Elisabeth* de Poméranie. *Ses Enfans*: *Venceslas*, depuis empereur; *Sigismond*, depuis empereur; *Jean*, marquis de Brandebourg.

34.

VENCESLAS, né en 1361, empereur en 1368, déposé en 1400, mort en 1419. *Ses Femmes*: *Jeanne* et *Sophie* de la maison de Bavière. Sans postérité.

JEAN XXII, 1316, fils d'un savetier de Cahors, nommé d'*Euse*, qui passa pour avoir vendu encore plus de bénéfices que son prédécesseur, et qui eut un grand crédit dans l'Europe, sans pouvoir en avoir dans Rome. Il résida toujours vers le Rhône. Il écrivit sur la pierre philosophale, mais il l'avait véritablement en argent comptant. Ce fut lui qui ajouta une troisième couronne à la tiare. On l'accusa d'hérésie; ce fut lui qui taxa la rémission des péchés: cette taxe fut imprimée depuis.

BENOIT XII, (*Jacques Fournier*) 1334, réside à Avignon.

CLEMENT VI, (*Pierre Roger*) 1342, réside à Avignon, qu'il acheta de la reine *Jeanne*.

INNOCENT VI, (*Etienne Aubert*) 1352, réside à Avignon.

URBAIN V, (*Guillaume Grimoard*) 1362, réside à Avignon. Il fit un voyage à Rome, mais il n'osa s'y établir.

GREGOIRE XI, (*Roger de Momon*) 1370; remit le St. Siége à Rome, où il fut reçu comme seigneur de la ville.

Grand schisme qui commence en 1378, entre *Prignano*, URBAIN VI, et *Robert* de Genève CLEMENT VII. Ce schisme continue de compétiteur en compétiteur jusqu'à 1417. Jamais on ne vit plus de troubles et plus de crimes dans l'Eglise chrétienne.

35.

ROBERT, comte Palatin du Rhin, empereur en 1400, mort en 1410. *Sa femme : Elizabeth*, fille d'un burgrave de Nuremberg. *Ses enfans : Robert*, mort avant lui ; *Louis* le barbu et l'aveugle, électeur ; *Frédéric*, comte de Hamberg ; *Elisabeth*, mariée à un duc d'Autriche ; *Agnes* à un comte de Clèves : *Marguerite* à un duc de Lorraine ; *Jean*, comte Palatin Zimmeren.

36.

JOSSE, marquis de Brandebourg et de Moravie, empereur en 1410, mort trois mois après.

37.

SIGISMOND, frère de *Venceslas*, né en 1368, empereur en 1411, mort en 1437. *Ses femmes : Marie*, héritière de Hongrie et de Bohème ; *Barba*, comtesse de Sillé. *Sa fille : Elisabeth*, fille de *Marie* héritière de Hongrie et de Bohème, mariée à l'empereur *Albert second* d'Autriche.

38.

ALBERT II, d'Autriche, né en 1399, empereur en 1438, mort en 1439. *Sa femme : Elisabeth*, fille de *Sigismond*, héritière de Bohème et de Hongrie. *Ses enfans : George*, mort jeune ; *Anne*, mariée à un duc de *Saxe* ; *Elisabeth* à un prince de Pologne ; *Ladislas Posthume*, roi de Bohème et de Hongrie.

MARTIN V, (*Colonna*) 1417, élu par le concile de *Constance*. Il pacifia Rome et recouvra beaucoup de domaines du St Siége.

EUGENE IV, (*Gondelmere*) 1431. On l'a cru fils de *Grégoire XII*. l'un des papes du grand schisme. Il triompha du concile de Basle, qui le déposa vainement.

39.

FREDERIC *d'Autriche*, né en 1415, empereur en 1440, mort en 1493. *Sa femme : Eléonore*, fille du roi de Portugal. *Ses enfans : Maximilien*, depuis empereur; *Cunégonde*, mariée à un duc de Bavière.

40.

MAXIMILIEN I, d'Autriche, né en 1459, roi des Romains en 1486, empereur en 1493, mort en 1519, le 12 janvier. *Ses femmes : Marie*, héritière de Bourgogne et des Pays-bas; *Blanche-Marie Sforze*. *Ses enfans : Philippe le beau* d'Autriche, roi d'Espagne par sa femme; *François*, mort au berceau; *Marguerite*, promise à *Charles VIII* roi de France, gouvernante des Pays-bas, mariée à *Jean* fils de *Ferdinand* roi d'Espagne, et depuis à *Philibert* duc de Savoie : il n'eut

NICOLAS V, (*Sarzane*) 1447; c'est lui qui fit le concordat avec l'Empire.

CALIXTE III, (*Borgia*) 1455; il envoya le premier des galères contre les Ottomans.

PIE II, (*Enéas Silvius Picolomini*) 1458; il écrivit dans le temps du concile de Basle contre le pouvoir du St Siége, et se rétracta étant pape.

PAUL II, (*Barbo Vénitien*) 1464; il augmenta le nombre et les honneurs des cardinaux, institua des jeux publics et des frères minimes.

SIXTE IV, (*de la Rovère*) 1471; il encouragea la conjuration des *Pazzi* contre les *Médicis*; il fit réparer le pont antonin, et mit un impôt sur les courtisannes.

INNOCENT VIII, (*Cibo*) 1484, marié avant d'être prêtre, et ayant beaucoup d'enfans.

ALEXANDRE VI, (*Borgia*) 1492; on connaît assez sa maîtresse *Vanosa*, sa fille *Lucrece*, son fils le duc de *Valentinois*, et les voies dont il se servit pour l'agrandissement de ce fils, dont le St Siége profita. On l'a mal à propos comparé à *Néron*; il est vrai qu'il en eut la cruauté; mais il ne fut point parricide, et il eut une politique aussi adroite que la conduite de *Néron* fut insensée.

PIE III, (*Picolomini*) 1503; on trompa pour l'élire le cardinal d'*Amboise*, premier

point d'enfans de *Blanche Sforze*, mais il eut six bâtards de ses maîtresses.

47.

CHARLES-QUINT, né le 24 février 1500, roi d'Espagne en 1516, empereur en 1519; abdique le 2 juin 1556, mort le 21 septembre 1558. *Sa femme : Isabelle*, fille d'*Emmanuel* roi de Portugal. *Ses enfans : Philippe II*, roi d'Espagne, Naples et Sicile, duc de Milan, souverain des Pays-bas; *Jeanne*, mariée à *Jean* infant de Portugal; *Marie*, épouse de l'empereur *Maximilien II* son cousin germain. *Ses bâtards reconnus sont : dom Juan* d'Autriche, célèbre dans la guerre, et *Marguerite* d'Autriche, mariée à *Alexandre* duc de Florence, et ensuite à *Octave* duc de Parme. On a soupçonné ces deux enfans d'être nés d'une princesse qui tenait de près à *Charles-Quint*.

ministre de France, qui se croyait assuré de la tiare.

JULES II, (*de la Rovère*) 1503; il augmenta l'état ecclésiastique; guerrier auquel il ne manqua qu'une grande armée.

LEON X, (*Médicis*) 1513, amateur des arts, magnifique, voluptueux. Sous lui la religion chrétienne est partagée en plusieurs sectes.

ADRIEN VI, (*Florent Boyens d'Utrecht*) 1521, précepteur de *Charles-Quint*; haï des Romains comme étranger. A sa mort on écrivit sur la porte de son médecin : *Au libérateur de la patrie.*

CLEMENT VII, (*Médicis*) 1523; de son temps Rome est saccagée, et l'Angleterre se détache de l'Eglise romaine. On lui reprocha d'être bâtard, et d'avoir acheté le pontificat; ces deux reproches étaient très-fondés.

PAUL III, (*Farnèse*) 1534; il donna Parme et Plaisance, et ce fut un sujet de troubles; il croyait à l'astrologie judiciaire plus que tous les princes de son temps.

JULES III, (*Ghiocchi*) 1550; c'est lui qui fit cardinal son porte-singe qu'on appela le cardinal *Simia :* il passait pour fort voluptueux.

MARCEL II, (*Cervin*) 1555, ne siége que douze jours.

PAUL IV, (*Caraffa*) 1555. élu à près de quatre-vingts ans;

ſes neveux gouvernèrent. L'inquiſition fut violente à Rome, et le peuple après ſa mort brûla les priſons de ce tribunal.

42.

FERDINAND I, frère de *Charles-Quint*, né le 10 mars 1503, roi des Romains en 1531, empereur en 1556, mort le 25 juillet 1564. *Sa femme : Anne*, ſœur de *Louis* roi de Hongrie et de Bohême; *il en eut quinze enfans : Maximilien*, depuis empereur; *Eliſabeth*, mariée à *Sigiſmond-Auguſte* roi de Pologne; *Anne* au duc de Bavière, *Albert V*; *Marie* à *Guillaume* duc de Juliers; *Magdelaine*, religieuſe; *Catherine*, qui épouſa en premières noces *François* duc de Mantoue, et en ſecondes *Sigiſmond-Auguſte* roi de Pologne, après la mort de ſa ſœur : *Eléonore*, mariée à *Guillaume* duc de Mantoue; *Marguerite*, religieuſe; *Barbe*, épouſe d'*Alphonſe II* duc de Ferrare; *Hélene*, religieuſe; *Jeanne*, épouſe de *François* duc de Florence; *Ferdinand*, duc de Tirol; *Charles*, duc de Stirie; *Jeanne* et *Urſule*, mortes dans l'enfance.

PIE IV, (*Medequino*) 1559; il fit étrangler le cardinal *Caraffa* neveu de *Paul IV*, et le népotiſme ſous lui domina comme ſous ſon prédéceſſeur.

43.

MAXIMILIEN II, d'Autriche, né le premier août 1527, empereur en 1564, mort le 12 octobre 1576. *Sa femme: Marie*, fille de *Charles-Quint*; *il en eut quinze enfans : Rodolphe*, depuis empereur; l'archiduc *Erneſt*; *Mathias*, depuis empereur; l'archiduc *Maximilien*; *Albert*, mari

PIE V, (*Ghisleri dominicain*) 1566; il fit brûler *Zoannetti Carneſecoli*, et *Paléarius*; il eut de grands démêlés avec la reine *Eliſabeth*.

GREGOIRE XIII, (*Buoncompagno*) 1572; la première année de ſon pontificat eſt fameuſe par le maſſacre de la

de l'infante *Claire-Eugénie*; *Venceslas*, mort à dix-sept ans; *Anne*, épouse de *Philippe II* roi d'Espagne; *Elisabeth*, épouse de *Charles IX* roi de France; *Marguerite*, religieuse, et six enfans morts au berceau.

44.

RODOLPHE II, né le 18 juillet 1552, empereur en 1576, mort en 1612, le 10 janvier *sans Femmes*; mais il eut cinq enfans naturels.

45.

MATHIAS, frère de *Rodolphe*, né en 1557, le 24 février, empereur en 1612, mort en 1619, le 20 mars. *Sa Femme*: *Anne*, fille de *Ferdinand* du Tirol; sans postérité.

St. Barthelemi; on en fit à Rome des feux de joie. Il donna à *Jaques Buoncompagno*, son bâtard, beaucoup de biens et de dignités, mais il ne démembra pas l'état ecclésiastique en sa faveur.

SIXTE V, fils d'un pauvre vigneron nommé *Peretti*, 1585, acheva l'église de St. Pierre, embellit Rome, laissa cinq millions d'écus dans le château St. Ange en cinq années de gouvernement.

URBAIN VII, (*Castagna*) 1590.

GREGOIRE XIV, (*Sfondrate*) 1590, envoya du secours à la ligue en France.

INNOCENT IX, (*Santi-quatro*) 1591.

CLEMENT VIII, (*Aldobrandin*) 1592; il donna l'absolution et la discipline au roi de France *Henri IV*, sur le dos des cardinaux *du Perron* et *d'Ossat*; il s'empara du duché de Ferrare.

PAUL V, (*Borghese*) 1605; il excommunia Venise, et s'en repentit. Il éleva le palais Borghese, et embellit Rome.

46.

FERDINAND II, fils de *Charles* archiduc de Stirie et de Carinthie, et petit-fils de l'empereur *Ferdinand I*, né en 1578, le 9 juillet, empereur en 1619, mort en 1637, le 15 février. *Ses femmes : Marie-Anne*, fille de *Guillaume* duc de Bavière ; *Eléonore*, fille de *Vincent* duc de Mantoue. *Ses enfans d'Anne : Jean-Charles*, mort à quatorze ans ; *Ferdinand*, depuis empereur ; *Marie-Anne*, épouse de *Maximilien* duc de Bavière ; *Cécile-Rénée*, mariée à *Uladislas* roi de Pologne ; *Léopold-Guillaume*, qui eut plusieurs évêchés ; *Christine*, morte jeune.

GREGOIRE XV, (*Ludovisio*) 1621 : il aida à pacifier les troubles de la Valteline.

URBAIN VIII, (*Barberino Florentin*), 1623 ; il passa pour un bon poëte latin tant qu'il régna ; ses neveux gouvernèrent, et firent la guerre au duc de Parme.

47.

FERDINAND III, né en 1608, le 13 juillet, empereur en 1637, mort en 1657. *Ses Femmes : Marie-Anne*, fille de *Philippe III* roi d'Espagne, *Marie-Léopoldine* fille de *Léopold* archiduc du Tirol, *Eléonore* fille de *Charles II* duc de Mantoue. *Ses Enfans : Ferdinand*, roi des Romains, mort à vingt et un ans, *Marie-Anne*, épouse de *Philippe IV* roi d'Espagne, *Philippe-Augustin* et *Maximilien-Thomas*, morts dans l'enfance ; *Léopold*, depuis empereur ; *Marie*, morte au berceau ; *Charles-Joseph*, évêque de Passau ; *Thérèse-Marie*, morte jeune ; *Eléonore-Marie*, qui étant veuve de *Michel* roi de Pologne, épousa *Charles* duc de Lorraine ; *Marie-Anne*, femme de l'électeur Palatin ; *Ferdinand-Joseph*, mort dans l'enfance.

INNOCENT X, (*Pamphili*) 1644 ; son pontificat fut longtemps gouverné par *Dona Olimpia* sa belle-sœur.

ALEXANDRE VII, (*Chigi*) 1655 ; il fit de nouveaux embellissemens à Rome.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51335/fragment/page=0030

48.

LEOPOLD, né en 1640, le 9 juin, empereur en 1658, mort en 1705, le 5 mai. *Ses femmes : Marguerite-Thérèse*, fille de *Philippe IV* roi d'Espagne ; *Claude-Félicité*, fille de *Ferdinand Charles* duc de Tirol; *Eléonore-Magdelaine*, fille de *Philippe-Guillaume* comte Palatin, duc de Neubourg. *Ses enfans de Marguerite-Thérèse : Ferdinand-Vinceslas*, mort au berceau ; *Marie-Antoinette*, épouse de *Maximilien-Marie* électeur de Bavière ; trois autres filles mortes dans l'enfance. *Enfans d'Eléonore-Magdelaine de Neubourg ; Joseph*, depuis empereur ; *Marie Elisabeth*, gouvernante des Pays-bas ; *Léopold-Joseph*, mort dans l'enfance; *Marie-Anne*, épouse de *Jean V* roi de Portugal ; *Marie Thérèse*, morte à douze ans ; *Charles*, depuis empereur ; et trois filles mortes jeunes.

49.

JOSEPH I, né en 1678, le 26 juillet, roi des Romains en 1690, à l'âge de douze ans, empereur en 1705, mort en 1711, le 17 avril. *Sa femme : Amélie*, fille du duc *Jean-Frédéric* de Hanovre. *Ses enfans* : *Marie-Josephine*, mariée à *Frédéric-Auguste* roi de Pologne, électeur de Saxe ; *Léopold-Joseph*, mort au berceau ; *Marie-Amélie*, mariée au prince électoral de Bavière.

CLEMENT IX, (*Rospigliosi*) 1667 ; il voulut rétablir à Rome l'ordre dans les finances.

CLEMENT X, (*Altieri*) 1670 ; de son temps commença la querelle de la régale en France.

INNOCENT XI, (*Odescalchi*) 1676 ; il fut toujours l'ennemi de *Louis XIV*, et prit le parti de l'empereur *Léopold*.

ALEXANDRE VIII, (*Ottoboni*) 1689.

INNOCENT XII, (*Pignatelli*) 1691 ; il conseilla au roi d'Espagne, *Charles II*, son testament en faveur de la maison de France.

CLEMENT XI, (*Albani*) 1700 ; il reconnut malgré lui *Charles VI* roi d'Espagne ; c'est lui qui fulmina, selon l'expression italienne, cette fameuse bulle *Unigenitus*, qui a couvert le St Siége d'opprobre et de ridicule, selon l'opinion d'une grande partie de l'Europe.

50.

CHARLES VI, né en 1685, le premier octobre, empereur en 1711, mort en 1740. *Sa femme : Elisabeth-Christine*, fille de *Louis-Rodolphe* duc de Brunsvick. *Ses enfans : Léopold*, mort dans l'enfance; *Marie-Thérèse*, qui épousa *François* de Lorraine le 12 février 1736; *Marie-Anne*, mariée à *Charles* de Lorraine; *Marie-Amélie*, mort dans l'enfance. *Charles VI* fut le dernier prince de la maison d'Autriche.

VERS TECHNIQUES,

QUI CONTIENNENT LA SUITE CHRONOLOGIQUE DES EMPEREURS, ET LES PRINCIPAUX EVENEMENS DEPUIS CHARLEMAGNE.

Neuvième siècle.

CHARLEMAGNE en huit cent renouvelle l'Empire,
Fait couronner son fils; en quatorze il expire.
Louis en trente-trois par des prêtres jugé,
D'un sac de pénitent dans Soissons est chargé:
Rétabli, toujours faible, il expire en quarante.
Lothaire est moine à Prum cinq ans après cinquante.
On perd après vingt ans le second des Louis:
Le Chauve lui succède, et meurt au mont Cénis.
Le Bègue, fils du Chauve, a l'Empire une année.
Le Gros soumis au pape; ô dure destinée!
En l'an quatre-vingt-sept dans Tibur déposé,
Cède au bâtard Arnoud son trône méprisé.
Arnoud sacré dans Rome, ainsi qu'en Lombardie,
Finit avec le siècle en quittant l'Italie.

Dixième siècle.

LOUIS, le fils d'Arnoud, quatrième du nom,
Du sang de Charlemagne avorté rejeton,
Termine en neuf cent douze une inutile vie.
On élit en plein champ Conrad de Franconie.
On voit en neuf cent vingt le Saxon l'oiseleur,
Henri, roi des Germains bien plutôt qu'empereur.
Othon, que ses succès font grand prince et grand homme,
En l'an soixante-deux se rend maître de Rome.
Rome, au dixième siècle en proie à trois Othons,
Gémit dans le scandale et dans les factions.

Onzième siècle.

SAINT Henri de Bavière, en l'an trois après mille,
Puis Conrad le Salique, Henri trois dit le noir.
Henri quatre, pieds nuds, sans sceptre, sans pouvoir,
Demande au fier Grégoire un pardon inutile:

Meurt en mille cent six à Liége son asile,
Détrôné par son fils et par lui déterré.

Douzième siècle.

LE cinquième Henri, ce fils dénaturé,
Sur le trône soutient la cause de son père.
Le pape en vingt et deux soumet cet adversaire.
Lothaire le Saxon, en vingt-cinq couronné.
Baise les pieds du pape, à genoux prosterné,
Tient l'étrier sacré, conduit la sainte mule.
L'empereur Conrad trois, par un autre scrupule,
Va combattre en Syrie et s'en revient battu;
Et l'empire romain pour son fils est perdu.
C'est en cinquante-deux que Barberousse règne;
Il veut que l'Italie, et le serve, et le craigne,
Détruit Milan, prend Rome, et cède au pape enfin.
Il court dans les saints lieux combattre Saladin:
Meurt en quatre-vingt-dix: sa tombe est ignorée.
Par Henri six son fils Naple au meurtre est livrée;
Il fait périr le sang de ses illustres rois,
Et huit ans à l'Empire il impose des lois.

Treizième siècle.

PHILIPPE le régent se fait bientôt élire;
Mais en douze cent huit il meurt assassiné.
Othon quatre à Bovine est vaincu, détrôné:
C'est en douze cent quinze. Il fuit et perd l'Empire.
De Frédéric second les jours trop agités,
Par deux papes hardis long-temps persécutés,
Finissent au milieu de ce siècle treizième.
Après lui Conrad quatre a la grandeur suprême.
C'est en soixante-huit que la main d'un bourreau
Dans Conradin son fils éteint un sang si beau.
Après les dix-huit ans qu'on nomme d'anarchie,
Dans l'an soixante et treize Habsbourg plein de vertu,
Du bandeau des césars a le front revêtu.
Il défait Ottocare, il venge la patrie,
Et de sa race auguste il fonde la grandeur.
Adolphe de Nassau devient son successeur:
En quatre-vingt-dix-huit une main ennemie

Finit dans un combat son empire et sa vie.

Quatorzième siècle.

ALBERT, fils de Habsbourg, est cet heureux vainqueur.
Il meurt en trois cent huit et par un parricide.
On dit qu'en trois cent treize une main plus perfide,
Au vin de Jesus-Christ mêlant des sucs mortels,
Fit périr Henri sept aux pieds des saints autels.
Déposant, déposé, Louis cinq de Bavière,
Fait contre Jean vingt-deux l'anti-pape Corbière;
Meurt en quarante-sept. Charles quatre après lui
Fait cette bulle d'or qu'on observe aujourd'hui.
De l'an cinquante-six elle est l'époque heureuse:
De ce père si sage héritier insensé,
Venceslas est connu par une vie affreuse;
Mais en quatorze cent il se voit déposé.

Quinzième siècle.

ROBERT règne dix ans, Josse moins d'une année;
Venceslas traîne encore sa vie infortunée.
Son frère Sigismond moins guerrier que prudent,
Dans l'an quinze finit le schisme d'Occident.
Son gendre Albert second, sage, puissant et riche,
Fixe le trône enfin dans la maison d'Autriche.
Frédéric son parent en quarante est élu:
Mort en quatre-vingt-treize, et jamais absolu.

Seizième siècle.

DE Maximilien le riche mariage,
Et de Jeanne à la fin l'Espagne en héritage,
Font du grand Charles Quint un empereur puissant;
Vainqueur heureux des Lys, de Rome et du Croissant.
Il meurt en cinquante-huit, las des grandeurs suprêmes.
Son frère Ferdinand porte trois diadêmes.
Et l'an soixante-quatre il les laisse à son fils;
Rodolphe en quitta deux.

Dix-septième siècle.

MATHIAS fut assis
En douze après six cent au trône de l'Empire.
Gustave, Richelieu, la fortune conspire
Contre le puissant roi second des Ferdinands,
Qui laisse en trente-sept ses Etats chancelans.
Munster donne la paix à Ferdinand troisième.
Léopold délivré du fer des Ottomans
Expire en sept cent cinq et Joseph l'an onzième.
Charles six en quarante; et le sang des Lorrains
S'unit au sang d'Autriche, au trône des Germains.

A MADAME
LA DUCHESSE
DE SAXE-GOTHA.

MADAME,

Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de votre Alteſſe Séréniſſime, en écrivant cet abrégé de l'hiſtoire de l'Empire. Il aurait un grand avantage ſi j'étais reſté plus long-temps dans votre cour. J'aurais mieux peint la vertu, ſur-tout cette vertu humaine et ſociable, à qui l'eſprit et les grâces donnent un nouveau prix; mais elle eſt peu du reſſort de l'hiſtoire. L'ambition qu'on maſque du grand nom de l'intérêt des Etats, et qui ne fait que le malheur des Etats; les paſſions féroces, qui ont conduit preſque toujours la politique, laiſſent peu de place à ces vertus douces qu'on ne cultive guère que dans la tranquillité. Par-tout où il y a des troubles il y a des crimes; et l'hiſtoire n'eſt que le tableau des troubles du monde.

Il eſt important pour toutes les nations de l'Europe de s'inſtruire des révolutions de l'Empire. Les hiſtoires de France, d'Angleterre, d'Eſpagne, de Pologne ſe renferment dans leurs bornes. L'Empire eſt un théâtre plus vaſte, ſes préémi-

nences, ſes droits ſur Rome et ſur l'Italie, tant de rois, tant de ſouverains qu'il a créés, tant de dignités qu'il a conférées dans d'autres Etats, ces aſſemblées preſque continuelles de tant de princes, tout cela forme une ſcène auguſte, même dans les ſiècles les moins policés. Mais le détail en eſt immenſe; et il reſte aux hommes occupés trop peu de temps pour lire ce prodigieux amas de faits qui ſe précipitent les uns ſur les autres, et ces recueils de lois preſque toujours contredites à force d'être expliquées. La juſteſſe de votre eſprit vous a fait déſirer des annales qui ne fuſſent ni ſèches ni prolixes, et qui donnaſſent une idée générale de l'Empire dans une langue que parlent toutes les nations, et qui eſt embellie dans votre bouche. On aurait pu ſans doute obéir aux ordres de votre Alteſſe Séréniſſime avec plus de ſuccès, mais non avec plus de zèle et plus de reſpect.

ANNALES
DE L'EMPIRE
DEPUIS
CHARLEMAGNE.

INTRODUCTION.

DE toutes les révolutions qui ont changé la face de la terre, celle qui transféra l'empire des Romains à *Charlemagne* pourrait paraître la seule juste, si le mot de *juste* peut être prononcé dans les choses où la force a tant de part; et si les Romains furent en droit de donner ce qu'ils ne possédaient pas.

Charlemagne fut en effet appelé à l'Empire par la voix du peuple romain même, qu'il avait sauvé à la fois de la tyrannie des Lombards et de la négligence des empereurs d'Orient.

C'est la grande époque des nations occidentales. C'est à ces temps que commence un nouvel ordre de gouvernement. C'est le fondement de la puissance temporelle ecclésiastique; car aucun évêque dans l'Orient n'avait jamais été prince, et n'avait eu aucun des droits qu'on nomme régaliens. Ce nouvel empire romain ne ressemble en rien à celui des premiers césars.

On verra dans ces annales ce que fut en effet cet empire, comment les pontifes romains acquirent leur puissance temporelle qu'on leur a

tant reprochée, pendant que tant d'évêques occidentaux et sur-tout ceux d'Allemagne se fesaient souverains; et comment le peuple romain voulut long-temps conserver sa liberté entre les empereurs et les papes qui se sont disputés la domination de Rome.

Tout l'Occident depuis le cinquième siècle était ou désolé ou barbare. Tant de nations subjuguées autrefois par les anciens Romains avaient du moins vécu jusqu'à ce cinquième siècle dans une sujétion heureuse. C'est un exemple unique dans tous les âges, que des vainqueurs aient bâti pour des vaincus ces vastes thermes, ces amphithéâtres, aient construit ces grands chemins qu'aucune nation n'a osé depuis tenter, même d'imiter. Il n'y avait qu'un peuple. La langue latine du temps de *Théodose* se parlait de Cadix à l'Euphrate. On commerçait de Rome à Trèves et à Alexandrie avec plus de facilité que beaucoup de provinces ne trafiquent aujourd'hui avec leurs voisins. Les tributs même, quoiqu'onéreux, l'étaient bien moins que quand il fallut payer depuis le luxe et la violence de tant de seigneurs particuliers. Que l'on compare seulement l'état de Paris, quand *Julien le philosophe* la gouvernait, à l'état où il fut cent cinquante ans après. Qu'on voie ce qu'était Trèves la plus grande ville des Gaules, appelée du temps de *Théodose* une seconde Rome, et ce qu'elle devint après l'inondation des barbares. Autun sous *Constantin* avait dans sa banlieue vingt-cinq mille chefs de famille. Arles était encore plus peuplée. Les barbares apportèrent avec eux la dévastation, la pauvreté et l'ignorance. Les Francs étaient

au nombre de ces peuples affamés et féroces qui couraient au pillage de l'Empire. Ils subsistaient de brigandage, quoique la contrée où ils s'étaient établis fût très-belle et très-fertile. Ils ne savaient pas la cultiver. Ce pays est marqué dans l'ancienne carte conservée à Vienne. On y voit les Francs établis depuis l'embouchure du Mein jusqu'à la Frise, et dans une partie de la Vestphalie, *franci* ceu *chamavi*. Ce n'est que par les anciens Romains mêmes que les Français, quand ils furent lire, connurent un peu leur origine.

Les Francs étaient donc une partie de ces peuples nommés Saxons qui habitaient la Vestphalie; et quand *Charlemagne* leur fit la guerre trois cents ans après, il extermina les descendans de ses pères.

Ces tribus de Francs, dont les Saliens étaient les plus illustres, s'étaient peu à peu établis dans les Gaules, non pas en alliés du peuple romain, comme on l'a prétendu, mais après avoir pillé les colonies romaines, Trèves, Cologne, Mayence, Tongres, Tournai, Cambrai: battus à la vérité par le célèbre *Aëtius* un des derniers soutiens de la grandeur romaine, mais unis depuis avec lui par nécessité contre *Attila*; profitant ensuite de l'anarchie où ces irruptions des Huns, des Goths et des Vandales, des Lombards et des Bourguignons réduisaient l'Empire, et se servant contre les empereurs mêmes des droits et des titres de maîtres de la milice et de patrice, qu'ils obtenaient d'eux. Cet empire fut déchiré en lambeaux; chaque horde de ces fiers sauvages saisit sa proie. Une preuve incontestable que ces peuples furent

long-temps barbares, c'eſt qu'ils détruiſirent beaucoup de villes, et qu'ils n'en fondèrent aucune.

Toutes ces dominations furent peu de choſe juſqu'à la fin du huitième ſiècle devant la puiſſance des califes, qui menaçait toute la terre.

Plus l'empire de *Mahomet* floriſſait, plus Conſtantinople et Rome étaient avilies. Rome ne s'était jamais relevée du coup fatal que lui porta *Conſtantin*, en transférant le ſiége de l'Empire. La gloire, l'amour de la patrie n'animèrent plus les Romains: il n'y eut plus de fortune à eſpérer pour les habitans de l'ancienne capitale. Le courage s'énerva; les arts tombèrent; on ne vit plus dans le ſéjour des *Scipions* et des *Céſars* que des conteſtations entre les juges ſéculiers et l'évêque. Priſe, repriſe, ſaccagée tant de fois par les barbares, elle obéiſſait encore aux empereurs; depuis *Juſtinien*, un vice-roi ſous le nom d'exarque la gouvernait, mais ne daignait plus la regarder comme la capitale de l'Italie. Il demeurait à Ravenne, et de là il envoyait ſes ordres au préfet de Rome. Il ne reſtait aux empereurs en Italie que le pays qui s'étend des bornes de la Toſcane juſqu'aux extrémités de la Calabre. Les Lombards poſſédaient le Piémont, le Milanais, Mantoue, Gènes, Parme, Modène, la Toſcane, Bologne. Ces Etats compoſaient le royaume de Lombardie. Ces Lombards étaient venus, à ce qu'on dit, de la Pannonie, et ils y avaient embraſſé l'eſpèce de chriſtianiſme qui avait prévalu avant *Conſtantin*, et qui fut la religion dominante ſous la plupart de ſes ſucceſſeurs; c'eſt ce qu'on nomme l'arianiſme: les barbares lombards avaient pénétré en Italie par

le Tirol. Leurs chefs se firent alors catholiques romains pour affermir leur domination à l'aide du clergé; ainsi que *Clovis* en usa dans la Gaule celtique. Rome dont les murailles étaient abattues, et qui n'était défendue que par des troupes de l'exarque, était souvent menacée de tomber au pouvoir des Lombards. Elle était alors si pauvre que l'exarque n'en retirait pour toute imposition annuelle qu'un sou d'or par chaque homme domicilié; et ce tribut paraissait un fardeau pesant. Elle était au rang de ces terres stériles et éloignées qui sont à charge à leurs maîtres.

Le diurnal romain des septième et huitième siècles, monument précieux dont une partie est imprimée, fait voir d'une manière authentique ce que le souverain pontife était alors. On l'appelait le *vicaire de Pierre*, *évêque de la ville de Rome*, quoiqu'il soit démontré que *Simon Barjone* (*Pierre*) ne vint jamais dans cette capitale. Dès que l'évêque était élu par les citoyens, le clergé en corps en donnait avis à l'exarque; et la formule était: *Nous vous supplions, vous chargé du ministère impérial, d'ordonner la consécration de notre père et pasteur.* Ils donnaient part aussi de la nouvelle élection au métropolitain de Ravenne, et ils lui écrivaient: *St Père, nous supplions votre béatitude d'obtenir du seigneur exarque l'ordination dont il s'agit.* Ils devaient aussi en écrire aux juges de Ravenne, qu'ils appelaient *Vos Eminences.*

Le nouveau pontife alors était obligé, avant d'être ordonné, de prononcer deux professions de foi, et dans la seconde il condamnait parmi les hérétiques le pape *Honorius I*, parce qu'à Constantinople cet évêque de Rome passait

pour n'avoir reconnu qu'une volonté dans JESUS-CHRIST.

Il y a loin de là à la tiare ; mais il y a loin auſſi du premier moine qui prêcha ſur les bords du Rhin au bonnet électoral, et du premier chef des Saliens errans à un empereur romain : toute grandeur s'eſt formée peu à peu, et toute origine eſt petite.

Le pontife de Rome dans l'aviliſſement de la ville établiſſait inſenſiblement ſa grandeur. Les Romains étaient pauvres, mais l'Egliſe ne l'était pas. *Conſtantin* avait donné à la ſeule baſilique de Latran plus de mille marcs d'or, et environ trente mille d'argent, et lui avait aſſigné quatorze mille ſous de rente. Les papes qui nourriſſaient les pauvres, et qui envoyaient des miſſions dans tout l'Occident, ayant eu beſoin de ſecours plus conſidérables, les avaient obtenus ſans peine. Les empereurs et les rois lombards mêmes leur avaient accordé des terres. Ils poſſédaient auprès de Rome des revenus et des châteaux qu'on appelait *les juſtices de St Pierre*. Pluſieurs citoyens s'étaient empreſſés d'enrichir par donation ou par teſtament une égliſe dont l'évêque était regardé comme le père de la patrie. Le crédit des papes était très-ſupérieur à leurs richeſſes : il était impoſſible de ne pas révérer une ſuite preſque non interrompue de pontifes, qui avaient conſolé l'Egliſe, étendu la religion, adouci les mœurs des Hérules, des Goths, des Vandales, des Lombards et des Francs.

Quoique les pontifes romains n'étendiſſent du temps des exarques leur droit de métropolitain que ſur les villes ſuburbicaires, c'eſt-

à-dire sur les villes soumises au gouvernement du préfet de Rome, cependant on leur donnait souvent le nom de *pape universel*, à cause de la primauté et de la dignité de leur siége. *Grégoire*, surnommé *le grand*, refusa ce titre, mais le mérita par ses vertus; et ses successeurs étendirent leur crédit dans l'Occident. On ne doit donc pas s'étonner de voir au huitième siècle *Boniface* archevêque de Mayence, le même qui sacra *Pepin*, s'exprimer ainsi dans la formule de son serment: *Je promets à St Pierre et à son vicaire le bienheureux Grégoire*, etc.

Enfin le temps vint où les papes conçurent le dessein de délivrer à la fois Rome, et des Lombards qui la menaçaient sans cesse, et des empereurs grecs qui la défendaient mal. Les papes virent donc alors que ce qui dans d'autres temps n'eût été qu'une révolte, et une sédition impuissante et punissable, pouvait devenir une révolution excusable par la nécessité, et respectable par le succès. C'est cette révolution qui fut commencée sous le second *Pepin* usurpateur du royaume de France, et consommée par *Charlemagne* son fils, dans un temps où tout était en confusion et où il fallait nécessairement que la face de l'Europe changeât.

Le royaume de France s'étendait alors des Pyrenées et des Alpes au Rhin, au Mein et à la Sâle. La Bavière dépendait de ce vaste royaume: c'était le roi des Francs qui donnait ce duché quand il était assez fort pour le donner. Ce royaume des Francs, presque toujours partagé depuis *Clovis*, déchiré par des guerres intestines, n'était qu'une vaste province barbare de l'ancien empire romain, laquelle n'était regardée par les empereurs de Constantinople

que comme une province rebelle; mais avec qui elle traitait comme avec un royaume puissant.

742.

Naissance de *Charlemagne* près d'Aix-la-Chapelle, le 10 avril. Il était fils de *Pepin*, maire du palais, duc des Francs et petit-fils de *Charles-Martel*. Tout ce qu'on connaît de sa mère, c'est qu'elle s'appelait *Berthe*. On ne sait pas même précisément le lieu de sa naissance. Il naquit pendant la tenue du concile de Germanie; et grâce à l'ignorance de ces siècles on ne sait pas où ce fameux concile s'est tenu.

La moitié du pays qu'on nomme aujourd'hui Allemagne était idolâtre, des bords du Veser, et même du Mein et du Rhin jusqu'à la mer baltique. l'autre demi-chrétienne.

Il y avait déjà des évêques à Trèves, à Cologne, à Mayence, villes frontières fondées par les Romains et instruites par les papes. Mais ce pays s'appelait alors l'Austrasie et était du royaume des Francs.

Un anglais nommé *Villebrod*, du temps du père de *Charles-Martel*, était allé prêcher aux idolâtres de la Frise le peu de christianisme qu'il savait. Il y eut vers la fin du septième siècle un évêque titulaire de Wesphalie qui ressuscitait les petits enfans morts. *Villebrod* prit le vain titre d'évêque d'Utrecht. Il y bâtit une petite église que les Frisons païens détruisirent. Enfin, au commencement du huitième siècle un autre anglais, qu'on appela depuis *Boniface*, alla prêcher en Allemagne: on l'en regarde comme l'apôtre. Les Anglais étaient

alors les précepteurs des Allemands ; et c'était aux papes que tous ces peuples, ainsi que les Gaulois, devaient le peu de lettres et de christianisme qu'ils connaissaient.

743.

Un synode à Lestine en Hainaut sert à faire connaître les mœurs du temps. On y règle que ceux qui ont pris les biens de l'Église pour soutenir la guerre donneront un écu à l'Église par métairie : ce réglement regardait les officiers de *Charles-Martel* et de *Pepin* son fils, qui jouirent jusqu'à leur mort des abbayes dont ils s'étaient emparés. Il était alors également ordinaire de donner aux moines et de leur ôter.

Boniface, cet apôtre de l'Allemagne, fonde l'abbaye de Fulde dans le pays de Hesse. Ce ne fut d'abord qu'une église couverte de chaume, environnée de cabanes habitées par quelques moines qui défrichaient une terre ingrate. C'est aujourd'hui une principauté ; il faut être gentilhomme pour être moine ; l'abbé est souverain depuis long-temps, et évêque depuis 1753.

744.

Carloman oncle de *Charlemagne*, duc d'Austrasie, réduit les Bavarois vassaux rebelles du roi de France, et bat les Saxons dont il veut faire aussi des vasseaux. On voit par là évidemment qu'il y avait déjà de grands vassaux ; et il est constant que le royaume des Lombards en Italie était composé de fiefs, et même de fiefs héréditaires.

745.

En ce temps *Boniface* était évêque de Mayence. La dignité de métropole, attachée jusquelà au siége de Worms, passe à Mayence.

Carloman, frère de *Pepin*, abdique le duché de l'Austrasie; c'était un puissant royaume qu'il gouvernait sous le nom de maire du palais, tandis que son frère *Pepin* dominait dans la France occidentale, et que *Childeric* roi de toute la France pouvait à peine commander aux domestiques de sa maison. *Carloman* renonce à sa souveraineté pour aller se faire moine au Mont-Cassin. Les historiens disent encore que *Pepin* l'aimait tendrement, mais il est vraisemblable que *Pepin* aimait encore davantage à dominer seul. Le cloître était alors l'asile de ceux qui avaient des concurrens trop puissans dans le monde.

747. 748.

On renouvelle dans la plupart des villes de de France l'usage des anciens Romains, connu sous le nom de *patronage* ou de *clientelle*. Les bourgeois se choisissaient des patrons parmi les seigneurs; et cela seul prouve que les peuples n'étaient point partagés dans les Gaules, comme on l'a prétendu, en maîtres et en esclaves.

749.

Pepin entreprend enfin ce que *Charles-Martel* son père n'avait pu faire. Il veut ôter la couronne à la race de *Mérovée*. Il mit d'abord l'apôtre

l'apôtre *Boniface* dans son parti, avec plusieurs évêques, et enfin le pape *Zacharie*.

750.

Pepin fait déposer son roi *Hilderic* ou *Childeric III*; il le fait moine à St Bertin, et se met sur le trône des Francs.

Comme cette usurpation atroce irritait plusieurs seigneurs, il attire le clergé dans son parti, il fonde le riche évêché de Virtsbourg dont le prélat se prétend duc de Franconie: il appelle aux états-généraux, nommés *parliamens*, les évêques et les abbés qui auparavant n'y venaient que très-rarement, et quand on les consultait.

751.

Pepin veut subjuguer les peuples nommés alors *Saxons*, qui s'étendaient depuis les environs du Mein jusqu'à la Chersonèse cimbrique, et qui avaient conquis l'Angleterre. Le pape *Etienne III* demande la protection de *Pepin* contre *Luitprand* roi de Lombardie, qui voulait se rendre maître de Rome. L'empereur de Constantinople était trop éloigné et trop faible pour le secourir; et le premier domestique du roi de France, devenu usurpateur, pouvait seul le protéger.

754.

La première action connue de *Charlemagne* est d'aller de la part de *Pepin* son père au-devant du pape *Etienne à St Maurice* en Valais, et de se prosterner devant lui. C'était un usage d'Orient: on s'y mettait souvent à genoux

devant les évêques, et ces évêques fléchissaient les genoux non-seulement devant les empereurs, mais devant les gouverneurs des provinces, quand ceux-ci venaient prendre possession.

Pour la coutume de baiser les pieds, elle n'était point encore introduite dans l'Occident. *Dioclétien* avait le premier exigé, dit-on, cette marque de respect; en quoi il ne fut que trop imité par *Constantin*. Les papes *Adrien I* et *Léon III* furent ceux qui attirèrent au pontificat cet honneur que *Dioclétien* avait arrogé à l'Empire; après quoi les rois et les empereurs se soumirent comme les autres à cette cérémonie qu'ils ne regardèrent que comme un acte de piété indifférent, quoique ridicule, et que les papes voulurent faire passer comme un acte de sujétion.

Pepin se fait sacrer roi de France par le pape au mois d'août dans l'abbaye de St Denis; il l'avait été déjà par *Boniface*; mais la main d'un pape rendait aux yeux des peuples son usurpation plus respectable. *Eginhard*, secrétaire de *Charlemagne*, dit en termes exprès qu'*Hilderic fut déposé par ordre du pape Etienne*. *Pepin* n'est pas le premier roi de l'Europe qui se soit fait sacrer avec de l'huile à la manière juive: les rois lombards avaient pris cette coutume des empereurs grecs; les ducs de Bénévent même se faisaient sacrer: ces cérémonies imposaient à la populace: *Pepin* eut soin de faire sacrer en même temps ses deux fils, *Charles* et *Carloman*. Le pape, avant de le sacrer roi, l'absout de son parjure envers *Hilderic* son souverain; et après le sacre il

fulmina une excommunication contre quiconque voudrait un jour entreprendre d'ôter la couronne à la famille de *Pepin*. C'est ainsi que les princes et les prêtres se sont souvent joués de Dieu et des hommes. Ni *Hugues Capet*, ni *Conrad* n'ont pas eu un grand respect pour cette excommunication. Le nouveau roi, pour prix de la complaisance du pape, passe les Alpes avec *Tassillon* duc de Bavière son vassal. Il assiége *Astolphe* dans Pavie, et s'en retourne la même année sans avoir bien fait ni la guerre ni la paix.

A peine *Pepin* a-t-il repassé les Alpes qu'*Astolphe* assiége Rome. Le pape *Etienne* conjure le nouveau roi de France de venir le délivrer. Rien ne marque mieux la simplicité de ces temps grossiers qu'une lettre que le pape fait écrire au roi de France par *St Pierre*, comme si elle était descendue du ciel : simplicité pourtant qui n'excluait jamais ni les fraudes de la politique ni les attentats de l'ambition.

Pepin délivre Rome, assiége encore Pavie, se rend maître de l'exarchat, et le donne, dit-on, au pape. C'est le premier titre de la puissance temporelle du St Siége. Par-là *Pepin* affaiblissait également les rois lombards et les empereurs d'Orient. Cette donation est bien douteuse, car les archevêques de Ravenne prirent alors le titre d'exarques. Il résulte que les évêques de Rome et de Ravenne voulaient s'agrandir. Il est très-probable que *Pepin* donna quelques terres aux papes, et qu'il favorisait en Italie ceux qui affermissaient en France sa domination. S'il est vrai qu'il ait fait ce présent aux papes, il est clair qu'il donna ce

qui ne lui appartenait pas ; mais aussi il avait pris ce qui ne lui appartenait pas. On ne trouve guère d'autre source des premiers droits : le temps les rend légitimes. Il faut avouer qu'en fait de donations comme de décrétales la cour de Rome est un peu décriée ; témoin la fameuse donation de *Constantin*, rapportée dans *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.

756.

Boniface archevêque de Mayence fait une mission chez les Frisons idolâtres. Il y reçoit le martyre. Mais comme les historiens disent qu'il fut martyrisé dans son camp, et qu'il y eut beaucoup de Frisons tués, il est à croire que les missionnaires étaient des soldats. *Tassillon* duc de Bavière fait un hommage de son duché au roi de France dans la forme des hommages qu'on a depuis appelés *Liges*. Il y avait déjà de grands fiefs héréditaires, et la Bavière en était un.

Pepin défait encore les Saxons. Il paraît que toutes les guerres de ces peuples contre les Francs n'étaient guère que des incursions de barbares, qui venaient tour à tour enlever des troupeaux et ravager des moissons. Point de place forte, point de politique, point de dessein formé ; cette partie du monde était encore sauvage.

Pepin après ses victoires ne gagna que le payement d'un ancien tribut de 300 chevaux, auquel on ajouta 500 vaches : ce n'était pas la peine d'égorger tant de milliers d'hommes

758. 759. 760.

Didier, successeur du roi *Astolphe*, reprend les villes données par *Pepin* à St. Pierre; mais *Pepin* était si redoutable que *Didier* les rendit, à ce qu'on prétend, sur ses seules menaces. Le vasselage héréditaire commençait si bien à s'introduire que les rois de France prétendaient être seigneurs suzerains du duché d'Aquitaine. *Pepin* force les armes à la main *Gaïfre* duc d'Aquitaine à lui prêter serment de fidélité en présence du duc de Bavière; de sorte qu'il eut deux grands souverains à ses genoux. On sent bien que ces hommages n'étaient que ceux de la faiblesse à la force.

762. 763.

Le duc de Bavière, qui se croit assez puissant et qui voit *Pepin* loin de lui, révoque son hommage. On est prêt de lui faire la guerre, et il renouvelle son serment de fidélité.

766. 767.

Erection de l'évêché de Saltzbourg. Le pape *Paul I* envoie au roi des livres, des chantres et une horloge à roues. *Constantin Copronyme* lui envoie aussi un orgue et quelques musiciens. Ce ne serait pas un fait digne de l'histoire, s'il ne fesait voir combien les arts étaient étrangers dans cette partie du monde. Les Francs ne connaissaient alors que la guerre, la chasse et la table.

768.

Les années précédentes sont stériles en événemens, et par conséquent heureuses pour les

peuples; car presque tous les grands traits de l'histoire sont des malheurs publics. Le duc d'Aquitaine révoque son hommage à l'exemple du duc de Bavière. *Pepin* vole à lui, et réunit l'Aquitaine à la couronne.

Pepin surnommé *le bref* meurt à Xaintes le 24 septembre, âgé de cinquante-quatre ans. Avant sa mort il fait son testament de bouche, et non par écrit, en présence des grands officiers de sa maison, de ses généraux et des possesseurs à vie des grandes terres. Il partage tous ses Etats entre ses deux enfans, *Charles* et *Carloman*. Après la mort de *Pepin*, les seigneurs modifient ses volontés. On donne à *Carl*, que nous avons depuis appelé *Charlemagne*, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence avec la Neustrie, qui s'étendait alors depuis la Meuse jusqu'à la Loire et à l'Océan. *Carloman* eut l'Austrasie depuis Rheims jusqu'aux derniers confins de la Thuringe. Il est évident que le royaume de France comprenait alors près de la moitié de la Germanie.

770.

Didier roi des Lombards offre en mariage sa fille *Désiderate* à *Charles*; il était déjà marié. Il épouse *Désiderate*; ainsi il paraît qu'il eut deux femmes à la fois. La chose n'était pas rare: *Grégoire* de Tours dit que les rois *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic* avaient plusieurs femmes.

771.

Son frère *Carloman* meurt soudainement à l'âge de vingt ans. Sa veuve s'enfuit en Italie avec deux princes ses enfans. Cette mort et

cette fuite ne prouvent pas absolument que *Charlemagne* ait voulu régner seul, et ait eu de mauvais desseins contre ses neveux; mais elles ne prouvent pas aussi qu'il méritât qu'on célébrât sa fête, comme on a fait en Allemagne et à Paris.

772.

Charles se fait couronner roi d'Austrasie, et réunit tout le vaste royaume des Francs sans rien laisser à ses neveux. La postérité, éblouie par l'éclat de sa gloire, semble avoir oublié cette injustice. Il répudie sa femme fille de *Didier* pour se venger de l'asile que le roi lombard donnait à la veuve de *Carloman* son frère.

Il va attaquer les Saxons, et trouve à leur tête un homme digne de le combattre; c'était *Witikind*, le plus grand défenseur de la liberté germanique après *Hermann* que nous nommons *Arminius*.

Le roi de France l'attaque dans le pays qu'on nomme aujourd'hui le comté de la *Lippe*. Ces peuples étaient très-mal armés; car dans les capitulaires de *Charlemagne* on voit une défense rigoureuse de vendre des cuirasses et des casques aux Saxons. Les armes et la discipline des Francs devaient donc être victorieuses d'un courage féroce. *Charles* taille l'armée de *Witikind* en pièces, il prend la capitale nommée Erresbourgh. Cette capitale était un assemblage de cabanes entourées d'un fossé. On égorgea les habitans; mais comme on força le peu qui restait à recevoir le baptême, ce fut un grand gain pour ce malheureux pays de sauvages, à ce que les prêtres de ce temps ont assuré.

773.

Tandis que le roi des Francs contient les Saxons sur le bord du Weser, l'Italie le rappelle. Les querelles des Lombards et du pape subsistaient toujours ; et le roi en secourant l'Eglise pouvait envahir l'Italie qui valait mieux que les pays de Brême, d'Hanovre et de Brunswick. Il marche donc contre son beau-père *Didier*, qui était devant Rome. Il ne s'agissait pas de venger Rome, mais il s'agissait d'empêcher *Didier* de s'accommoder avec le pape, pour rendre aux deux fils de *Carloman* le royaume qui leur appartenait. Il court attaquer son beau père, et se sert de la piété pour son usurpation. Il est suivi de soixante et dix mille hommes de troupes réglées; chose inouïe dans ces temps-là. On assemblait auparavant des armées de cent et de deux cents mille hommes; mais c'étaient des paysans, qui allaient faire leurs moissons après une bataille perdue ou gagnée. *Charlemagne* les retenait plus longtemps sous le drapeau, et c'est ce qui contribua à ses victoires.

774.

L'armée française assiége Pavie. Le roi va à Rome, renouvelle, à ce qu'on dit, la donation de *Pepin*, et l'augmente; il en met lui-même une copie sur le tombeau qu'on prétend renfermer les cendres de *St Pierre*. Le pape *Adrien* le remercie par des vers qu'il fait pour lui.

La tradition de Rome est que *Charles* donna la Corse, la Sardaigne et la Sicile. Il ne donna

sans doute aucun de ces pays qu'il ne possédait pas ; mais il existe une lettre d'*Adrien* à l'impératrice *Irène*, qui prouve que *Charles* donna des terres que cette lettre ne spécifie pas. *Charles duc des Francs et patrice nous a*, dit-il, *donné des provinces et restitué les villes que les perfides Lombards retenaient à l'Eglise*, etc.

On sent qu'*Adrien* ménage encore l'Empire en ne donnant que le titre de duc et de patrice à *Charles*, et qu'il veut fortifier sa possession du nom de restitution.

Le roi retourne devant Pavie. *Didier* se rend à lui. Le roi le fait moine, et l'envoie en France dans l'abbaye de Corbie. Ainsi finit ce royaume des Lombards, qui avaient en Italie détruit la puissance romaine, et substitué leurs lois à celles des empereurs. Tout roi détrôné devient moine dans ces temps-là, ou est assassiné.

Charlemagne se fait couronner roi d'Italie à Pavie d'une couronne où il y avait un cercle de fer, qu'on garde encore dans la petite ville de Monza.

La justice était administrée toujours dans Rome au nom de l'empereur grec. Les papes mêmes recevaient de lui la confirmation de leur élection. On avait ôté à l'empereur le vrai pouvoir; on lui laissait quelques apparences. *Charlemagne* prenait seulement, ainsi que *Pepin*, le titre de *patrice*.

Cependant on frappait alors de la monnaie à Rome au nom d'*Adrien*. Que peut-on en conclure sinon que le pape, délivré des Lombards et n'obéissant plus aux empereurs, était le maître dans Rome? Il est indubitable que

les pontifes romains se saisirent des droits régaliens dès qu'ils le purent, comme ont fait les évêques francs et germains ; toute autorité veut toujours croître : et par cette raison-là même on ne mit plus que le nom de *Charlemagne* sur les nouvelles monnaies de Rome, lorsqu'en 800 le pape et le peuple romain l'eurent nommé empereur. Quelques critiques prétendent que les monnaies frappées au nom d'*Adrien I* n'étaient que des médailles en l'honneur de cet évêque : cette remarque est d'une très-grande vraisemblance, puisqu'*Adrien* n'était pas certainement souverain de Rome.

775.

Second effort des Saxons contre *Charlemagne*, pour leur liberté, qu'on appelle révolte. Ils sont encore vaincus dans la Vestphalie ; et après beaucoup de sang répandu, ils donnent des bœufs et des otages n'ayant autre chose à donner.

776.

Tentative du fils de *Didier*, nommé *Adalgise*, pour recouvrer le royaume de Lombardie. Le pape *Adrien* le qualifie d horrible conspiration. *Charles* court la punir. Il revole d'Allemagne en Italie, fait couper la tête à un duc de Frioul assez courageux pour s'opposer aux invasions du conquérant, et trop faible pour ne pas succomber.

Pendant ce temps-là même les Saxons reviennent encore en Vestphalie ; il revient les battre. Ils se soumettent, et promettent encore de se faire chrétiens. *Charles* bâtit des forts dans leur pays avant d'y bâtir des églises.

777.

Il donne des lois aux Saxons, et leur fait jurer qu'ils seront esclaves, s'ils cessent d'être chrétiens et soumis. Dans une grande diète, tenue à Paderborn sous des tentes, un émir musulman qui commandait à Sarragosse vint conjurer *Charles* d'appuyer sa rébellion contre *Abdérame* roi d'Espagne.

778.

Charles marche de Paderborn en Espagne, prend le parti de cet émir, assiége Pampelune et s'en rend maître. Il est à remarquer que les dépouilles des Sarrazins furent partagées entre le roi, les officiers et les soldats, selon l'ancienne coutume de ne faire la guerre que pour du butin, et de le partager également entre tous ceux qui avaient une égale part au danger. Mais tout ce butin est perdu en repassant les Pyrenées. L'arrière-garde de *Charlemagne* est taillée en pièces à Roncevaux par les Arabes et par les Gascons. C'est là que périt, dit-on, *Roland* son neveu, si célèbre par son courage et par sa force incroyable.

Comme les Saxons avaient repris les armes pendant que *Charles* était en Italie, ils les reprennent tandis qu'il est en Espagne. *Vitikind*, retiré chez le duc de Danemark son beau-père, revient ranimer ses compatriotes. Il les rassemble, il trouve dans Brême, capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une église et ses Saxons désespérés qu'on traine à des autels nouveaux; il chasse l'évêque qui a le temps de fuir et de s'embarquer. *Charlemagne* accourt, et bat encore *Vitikind*.

780.

Vainqueur de tous côtés, il part pour Rome avec une de ses femmes nommé *Hildegarde* et deux enfans puînés, *Pepin* et *Louis*. Le pape *Adrien* baptise ces deux enfans, sacre *Pepin* roi de Lombardie, et *Louis* roi d'Aquitaine; ainsi l'Aquitaine fut érigée en royaume pour quelque temps.

781. 782.

Le roi de France tient sa cour à Vorms, à Ratisbonne, à Cuierci. *Alcuin* archevêque d'Yorck vient l'y trouver. Le roi, qui à peine savait signer son nom, voulait faire fleurir les sciences, parce qu'il voulait être grand en tout. *Pierre de Pise* lui enseignait un peu de grammaire. Il n'était pas étonnant que des Italiens instruisissent des Gaulois et des Germains, mais il l'était qu'on eût toujours besoin des Anglais pour apprendre ce qui n'est pas même honoré aujourd'hui du nom de science.

On tient devant le roi des conférences qui peuvent être l'origine des académies, et surtout de celles d'Italie, dans lesquelles chaque académicien prend un nouveau nom. *Charlemagne* se nommait *David*, *Alcuin*, *Albinus*, et un jeune homme nommé *Ilgebert*, qui fesait des vers en langue romance, prenait hardiment le nom d'*Homère*.

783.

Cependant *Vitikind*, qui n'apprenait point la grammaire, soulève encore les Saxons. Il bat les généraux de *Charles* sur le bord du Véser. *Charles* vient réparer cette défaite. Il est encore

vainqueur des Saxons ; ils mettent bas les armes devant lui. Il leur ordonne de livrer *Vitikind*. Les Saxons lui répondent qu'il s'eſt ſauvé en Danemarck. *Ses complices ſont encore ici*, répondit *Charlemagne* : et il en fit maſſacrer quatre mille cinq cents à ſes yeux. C'eſt ainſi qu'il diſpoſait la Saxe au chriſtianiſme. Cette action reſſemble à celle de *Sylla* ; les Romains n'ont pas du moins été aſſez lâches pour louer *Sylla*. Les barbares qui ont écrit les faits et geſtes de *Charlemagne* ont eu la baſſeſſe de le louer et même d'en faire un homme juſte : ils ont ſervi de modèles à preſque tous les compilateurs de l'*hiſtoire de France*.

7 8 4.

Ce maſſacre fit le même effet, que fit longtemps après la St Barthelemi en France. Tous les Saxons reprennent les armes avec une fureur déſeſpérée. Les Danois et les peuples voiſins ſe joignent à eux.

7 8 5.

Charles marche avec ſon fils, du même nom que lui, contre cette multitude. Il remporte une victoire nouvelle et donne encore des lois inutiles. Il établit des marquis, c'eſt-à-dire des commandans des milices ſur les frontières de ſes royaumes.

7 8 6.

Vitikind cède enfin. Il vient avec un duc de Friſe ſe ſoumettre à *Charlemagne* dans Attigni ſur l'Aine. Alors le royaume de France s'étend juſqu'au Holſtein. Le roi de France repaſſe en Ita-

lie et rebâtit Florence; c'eſt une choſe ſingulière que dès qu'il eſt à un bout de ſes royaumes, il y a toujours des révoltes à l'autre bout; c'eſt une preuve que le roi n'avait pas ſur toutes les frontières de puiſſans corps d'armée. Les anciens Saxons ſe joignent aux Bavarois: le roi repaſſe les Alpes.

787.

L'impératrice *Irène* qui gouvernait encore l'empire grec, alors le ſeul empire, avait formé une puiſſante ligue contre le roi des Francs. Elle était compoſée de ces mêmes Saxons, et de ces Bavarois, des Huns, ſi fameux autrefois ſous *Attila*, et qui occupaient comme aujourd'hui les bords du Danube et de la Drave; une partie même de l'Italie y était entrée. *Charles* vainquit les Huns vers le Danube, et tout fut diſſipé.

Depuis 788 *juſqu'à* 792.

Pendant ces quatre années paiſibles, il inſtitue des écoles chez les évêques et dans les monaſtères. Le chant romain s'établit dans les égliſes de France. Il fait dans la diète d'Aix-la-Chapelle des lois qu'on nomme *capitulaires*. Ces lois tenaient beaucoup de la barbarie dont on voulait ſortir, et dans laquelle on fut longtemps plongé. La plus barbare de toutes fut cette loi de Veſtphalie, cet établiſſement de la cour vémique, dont il eſt bien étrange qu'il ne ſoit pas dit un ſeul mot dans *l'eſprit des lois* ni dans la *Chronologie raiſonnée* du préſident *Hénaut*. L'inquiſition, le conſeil des dix n'égalèrent pas la cruauté de ce tribunal ſecret établi par *Charlemagne* en 803: il fut d'abord inſtitué

principalement pour retenir les Saxons dans le christianisme et dans l'obéissance ; bientôt après, cette inquisition militaire s'étendit dans toute l'Allemagne. Les juges étaient nommés secrètement par l'empereur, ensuite ils choisirent eux-mêmes leurs associés sous le serment d'un secret inviolable : on ne les connaissait point : des espions liés aussi par le serment faisaient les informations. Les juges prononçaient sans jamais confronter l'accusé et les témoins, souvent sans les interroger ; le plus jeune des juges faisait l'office de bourreau. Qui croirait que ce tribunal d'assassins ait duré jusqu'à la fin du règne de *Fréderic III !* cependant rien n'est plus vrai ; et nous regardons *Tibère* comme un méchant homme, et nous prodiguons des éloges à *Charlemagne !*

Si l'on veut savoir les coutumes du temps de *Charlemagne* dans le civil, le militaire et l'ecclésiastique, on les trouve dans *l'histoire générale de l'esprit et des mœurs des nations.*

793.

Charles devenu voisin des Huns devient par conséquent leur ennemi naturel. Il lève des troupes contr'eux, et ceint l'épée à son fils *Louis* qui n'avait que quatorze ans. Il le fait ce qu'on appelait alors *miles*, c'est-à-dire, il lui fait apprendre la guerre ; mais ce n'est pas le créer chevalier, comme quelques auteurs l'ont cru. La chevalerie ne s'établit que longtemps après. Il défait encore les Huns sur le Danube et sur le Raab.

Charles assemble des évêques pour juger la doctrine d'*Elipand*, que les historiens disent

archevêque de Tolède : il n'y avait point d'archevêque encore : ce titre n'est que du dixième siècle. Mais il faut savoir que les musulmans vainqueurs laissèrent leur religion aux vaincus ; qu'ils ne croyaient pas les chrétiens dignes d'être musulmans, et qu'ils se contentaient de leur imposer un léger tribut.

Cet évêque *Elipand* imaginait, avec un *Felix d'Urgel*, que JESUS-CHRIST, entant qu'homme, était fils adoptif de DIEU, et entant que DIEU, fils naturel : il est difficile de savoir par soi-même ce qui en est. Il faut s'en rapporter aux juges, et les juges le condamnèrent.

Pendant que *Charles* remporte des victoires, fait des lois, assemble des évêques, on conspire contre lui. Il avait un fils d'une de ses femmes ou concubines, qu'on nommait *Pepin le bossu*, pour le distinguer de son autre fils *Pepin* roi d'Italie. Les enfans qu'on nomme aujourd'hui bâtards, et qui n'héritent point, pouvaient hériter alors, et n'étaient point réputés bâtards. Le *bossu*, qui était l'aîné de tous, n'avait point d'apanage ; et voilà l'origine de la conspiration. Il est arrêté à Ratisbonne avec ses complices, jugé par un parlement, tondu et mis dans le monastère de Prum dans les Ardennes. On crève les yeux à quelques-uns de ses adhérens, et on coupe la tête à d'autres.

794.

Les Saxons se révoltent encore, et sont encore facilement battus. *Vitikind* n'était plus à leur tête.

Célèbre concile de Francfort. On y condamne le second concile de Nicée, dans lequel

l'impératrice *Irène* venait de rétablir le culte des images.

Charlemagne fait écrire les livres carolins contre ce culte des images. Rome ne pensait pas comme le royaume des Francs ; et cette différence d'opinion ne brouilla point *Charlemagne* avec le pape, qui avait besoin de lui. Observez que les livres carolins et le concile de Francfort traitent les pères du concile de Nicée d'*impies*, d'*insolens et* d'*impertinens* : les Gaulois, les Francs, les Germains encore barbares, n'ayant ni peintres ni sculpteurs, ne pouvaient aimer le culte des images.

Observez encore que la religion de presque tous les chrétiens occidentaux différait beaucoup de celle des orientaux.

Claude, évêque de Turin, conserva sur-tout dans les montagnes et dans les vallées de son diocèse la croyance et les rites de son église : c'est l'origine des réformes prêchées et soutenues presque de siècle en siècle par ceux qu'on appela vaudois, albigeois, lollards, luthériens, calviniſtes dans la suite des temps.

795.

Le duc de *Frioul*, vassal de *Charles*, est envoyé contre les Huns, et s'empare de leurs trésors, supposé qu'ils en eussent. Mort du pape *Adrien* le 25 décembre. On prétend que *Charlemagne* lui fit une épitaphe en vers latins. Il n'est guère croyable que ce roi franc, qui ne savait pas écrire couramment, sût faire des vers latins.

796.

Léon III succède à *Adrien*. *Charles* lui écrit: " Nous nous réjouissons de votre élection, „ et de ce qu'on nous rend l'obéissance et la „ fidélité qui nous est due. " Il parlait ainsi en patrice de Rome, comme son père avait parlé aux Francs en maire du palais.

797. 798.

Pepin roi d'Italie est envoyé par son père contre les Huns; preuve qu'on n'avait remporté que de faibles victoires. Il en remporte une nouvelle. La célèbre impératrice *Irène* est mise dans un cloître par son fils *Constantin V*. Elle remonte sur le trône, fait crever les yeux à son fils; il en meurt; elle pleure sa mort. C'est cette *Irène* l'ennemie naturelle de *Charlemagne*, et qui avait voulu s'allier avec lui.

799.

Dans ce temps-là les Normands, c'est-à-dire les *hommes du nord*, les habitans des côtes de la mer baltique, étaient des pirates. *Charles* équipe une flotte contr'eux, et en purge les mers.

Le nouveau pape *Léon III* irrite contre lui les Romains. Ses chanoines veulent lui crever les yeux et lui couper la langue. On le met en sang, mais il guérit. Il vient à Paderborn demander justice à *Charles*, qui le renvoie à Rome avec une escorte. *Charles* le suit bientôt. Il envoie son fils *Pepin* se saisir du duché de Bénévent, qui relevait encore de l'empereur de Constantinople.

800.

Il arrive à Rome. Il déclare le pape innocent des crimes qu'on lui imputait; et le pape le déclare empereur aux acclamations de tout le peuple. *Charlemagne* affecta de cacher la joie sous la modestie, et de paraître étonné de sa gloire. Il agit en souverain de Rome, et renouvelle l'empire des *Césars*. Mais pour rendre cet empire durable, il fallait rester à Rome. On demande quelle autorité il y fit exercer en son nom: celle d'un juge suprême qui laissait à l'Eglise tous ses priviléges, et au peuple tous ses droits: les historiens ne nous marquent pas s'il entretenait un préfet, un gouverneur à Rome, s'il y avait des troupes, s'il donnait les emplois: ce silence pourrait presque faire soupçonner qu'il fut plutôt le protecteur que le souverain effectif de la ville dans laquelle il ne revint jamais.

801.

Les historiens disent que dès qu'il fut empereur, *Irène* voulut l'épouser. Le mariage eût été entre les deux empires plutôt qu'entre *Charlemagne* et la vieille *Irene*.

802.

Charlemagne exerce toute l'autorité des anciens empereurs par-tout ailleurs que dans Rome même. Nul pays depuis Bénévent jusqu'à Bayonne, et de Bayonne jusqu'en Bavière, exempt de sa puissance législative. Le duc de Venise *Jean*, ayant assassiné un évêque, est accusé devant *Charles*, et ne le recuse pas pour juge.

Nicéphore successeur d'*Irène* reconnaît *Charles* pour empereur, sans convenir expressément des limites des deux empires.

803. 804.

L'empereur s'applique à policer ses Etats, autant qu'on le pouvait alors. Il dissipe encore des factions de Saxons, et transporte enfin une partie de ce peuple dans la Flandre, dans la Provence, en Italie, à Rome même.

805.

Il dicte son testament qui commence ainsi: *Charles empereur César, roi très-invincible des Francs etc.* Il donne à *Louis* tout le pays depuis l'Espagne jusqu'au Rhin. Il laisse à *Pepin* l'Italie et la Bavière, à *Charles* la France depuis la Loire jusqu'à Ingolstadt, et toute l'Austrasie depuis l'Escaut jusqu'aux confins du Brandebourg. Il y avait dans ces trois lots de quoi exciter des divisions éternelles. *Charlemagne* crut y pourvoir en ordonnant que s'il arrivait un différend sur les limites des royaumes, qui ne pût être décidé par témoins, le jugement *de la croix* en déciderait. Ce jugement *de la croix* consistait à faire tenir aux avocats les bras étendus, et le plutôt las perdait sa cause. Le bon sens naturel d'un si grand conquérant ne pouvait prévaloir sur les coutumes de son siècle.

Charlemagne retint toujours l'empire et la souveraineté; et il était le roi des rois ses enfans. C'est à Thionville que se fit ce fameux testament avec l'approbation d'un parlement. Ce parlement était composé d'évêques, d'abbés,

d'officiers du palais et de l'armée, qui n'étaient là que pour atteſter ce que voulait un maître abſolu. Les diètes n'étaient pas ce qu'elles ſont aujourd'hui; et cette vaſte république de princes, de ſeigneurs, et de villes libres ſous un chef n'était pas établie.

806.

Le fameux *Aaron*, calife de Bagdat nouvelle Babylone, envoie des ambaſſadeurs et des préſens à *Charlemagne*. Les nations donnèrent à cet *Aaron* un titre ſupérieur à celui de *Charlemagne*. L'empereur d'Occident était ſurnommé le *grand*, mais le calife était ſurnommé *le juſte*.

Il n'eſt pas étonnant qu'*Aaron al Raſchild* envoyât des ambaſſadeurs à l'empereur français. Ils étaient tous deux ennemis de l'empereur d'Orient: mais ce qui ſerait étonnant, c'eſt qu'un calife eût, comme diſent nos hiſtoriens, propoſé de céder Jéruſalem à *Charlemagne*. C'eût été dans le calife une profanation, de céder à des chrétiens une ville remplie de moſquées, et cette profanation lui aurait coûté le trône et la vie. De plus, l'enthouſiaſme n'appelait point alors les chrétiens d'Occident à Jéruſalem.

Charles convoque un concile à Aix-la-Chapelle. Ce concile ajoute au ſymbole que le *Saint-Eſprit procède du père et du fils*. Cette addition n'était point encore reçue à Rome: elle le fut bientôt après; ainſi pluſieurs dogmes ſe ſont établis peu à peu. C'eſt ainſi qu'on avait donné deux natures et une perſonne à JESUS; ainſi on avait donné à Marie le titre de *théotocos*;

ainsi le terme de transsubstantiation ne s'établit que vers le douzième siècle.

Dans ce temps les peuples appelés Normands, Danois et Scandinaves, fortifiés d'anciens Saxons retirés chez eux, osaient menacer les côtes du nouvel empire. *Charles* traverse l'Elbe; et *Godefroi* le chef de tous ces barbares, pour se mettre à couvert, tire un large fossé entre l'Océan et la mer baltique, aux confins du Holstein, l'ancienne Chersonèse cimbrique. Il revêtit ce fossé d'une forte palissade. C'est ainsi que les Romains avaient tiré un retranchement entre l'Angleterre et l'Ecosse; faibles imitations de la fameuse muraille de la Chine.

807. 808. 809.

Traités avec les Danois. Lois pour les Saxons. Police dans l'empire. Petites flottes établies à l'embouchure des fleuves.

810.

Pepin ce fils de *Charlemagne*, à qui son père avait donné le royaume d'Italie, meurt de maladie au mois de juillet: il laisse un bâtard, nommé *Bernard* L'empereur donne sans difficulté l'Italie à ce bâtard, comme à l'héritier naturel, selon l'usage de ce temps-là.

811.

Flotte établie à Boulogne sur la Manche. Fare de Boulogne relevé. Virtzbourg bâti. Mort du prince *Charles* destiné à l'empire.

813.

L'empereur associe à l'empire son fils *Louis*

au mois de mars à Aix-la-Chapelle. Il fait donner à tous les assistans leurs voix pour cette association. Il donne la ville d'Ulm à des moines qui traitent les habitans en esclaves. Il donne des terres à *Eginhard* qu'on a dit l'amant de sa fille *Emma*. Les légendes sont pleines de fables dignes de l'archevêque *Turpin* sur cet *Eginhard* et cette prétendue fille de l'empereur; mais par malheur jamais *Charlemagne* n'eut de fille qui s'appelât *Emma*.

814.

Il meurt d'une pleurésie après sept jours de fièvre, le 28 janvier à trois heures du matin. Il n'avait point de médecin auprès de lui qui sût ce que c'était qu'une pleurésie. La médecine ainsi que la plupart des arts n'était connue alors que des Arabes et des Grecs de Constantinople. Cette année 814 est en effet l'année 813; car alors elle commençait à Pâques.

Ce monarque, par lequel commença le nouvel empire, est revendiqué par les Allemands, parce qu'il naquit près d'Aix-la-Chapelle. *Goldaste* cite une constitution de *Fréderic Barberousse*, dans laquelle est rapporté un édit de *Charlemagne* en faveur de cette ville: voici un passage de cet édit. *Vous saurez que passant un jour auprès de cette cité, je trouvai les thermes et le palais que Granus, frere de Néron et d'Agrippa, avait autrefois bâtis.* Il faut croire que, si *Charlemagne* ne savait pas bien signer son nom, son chancelier était bien savant.

Ce monarque, au fond, était, comme tous les autres conquérans, un usurpateur: son père

n'avait été qu'un rebelle, et tous les historiens appellent rebelles ceux qui ne veulent pas plier sous le nouveau joug: il usurpa la moitié de la France sur son frère *Carloman*, qui mourut trop subitement pour ne pas laisser des soupçons d'une mort violente: il usurpa l'héritage de ses neveux et la subsistance de leur mère; il usurpa le royaume de Lombardie sur son beau-père. On connaît ses bâtards, sa bigamie, ses divorces, ses concubines; on sait qu'il fit assassiner des milliers de Saxons; et on en a fait un saint.

LOUIS LE DEBONNAIRE OU LE FAIBLE,

SECOND EMPEREUR.

814.

Louis accourt de l'Aquitaine à Aix-la-Chapelle, et se met de plein droit en possession de l'empire. Il était né en 778 de *Charlemagne*, et d'une de ses femmes nommée *Hildegarde*, fille d'un duc allemand. On dit qu'il avait de la beauté, de la force, de la santé, de l'adresse à tous les exercices, qu'il savait le latin et le grec; mais il était faible, et il fut malheureux. Son empire avait pour bornes au Septentrion la mer baltique et le Danemarck, l'Océan au Couchant, la Méditerranée et la mer Adriatique et les Pyrenées au Midi; à l'Orient la Vistule et la Taisse. Le duc de Bénévent était son feudataire, et lui payait sept mille écus d'or tous les ans pour son duché: c'était une somme très-considérable alors. Le territoire de

Bénévent

Bénévent s'étendait beaucoup plus loin qu'aujourd'hui, et il fesait les bornes des deux empires.

815.

La première chose que fit *Louis* fut de mettre en couvent toutes ses sœurs, et en prison tous leurs amans: ce qui ne le fit aimer ni dans sa famille ni dans l'Etat. La seconde, d'augmenter les priviléges de toutes les églises; et la troisième, d'irriter *Bernard* roi d'Italie son neveu, qui vint lui prêter serment de fidélité, et dont il exila les amis.

816.

Etienne IV est élu évêque de Rome, et pape par le peuple romain, sans consulter l'empereur; mais il fait jurer obéissance et fidélité par le peuple à *Louis*, et apporte lui-même ce serment à Reims. Il y couronne l'empereur et sa femme *Irmengarde*. Il retourne à Rome au mois d'octobre, avec un décret que dorénavant les élections des papes se feraient en présence des ambassadeurs de l'empereur.

817.

Louis associe à l'Empire son fils aîné *Lothaire*. C'était bien se presser. Il fait son second fils *Pepin* roi d'Aquitaine, et érige la Bavière avec quelques pays voisins en royaume, pour son dernier fils *Louis*. Tous trois sont mécontens; *Lothaire* d'être empereur sans pouvoir, les deux autres d'avoir de si petits Etats; et *Bernard* roi d'Italie, neveu de l'empereur, plus mécontent qu'eux tous.

818.

L'empereur *Louis* se croyait empereur de Rome, et *Bernard* petit-fils de *Charlemagne* ne voulait point de maître en Italie. Il est évident que *Charlemagne* dans tant de partages avait agi en père plus qu'en homme d'Etat, et qu'il avait préparé des guerres civiles à sa famille. L'empereur et *Bernard* lèvent des armées l'un contre l'autre. Ils se rencontrent à Châlons-sur-Saone. *Bernard*, plus ambitieux apparemment que guerrier, perd une partie de son armée sans combattre. Il se remet à la clémence de *Louis* son oncle. Ce prince fait crever les yeux à *Bernard* son neveu, et à ses partisans. L'opération fut mal faite sur *Bernard*; il en mourut au bout de trois jours. Cet usage de crever les yeux aux princes était fort pratiqué par les empereurs grecs, ignoré chez les califes, et défendu par *Charlemagne*. *Louis* était faible et dur; et on l'a nommé débonnaire.

819.

L'empereur perd sa femme *Irmengarde*. Il ne sait s'il se fera moine ou s'il se remariera. Il épouse la fille d'un comte bavarois, nommée *Judith*; il appaise quelques troubles en Pannonie, et tient des diètes à Aix-la-Chapelle.

820.

Ses généraux reprennent la Carniole et la Carinthie sur des barbares qui s'en étaient empares.

821.

Plusieurs ecclésiastiques donnent des remords à l'empereur *Louis* sur le supplice du roi *Bernard* son neveu, et sur la captivité monacale où il avait réduit trois de ses propres frères nommés *Drogon*, *Thierri* et *Hugues*, malgré la parole donnée à *Charlemagne* d'avoir soin d'eux. Ces ecclésiastiques avaient raison. C'est une consolation pour le genre humain qu'il y ait partout des hommes qui puissent au nom de la Divinité inspirer des remords aux princes: mais il faudrait s'en tenir là, et ne les poursuivre ni les avilir, parce qu'une guerre civile produit cent fois plus de crimes qu'un prince n'en peut commettre.

822.

Les évêques et les abbés imposent une pénitence publique à l'empereur. Il paraît dans l'assemblée d'Attigni couvert d'un cilice. Il donne des évêchés et des abbayes à ses frères, qu'il avait fait moines malgré eux. Il demande pardon à DIEU de la mort de *Bernard:* cela pouvait se faire sans le cilice, et sans la pénitence publique qui rendait l'empereur ridicule.

823.

Ce qui était plus dangereux, c'est que *Lothaire* était associé à l'empire, qu'il se fesait couronner à Rome par le pape *Pascal*, que l'impératrice *Judith* sa belle-mère lui donnait un frère, et que les Romains n'aimaient ni n'estimaient l'empereur. Une des grandes fautes de *Louis* était de ne point établir le siége de son empire

à Rome. Le pape *Paſcal* feſait crever les yeux ſans rémiſſion à ceux qui prêchaient l'obéiſſance aux empereurs, enſuite il jurait devant DIEU qu'il n'avait point de part à ces exécutions, et l'empereur ne diſait mot.

L'impératrice *Judith* accouche à Compiègne d'un fils qu'on nomme *Charles*. *Lothaire* était revenu alors de Rome: l'empereur *Louis* ſon père exige de lui un ſerment qu'il conſentira à laiſſer donner quelque royaume à cet enfant: eſpèce de ſerment dont on devait prévoir la violation.

824.

Le pape *Paſcal* meurt; les Romains ne veulent pas l'enterrer. *Lothaire* de retour à Rome fait informer contre ſa mémoire. Le procès n'eſt pas pourſuivi. *Lothaire* comme empereur ſouverain de Rome fait des ordonnances pour protéger les papes; mais dans ces ordonnances mêmes il nomme le pape avant lui, inattention bien dangereuſe.

Le pape *Etienne II* fait ſerment de fidélité aux deux empereurs, mais il y eſt dit que c'eſt de ſon plein gré. Le clergé et le peuple romain jurent de ne jamais ſouffrir qu'un pape ſoit élu ſans le conſentement de l'empereur. Ils jurent fidélité aux ſeigneurs *Louis* et *Lothaire*: mais ils y ajoutent, *ſauf la foi promiſe au ſeigneur pape*.

Il ſemble que dans tous les ſermens de ce temps-là il y ait toujours des clauſes qui les annullent. Tout annonce la guerre éternelle de l'empire et du ſacerdoce.

L'Armorique ou la Bretagne ne voulait pas alors reconnaître l'empire. Ce peuple n'avait

d'autre droit, comme tous les hommes, que celui d'être libre; mais en moins de quarante jours il fallut céder au plus fort.

825.

Un *Heriolt* duc des Danois vient à la cour de *Louis* embrasser la religion chrétienne; mais c'est qu'il était chassé de ses Etats. L'empereur envoie *Anschaire* moine de Corbie, prêcher le christianisme dans les déserts où Stockholm est actuellement bâti. Il fonde l'évêché de Hambourg pour cet *Anschaire*; et c'est de Hambourg que doivent partir des missionnaires pour aller convertir le Nord.

La nouvelle Corbie fondée en Westphalie pour le même usage. Son abbé au lieu d'être missionnaire est aujourd'hui prince de l'empire.

826.

Pendant que *Louis* s'occupait à Aix-la-Chapelle des missions du Nord, les rois maures d'Espagne envoient des troupes en Aquitaine, et la guerre se fait vers les Pyrenées entre les musulmans et les chrétiens: mais elle est bientôt terminée par un accord.

827.

L'empereur *Louis* fait tenir des conciles à Mayence, à Paris et à Toulouse. Il s'en trouve mal. Le concile de Paris lui écrit à lui et à son fils *Lothaire*: " Nous prions vos excel-„ lences de vous souvenir, à l'exemple de „ *Constantin*, que les évêques ont droit de „ vous juger, et que les évêques ne peuvent être jugés par les hommes." Ils avaient tort de citer l'exemple de *Constantin* qui fut tou-

jours le maître absolu des évêques, et qui en châtia un grand nombre.

Louis donne à son jeune fils *Charles* au berceau ce qu'on appelait alors l'Allemagne; c'est-à-dire ce qui est situé entre le Mein, le Rhin, le Necker et le Danube. Il y ajoute la Bourgogne transjurane; c'est le pays de Genève, de Suisse et de Savoie.

Les trois autres enfans de *Louis* sont indignés de ce partage, et excitent d'abord les cris de tout l'empire.

828.

Judith mère de *Charles*, cet enfant nouveau roi d'Allemagne, gouvernait l'empereur son mari, et était gouvernée par un comte de Barcelone son amant, nommé *Bernard*, qu'elle avait mis à la tête des affaires.

829.

Tant de faiblesses forment des factions. Un abbé nommé *Vala*, parent de *Louis*, commence la conjuration contre l'empereur. Les trois enfans de *Louis*, *Lothaire* associé par lui à l'empire, *Pepin* à qui il a donné l'Aquitaine, *Louis* qui lui doit la Bavière, se déclarent tous contre leur père.

Un abbé de Saint-Denis, qui avait à la fois Saint-Médard de Soissons, et Saint-Germain, promet de lever des troupes pour eux. Les évêques de Vienne, d'Amiens et de Lyon déclarent *rebelles à Dieu et à l'Eglise ceux qui ne se joindront pas à eux*. Ce n'était pas la première fois qu'on avait vu la guerre civile ordonnée au nom de DIEU; mais c'était la

première fois qu'un père avait vu trois enfans soulevés à la fois, et dénaturés au nom de DIEU.

830.

Chacun des enfans rebelles a une armée; et le père n'a que peu de troupes, avec lesquelles il fuit d'Aix-la-Chapelle à Boulogne en Picardie. Il part le mercredi des cendres; circonstance inutile par elle-même, devenue éternellement mémorable, parce qu'on lui en fit un crime, comme si c'eût été un sacrilége.

D'abord un reste de respect pour l'autorité paternelle impériale, mêlé avec la révolte, fait qu'on écoute *Louis le faible* dans une assemblée à Compiègne. Il y promet au roi *Pepin* son fils de se conduire par son conseil et par celui des prêtres, et de faire sa femme religieuse. En attendant qu'on prenne une résolution décisive, *Pepin* fait crever les yeux, selon la méthode ordinaire, à *Bernard* cet amant de *Judith*, laquelle se croyait en sureté, et au frère de cet amant.

Les amateurs des recherches de l'antiquité croient que *Bernard* conserva ses yeux, que son frère paya pour lui, et qu'il fut condamné à mort sous *Charles le chauve* La vraie science ne consiste pas à savoir ces choses, mais à savoir quels usages barbares régnaient alors, combien le gouvernement était faible, les nations malheureuses, le clergé puissant.

Lothaire arrive d'Italie. Il met l'empereur son père en prison entre les mains des moines. Un moine plus adroit que les autres, nommé *Gombaud*, sert adroitement l'empereur: il le fait délivrer. *Lothaire* demande enfin pardon à

son père à Nimègue. Les trois frères sont divisés ; et l'empereur, à la merci de ceux qui le gouvernent, laisse tout l'empire dans la confusion.

831.

On assemble des diètes, et on lève de toutes parts des armées. L'Empire devient une anarchie. *Louis de Bavière* entre dans le pays nommé Allemagne, et fait sa paix à main armée. *Pepin* est fait prisonnier. *Lothaire* rentre en grâce, et dans chaque traité on médite une révolte nouvelle.

832.

L'impératrice *Judith* profite d'un moment de bonheur pour faire dépouiller *Pepin* du royaume d'Aquitaine, et le donner à son fils *Charles*, c'est-à-dire à elle-même sous le nom de son fils. Si l'empereur *Louis le faible* n'eût pas donné tant de royaumes, il eût gardé le sien.

Lothaire prend le prétexte du détrônement de *Pepin* son frère pour arriver d'Italie avec une armée ; et avec cette armée il amène le pape *Grégoire IV* pour inspirer plus de respect et plus de trouble.

833.

Quelques évêques attachés à l'empereur *Louis*, et sur-tout les évêques de Germanie, écrivent au pape : *Si tu es venu pour excommunier, tu t'en retourneras excommunié.* Mais le parti de *Lothaire*, des autres enfans rebelles et du pape prévaut. L'armée rebelle et papale s'avance auprès de Basle contre l'armée

impériale

impériale. Le pape écrit aux évêques; *Sachez que l'autorité de ma chaire est au-dessus de celle du trône de Louis.* Pour le prouver, il négocie avec cet empereur, et le trompe. Le champ où il négocia s'appela le *champ du mensonge.* Il séduit les officiers et les soldats de l'empereur. Ce malheureux pere se rend à *Lothaire* et à *Louis de Bavière*, ses enfans rebelles, à cette seule condition qu'on ne crèvera pas les yeux à sa femme, et à son fils *Charles*, qui était avec lui.

Il faut remarquer que ce champ du mensonge où le pape usa de tant de perfidie envers l'empereur est auprès de Rouffac dans la haute Alsace, à quelques lieues de Basle: il a conservé le nom de *champ du mensonge.* Si nos campagnes avaient été désignées par les crimes qui s'y sont commis, la terre entière serait un monument de scélératesse.

Le rebelle *Lothaire* envoie sa belle-mère *Judith* prisonnière à Tortonne; son père dans l'abbaye de Saint-Médard, et son frère *Charles* dans le monastère de Prum. Il assemble une diète à Compiègne, et de là à Soissons.

Un archevêque de Reims nommé *Ebbon*, tiré de la condition servile malgré les lois, élevé à cette dignité par *Louis* même, dépose son souverain et son bienfaiteur. On fait comparaître le monarque devant ce prélat, entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'église de Notre-Dame de Soissons. *Lothaire* son fils est présent à l'humiliation de son père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter son baudrier, son épée, son habit, et de se pro

ſterner ſur ce cilice. *Louis*, le viſage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y ſoumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix la liſte de ſes crimes, parmi leſquels il eſt ſpécifié qu'il avait fait marcher ſes troupes le mercredi des cendres et indiqué un parlement un jeudi ſaint. On dreſſe un procès verbal de toute cette action, monument encore ſubſiſtant d'inſolence et de baſſeſſe. Dans ce procès verbal on ne daigne pas ſeulement nommer *Louis* du nom d'empereur.

Louis le faible reſte enfermé un an dans une cellule du couvent de Saint-Médard de Soiſſons, vêtu d'un ſac de pénitent, ſans domeſtiques. Si des prêtres appelés *évêques* (ſe diſant ſucceſſeurs de JESUS qui n'inſtitua jamais d'évêques) traitaient ainſi leur empereur, leur maître, le fils de *Charlemagne*, dans quel horrible eſclavage n'avaient-ils pas plongé les citoyens! à quel excès la nature humaine n'était-elle pas dégradée! mais, et empereurs et peuples méritaient des fers ſi honteux, puiſqu'ils s'y ſoumettaient.

Dans ce temps d'anarchie, les Normands, c'eſt-à-dire ce ramas de Norvégiens, de Suédois, de Danois, de Poméraniens, de Livoniens, infeſtaient les côtes de l'empire. Ils brûlaient le nouvel évêché de Hambourg, ils ſaccageaient la Friſe; ils feſaient prévoir les malheurs qu'ils devaient cauſer un jour: et on ne put les chaſſer qu'avec de l'argent, ce qui les invitait à revenir encore.

834.

Louis roi de Bavière, *Pepin* roi d'Aquitaine veulent délivrer leur père parce qu'ils sont mécontens de *Lothaire* leur frère. *Lothaire* est forcé d'y consentir. On réhabilite l'empereur dans Saint-Denis auprès de Paris; mais il n'ose reprendre la couronne qu'après avoir été absous par les évêques.

835.

Dès qu'il est absous, il peut lever des armées. *Lothaire* lui rend sa femme *Judith*, et son fils *Charles*. Une assemblée à Thionville anathématise celle de Soissons. Il n'en coûte à l'archevêque *Ebbon* que la perte de son siége encore ne fut-il déposé que dans la sacristie. L'empereur l'avait été aux pieds de l'autel.

836.

Toute cette année se passe en vaines négociations, et est marquée par des calamités publiques.

837.

Louis le faible est malade. Une comète paraît: *Ne manquez pas*, dit l'empereur à son astrologue, *de me dire ce que cette comète signifie* L'astrologue répondit qu'elle annonçait la mort d'un grand prince. L'empereur ne douta pas que ce ne fût la sienne. Il se prépara à la mort, et guérit. Dans la même année la comète eut son effet sur le roi *Pepin* son fils: ce fut un nouveau sujet de trouble.

838.

L'empereur *Louis* n'a plus que deux enfans à craindre au lieu de trois. *Louis de Bavière* se révolte encore, et lui demande encore pardon.

839.

Lothaire demande aussi pardon afin d'avoir l'Aquitaine. L'empereur fait un nouveau partage de ses Etats. Il ôte tout aux enfans de *Pepin* dernier mort. Il ajoute à l'Italie, que possédait le rebelle *Lothaire*, la Bourgogne, Lyon, la Franche-Comté, une partie de la Lorraine, du Palatinat, Trèves, Cologne, l'Alsace, la Franconie, Nuremberg, la Thuringe, la Saxe et la Frise. Il donne à son bien-aimé *Charles*, le fils de *Judith*, tout ce qui est entre la Loire, le Rhône, la Meuse et l'Océan. Il trouve encore par ce partage le secret de mécontenter ses enfans et ses petits-enfans. *Louis de Bavière* arme contre lui.

840.

L'empereur *Louis* meurt enfin de chagrin. Il fait avant sa mort des présens à ses enfans. Quelques partisans de *Louis de Bavière* lui faisant un scrupule de ce qu'il ne donnait rien à ce fils dénaturé: *Je lui pardonne*, dit-il; *mais qu'il sache qu'il me fait mourir.*

Son testament vrai ou faux confirme la donation de *Pepin* et de *Charlemagne* à l'Eglise de Rome, laquelle doit tout aux rois des Francs. On est étonné en lisant la charte appelée *Carta divisionis*, qu'il ajoute à ces présens, la Corse, la Sardaigne et la Sicile. La Sardaigne et la Corse

étaient disputées entre les musulmans et quelques aventuriers chrétiens. Ces aventuriers avaient recours aux papes qui leur donnaient des bulles et des aumônes. Ils consentaient à relever des papes; mais alors, pour acquérir ce droit de mouvance, il fallait que les papes le demandassent aux empereurs. Reste à savoir si *Louis le faible* leur céda en effet le domaine suprême de la Sardaigne et de la Corse. Pour la Sicile, elle appartenait aux empereurs d'Orient.

Louis expire le 20 juin 840.

LOTHAIRE,

TROISIEME EMPEREUR.

841.

BIENTOT après la mort du fils de *Charlemagne*, son empire éprouva la destinée de celui d'*Alexandre*, et de la grandeur des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même; et les guerres intestines le divisèrent.

Il n'est pas surprenant que des princes qui avaient détrôné leur père se voulussent exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait son frère. L'empereur *Lothaire* voulait tout. *Louis de Bavière*, et *Charles* fils de *Judith* s'unissent contre lui. Ils désolent l'Empire, ils l'épuisent de soldats. Les deux rois livrent à Fontenay dans l'Auxerrois une bataille sanglante à leur frère. On a écrit qu'il y périt cent mille hommes. *Lothaire* fut vaincu. Il donne alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de *Charlemagne*. Le vainqueur des

Saxons et des Frisons les avait assujettis au christianisme, comme à un frein nécessaire. *Lothaire*, pour les attacher à son parti, leur donne une liberté entière de conscience; et la moitié du pays redevient idolâtre.

842.

Les deux frères, *Louis de Bavière* et *Charles d'Aquitaine*, s'unissent par ce fameux serment, qui est presque le seul monument que nous ayons de la langue romance.

Pro Deo amur et pro christian poblo, et nostro commun salvament dinst di in avant, in quant Deos savir et podir me dunat etc.... On parle encore cette langue chez les Grisons dans la vallée d'Engadina.

843. 844.

On s'assemble à Verdun pour un traité de partage entre les trois frères. On se bat et on négocie depuis le Rhin jusqu'aux Alpes. L'Italie tranquille attend que le sort des armes lui donne un maître.

845.

Pendant que les trois frères déchirent le sein de l'Empire, les Normands continuent à désoler ses frontières impunément. Les trois frères signent enfin le fameux traité de partage terminé à Coblentz par cent vingt députés. Lothaire reste empereur: il possède l'Italie, une partie de la Bourgogne, le cours du Rhin, de l'Escaut et de la Meuse. *Louis de Bavière* a tout le reste de la Germanie. *Charles*, surnommé depuis *le chauve*, est roi de France. L'empereur renonce

à toute autorité sur ses deux frères. Ainsi il n'est plus qu'empereur d'Italie, sans être le maître de Rome. Tous les grands officiers et seigneurs des trois royaumes reconnaissent par un acte authentique le partage des trois frères, et l'hérédité assurée à leurs enfans.

Le pape *Sergius II* est élu par le peuple romain, et prend possession sans attendre la confirmation de l'empereur *Lothaire*. Ce prince n'est pas assez puissant pour se venger, mais il l'est assez pour envoyer son fils *Louis* confirmer à Rome l'élection du pape, afin de conserver son droit, et pour le couronner roi des Lombards ou d'Italie. Il fait encore régler à Rome dans une assemblée d'évêques que jamais les papes ne pourront être consacrés sans la confirmation des empereurs.

Cependant *Louis* en Germanie est obligé de combattre tantôt les Huns, tantôt les Normands, tantôt les Bohèmes. Ces Bohèmes avec les Siléſiens et les Moraves étaient des idolâtres barbares qui couraient sur des chrétiens barbares avec des succès divers.

L'empereur *Lothaire* et *Charles le chauve* ont encore plus à souffrir dans leurs Etats. Les provinces depuis les Alpes jusqu'au Rhin ne savent plus à qui elles doivent obéir.

Il s'élève un parti en faveur d'un fils de ce malheureux *Pepin*, roi d'Aquitaine, que *Louis le faible* son père avait dépouillé. Plusieurs tyrans s'emparent de plusieurs villes. On donne par-tout de petits combats, dans lesquels il y a toujours des moines, des abbés, des évêques, tués les armes à la main. *Hugues* l'un des bâtards

de *Charlemagne*, forcé à être moine, et depuis abbé de St Quentin, est tué devant Toulouse avec l'abbé de *Ferriere*. Deux évêques y sont prisonniers. Les Normands ravagent les côtes de France. *Charles le chauve* ne s'oppose à eux qu'en s'obligeant à leur payer quatorze mille marcs d'argent, ce qui était encore les inviter à revenir.

847.

L'empereur *Lothaire*, non moins malheureux, cède la Frise aux Normands à condition d'hommage. Cette funeste coutume d'avoir ses ennemis pour vassaux prépare l'établissement de ces pirates dans la Normandie.

848.

Pendant que les Normands ravagent les côtes de la France, les Sarrasins entraient en Italie. Ils s'étaient emparés de la Sicile. Ils s'avancent vers Rome par l'embouchure du Tibre. Ils pillent la riche église de Saint Pierre hors des murs.

Le pape *Léon IV*, prenant dans ces dangers une autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* paraissaient abandonner, se montra digne en défendant Rome d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'Eglise à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens, engagea les habitans de Naples et de Gaiette à venir défendre les côtes et le port d'Ostie, sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux les otages; sachant bien que ceux qui sont assez puissans

pour nous secourir le sont assez pour nous nuire. Il visita lui-même tous les postes, et reçut les Sarrasins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, ainsi qu'en usa *Gostin*, évêque de Paris, dans une occasion encore plus pressante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, et comme un roi qui veillait à la sureté de ses sujets. Il était né romain: on doit répéter ici les paroles qui se trouvent dans l'Histoire générale de l'esprit et des mœurs des nations: *Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un temps de lâcheté et de corruption; tel qu'un beau monument de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.*

Les Arabes sont défaits, et les prisonniers employés à bâtir la nouvelle enceinte autour de St Pierre, et à agrandir la ville qu'ils venaient détruire.

Lothaire fait associer son fils *Louis* à son faible empire. Les musulmans sont chassés de Bénévent; mais ils restent dans le Garillan et dans la Calabre.

849.

Nouvelles discordes entre les trois frères, entre les évêques et les seigneurs. Les peuples n'en sont que plus malheureux. Quelques évêques francs et germains déclarent l'empereur *Lothaire* déchu de l'Empire. Ils n'en avaient le droit, ni comme évêques, ni comme germains et francs, puisque l'empereur n'était qu'empereur d'Italie. Ce ne fut qu'un attentat inutile: *Lothaire* fut plus heureux que son père.

850. 851. 852.

Raccommodement des trois frères. Nouvelles incursions de tous les barbares voisins de la Germanie.

Au milieu de ces horreurs, le missionnaire *Anschaire*, évêque de Hambourg, persuade un *Eric* chef ou duc ou roi du Danemarck de souffrir la religion chrétienne dans ses Etats. Il obtient la même permission en Suède. Les Suédois et les Danois n'en vont pas moins en course contre les chrétiens.

853. 854.

Dans ces désolations de la France et de la Germanie, dans la faiblesse de l'Italie menacée par les musulmans, dans le mauvais gouvernement de *Louis d'Italie*, fils de *Lothaire*, livré aux débauches à Pavie, et mépriſé dans Rome, l'empereur de Constantinople négocie avec le pape pour recouvrer Rome: mais cet empereur était *Michel*, plus débauché encore, et plus mépriſé que *Louis d'Italie*, et tout cela ne contribue qu'à rendre le pape plus puissant.

855.

L'empereur *Lothaire*, qui avait fait moine l'empereur *Louis le faible* son père, se fait moine à son tour, par lassitude des troubles de son empire, par crainte de la mort et par superstition. Il prend le froc dans l'abbaye de Prum, et meurt imbécille le 28 septembre, après avoir vécu en tyran, comme le dit l'*Hiſtoire générale des mœurs et de l'eſprit des nations.*

LOUIS II.

QUATRIEME EMPEREUR.

856.

Après la mort de ce troisième empereur d'Occident, il s'élève de nouveaux royaumes en Europe. *Louis l'italique*, son fils aîné, reste à Pavie avec le vain titre d'empereur d'Occident. Le second fils, nommé *Lothaire*, comme son père, a le royaume de Lotharinge appelé ensuite Lorraine : ce royaume s'étendait depuis Genève jusqu'à Strasbourg et jusqu'à Utrecht. Le troisième, nommé *Charles*, eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnais, de la Provence et du Languedoc. Cet Etat composa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente et embellie par les Romains, mais alors petite et pauvre, ainsi que toutes les villes en deçà des Alpes. Dans les temps floriſſans de la république et des Césars, les Romains avaient agrandi et décoré les villes qu'ils avaient soumises; mais rendues à elles-mêmes, ou aux barbares, elles dépérirent toutes, attestant par leurs ruines la supériorité du génie des Romains.

Un barbare nommé *Salomon*, se fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encore païenne; mais tous ces royaumes tombèrent presque aussi promptement qu'ils furent élevés.

857.

Louis le germanique commence par enlever

l'Alsace au nouveau roi de Lorraine. Il donne des priviléges à Strasbourg; ville déjà puissante, lorsqu'il n'y avait que des bourgades dans cette partie du monde au-delà du Rhin. Les Normands désolent la France. *Louis le germanique* prend ce temps pour venir accabler son frère au lieu de le secourir contre les barbares. Il le défait vers Orléans. Les évêques de France ont beau l'excommunier, il veut s'emparer de la France. Des restes des Saxons et d'autres barbares qui se jettent sur la Germanie le contraignent de venir défendre ses propres Etats.

Depuis 858 *jusqu'à* 865.

Louis II, fantôme d'empereur en Italie, ne prend point de part à tous ces troubles, laisse les papes s'affermir, et n'ose résider à Rome.

Charles le chauve de France et *Louis le germanique* font la Paix; parce qu'ils ne peuvent se faire la guerre. L'événement de ces temps-là, qui est le plus demeuré dans la mémoire des hommes, concerne les amours du roi de Lorraine, *Lothaire*: ce prince voulut imiter *Charlemagne*, qui répudiait ses femmes et épousait ses maitresses. Il fait divorce avec sa femme nommée *Teutberge*, fille d'un seigneur de Bourgogne. Il l'accuse d'adultère. Elle s'avoue coupable. Il épouse sa maitresse nommée *Valrade*, qui lui avait été auparavant promise pour femme. Il obtient qu'on assemble un concile à Aix-la-Chapelle, dans lequel on approuve son divorce avec *Teutberge*. Le décret de ce concile est confirmé dans un autre à Metz, en présence des légats du pape. Le pape *Nicolas I* casse les conciles de Metz et d'Aix-la-Chapelle, et

exerce une autorité jusqu'alors inouïe. Il excommunie et dépose quelques évêques, qui ont pris le parti du roi de Lorraine. Et enfin ce roi fut obligé de quitter la femme qu'il aimait, et de reprendre celle qu'il n'aimait pas.

Il est à souhaiter sans doute qu'il y ait un tribunal sacré, qui avertisse les souverains de leurs devoirs, et les fasse rougir de leurs violences; mais il paraît que le secret du lit d'un monarque pouvait n'être pas soumis à un évêque étranger; et que les orientaux ont toujours eu des usages plus conformes à la nature et plus favorables au repos intérieur des familles, en regardant tous les fruits de l'amour comme légitimes, et en rendant ces amours impénétrables aux yeux du public.

Pendant ce temps les descendans de *Charlemagne* sont toujours aux prises les uns contre les autres. Leurs royaumes toujours attaqués par les barbares.

Le jeune *Pepin* arrière-petit-fils de *Charlemagne*, fils de ce *Pepin* roi d'Aquitaine déposé, et mort sans États, ayant quelque temps traîné une vie errante et malheureuse, se joignit aux Normands, et renonça à la religion chrétienne; il finit par être pris et enfermé dans un couvent où il mourut.

866.

C'est principalement à cette année qu'on peut fixer le schisme qui dure encore entre les Eglises grecque et romaine. La Germanie ni la France n'y prirent aucun intérêt. Les peuples étaient trop malheureux pour s'occuper de ces disputes, qui sont si intéressantes dans le loisir de la paix.

Charles roi d'Arles meurt sans enfans. L'empereur *Louis*, et *Lothaire* partagent ses Etats.

C'est la destinée de la maison de *Charlemagne*, que les enfans s'arment contre leurs pères. *Louis le germanique* avait deux enfans: *Louis* le plus jeune, mécontent de son apanage, veut le détrôner; sa révolte n'aboutit qu'à demander grâce.

867. 868.

Louis roi de Germanie bat les Moraves et les Bohèmes par les mains de ses enfans. Ce ne sont pas là des victoires qui augmentent un Etat, et qui le faſſent fleurir. Ce n'était que repouſſer des sauvages dans leurs montagnes et dans leurs forêts.

869.

L'excommunié roi de Lorraine va voir le nouveau pape *Adrien* à Rome, dîne avec lui, lui promet de ne plus vivre avec sa maîtresse; il meurt à Plaisance à son retour.

Charles le chauve s'empare de la Lorraine et même de l'Alsace, au mépris des droits d'un bâtard de *Lothaire*, à qui son père l'avait donnée. *Louis le germanique* avait pris l'Alsace à *Lothaire*, mais il la rendit; *Charles le chauve* la prit, et ne la rendit point.

870.

Louis de Germanie veut avoir la Lorraine. *Louis d'Italie* empereur veut l'avoir aussi, et met le pape *Adrien* dans ses intérêts. On n'a égard ni à l'empereur ni au pape. *Louis de Germanie*, et *Charles le chauve* partagent tous les Etats com-

pris sous le nom de Lorraine en deux parts égales. L'Occident est pour le roi de France, l'Orient pour le roi de Germanie. Le pape *Adrien* menace d'excommunication. On commençait déjà à se servir de ces armes; mais elles furent méprisées. L'empereur d'Italie n'était pas assez puissant pour les rendre terribles.

871.

Cet empereur d'Italie pouvait à peine prévaloir contre un duc de Bénévent, qui, étant à la fois vassal des empires d'Orient et d'Occident, ne l'était en effet ni de l'un ni de l'autre, et tenait entr'eux la balance égale.

L'empereur *Louis* se hasarde d'aller à Bénévent, et le duc le fait mettre en prison. C'est précisément l'aventure de *Louis XI* avec le duc de Bourgogne.

872. 873.

Le pape *Jean VIII*, successeur d'*Adrien II*, voyant la santé de l'empereur *Louis II* chancelante, promet en secret la couronne impériale à *Charles le chauve* roi de France, et lui vend cette promesse. C'est ce même *Jean VIII* qui ménagea tant le patriarche *Photius*, et qui souffrit qu'on nommât *Photius* avant lui, dans un concile à Constantinople.

Les Moraves, les Huns, les Danois continuent d'inquiéter la Germanie; et ce vaste Etat ne peut encore avoir de bonnes lois.

874.

La France n'était pas plus heureuse. *Charles le chauve* avait un fils nommé *Carloman*, qu'il

avait fait tonsurer dans son enfance, et qu'on avait ordonné diacre malgré lui. Il se réfugia enfin à Metz dans les Etats de *Louis de Germanie* son oncle. Il lève des troupes; mais ayant été pris, son père lui fit crever les yeux, suivant la nouvelle coutume.

875.

L'empereur *Louis II* meurt à Milan. Le roi de France *Charles le chauve* son frère passe les Alpes, ferme les passages à son frère *Louis de Germanie*, court à Rome, répand de l'argent, se fait proclamer par le peuple roi des Romains, et couronner par le pape.

Si la loi salique avait été en vigueur dans la maison de *Charlemagne*, c'était à l'aîné de la maison, à *Louis le germanique* qu'appartenait l'Empire; mais quelques troupes, de la célérité, de la condescendance et de l'argent firent les droits de *Charles le chauve*. Il avilit sa dignité pour en jouir. Le pape *Jean VIII* donna la couronne en souverain, le *chauve* la reçut en vassal, confessant qu'il tenait tout du pape, laissant aux successeurs de ce pontife le pouvoir de conférer l'Empire, et promettant d'avoir toujours près de lui un vicaire du saint Siége pour juger toutes les grandes affaires ecclésiastiques. L'archevêque de Sens fut en cette qualité primat de Gaule et de Germanie: titre devenu inutile.

Certe les papes eurent raison de se croire en droit de donner l'Empire et même de le vendre, puisqu'on le leur demandait et qu'on l'achetait, et puisque *Charlemagne* lui-même avait reçu le titre d'empereur du pape *Léon III*. Mais aussi

on

on avait raison de dire que *Léon III*, en déclarant *Charlemagne* empereur, l'avait déclaré son maître; que ce prince avait pris les droits attachés à sa dignité; que c'était à ses successeurs à confirmer les papes, et non à être choisis par eux. Le temps, l'occasion, l'usage, la prescription, la force, font tous les droits.

On a conservé, et on garde peut-être encore à Rome un diplome de *Charles le chauve*, dans lequel il confirme les donations de *Pepin*: mais *Othon III* déclara que toutes ces donations étaient aussi fausses que celle de *Constantin*.

CHARLES LE CHAUVE,

CINQUIEME EMPEREUR.

CHARLES se fait couronner à Pavie roi de Lombardie par les évêques, les comtes et les abbés de ce pays. *Nous vous élisons*, est-il dit dans cet acte, *d'un commun consentement, puisque vous avez été élevé au trône impérial par l'intercession des apôtres St Pierre et St Paul, et par leur vicaire Jean souverain pontife etc.*

876.

Louis de Germanie se jette sur la France, pour se venger d'avoir été prévenu par son frère dans l'achat de l'Empire. La mort le surprend dans sa vengeance.

La coutume, qui gouverne les hommes, était alors d'affaiblir ses Etats en les partageant entre ses enfans. Trois fils de *Louis le germanique* partagent ses Etats. *Carloman* a la Bavière, la Carinthie, la Pannonie; *Louis* la Frise, la Saxe,

la Franconie; *Charles le gros* depuis empereur, la moitié de la Lorraine, avec la Suabe et les pays circonvoisins, qu'on appelait alors l'Allemagne.

877.

Ce partage rend l'empereur *Charles le chauve* plus puissant. Il veut saisir la moitié de la Lorraine qui lui manque. Voici un grand exemple de l'extrême superstition qu'on joignait alors à la rapacité et à la fourberie. *Louis de Germanie et de Lorraine* envoie trente hommes au camp de *Charles le chauve*, pour lui prouver au nom de DIEU que sa partie de la Lorraine lui appartient. Dix de ces trente confesseurs ramassent dix bagues et dix cailloux dans une chaudière d'eau bouillante sans s'échauder; dix autres portent chacun un fer rouge l'espace de neuf pieds sans se brûler; dix autres, liés avec des cordes, sont jetés dans de l'eau froide et tombent au fond, ce qui marquait la bonne cause, car l'eau repoussait en-haut les parjures.

L'histoire est si pleine de ces épreuves qu'on ne peut guère les nier toutes. L'usage qui les rendait communes rendait aussi communs les secrets qui font la peau insensible pour quelque temps à l'action du feu, comme l'huile de vitriol et d'autres corrosifs. A l'égard du miracle d'aller au fond de l'eau, quand on y est jeté, ce serait un plus grand miracle de surnager.

Louis ne s'en tint pas à cette cérémonie. Il battit auprès de Cologne l'empereur son oncle. L'empereur battu repasse en Italie, poursuivi par les vainqueurs.

Rome alors était menacée par les musulmans

toujours cantonnés dans la Calabre. *Carloman*, ce roi de Bavière, ligué avec son frère *le Lorrain*, poursuit en Italie son oncle *le chauve*; qui se trouve pressé à la fois par son neveu, par les mahométans, par les intrigues du pape, et qui meurt au mois d'octobre dans un village près du mont Cénis.

Les historiens disent qu'il fut empoisonné par son médecin, un juif nommé *Sédécias*. Il est seulement constant que l'Europe chrétienne était alors si ignorante que les rois étaient obligés de prendre pour leurs médecins des juifs ou des arabes.

C'est à l'empire de *Charles le chauve* que commence le grand gouvernement féodal, et la décadence de toutes choses. C'est sous lui que plusieurs possesseurs des grands offices militaires, des duchés, des marquisats, des comtés veulent les rendre héréditaires: ils faisaient très-bien. L'empire romain avait été fondé par d'illustres brigands d'Italie; des brigands du Nord en avaient élevé un autre sur ses débris. Pourquoi les sous-brigands ne se feraient-ils pas procurés des domaines? le genre-humain en souffrait, mais il a toujours été traité ainsi.

LOUIS III ou LE BEGUE,

SIXIEME EMPEREUR.

878.

LE pape *Jean VIII*, qui se croit en droit de nommer un empereur, se soutient à peine dans

Rome. Il promet l'Empire à *Louis le bégue* roi de France, fils du *chauve*. Il le promet à *Carloman* de Bavière. Il s'engage avec un *Lambert* duc de Spolète, vaſſal de l'Empire.

Ce *Lambert* de Spolète, joué par le pape, ſe joint à un marquis de Toſcane, entre dans Rome, et ſe ſaiſit du pape; mais il eſt enſuite obligé de le relâcher. Un *Boſon* duc d'Arles prétend auſſi à l'Empire.

Les mahométans étaient plus près de ſubjuguer Rome que tous ces compétiteurs. Le pape ſe ſoumet à leur payer un tribut annuel de vingt-cinq mille marcs d'argent. L'anarchie eſt extrême dans la Germanie, dans la France et dans l'Italie.

Louis le bégue meurt à Compiègne le 10 avril. On ne l'a mis au rang des empereurs que parce qu'il était fils d'un prince qui l'était.

CHARLES III ou LE GROS,

SEPTIEME EMPEREUR.

879.

Il s'agit alors de faire un empereur et un roi de France. *Louis le bégue* laiſſait deux enfans de quatorze à quinze ans. Il n'était pas alors décidé ſi un enfant pouvait être roi. Pluſieurs nouveaux ſeigneurs de France offrent la couronne à *Louis de Germanie*. Il ne prit que la partie occidentale de la Lorraine qu'avait eue *Charles le chauve* en partage. Les deux enfans du *bégue*, *Louis* et *Carloman*, ſont reconnus rois de France quoiqu'ils ne ſoient pas reconnus

unanimement pour enfans légitimes; mais *Boson* se fait sacrer roi d'Arles, augmente son territoire, et demande l'Empire. *Charles le gros*, roi du pays qu'on nommait encore Allemagne, presse le pape de le couronner empereur. Le pape répond qu'il donnera la couronne impériale à celui qui viendra le secourir le premier contre les chrétiens et contre les mahométans.

8 8 0.

Charles le gros roi d'Allemagne, *Louis* roi de Bavière et de Lorraine s'unissent avec le roi de France contre ce *Boson* nouveau roi d'Arles; et lui font la guerre. Ils assiègent Vienne en Dauphiné; mais *Charles le gros* va de Vienne à Rome.

8 8 1.

Charles est couronné et sacré empereur par le pape *Jean VIII*, dans l'église de St Pierre, le jour de Noël.

Le pape lui envoie une palme selon l'usage; mais ce fut la seule que *Charles* remporta.

8 8 2.

Son frère *Louis* roi de Bavière, de la Pannonie, de ce qu'on nommait la France orientale et de deux Lorraines, meurt le 20 janvier de la même année. Il ne laissait point d'enfans. L'empereur *Charles le gros* était l'héritier naturel de ses Etats; mais les Normands se présentaient pour les partager. Ces fréquens troubles du Nord achevaient de rendre la puissance impériale très-problématique dans Rome, où l'ancienne liberté repoussait toujours des

racines. On ne savait qui dominerait dans cette ancienne capitale de l'Europe, si ce serait ou un évêque, ou le peuple, ou un empereur étranger.

Les Normands pénètrent jusqu'à Metz; ils vont brûler Aix-la-Chapelle et détruire tous les ouvrages de *Charlemagne*. *Charles le gros* ne se délivre d'eux qu'en prenant toute l'argenterie des églises, et en leur donnant quatre mille cent soixante marcs d'argent, avec lesquels ils allèrent préparer des armemens nouveaux.

883.

L'Empire était devenu si faible que le pape *Martin II*, successeur de *Jean VIII*, commence par faire un décret solennel, par lequel on n'attendra plus les ordres de l'empereur pour l'élection des papes. L'empereur se plaint en vain de ce décret. Il avait ailleurs assez d'affaires.

Un duc *Zventibold*, à la tête des païens moraves, dévastait la Germanie. L'empereur s'accommoda avec lui comme avec les Normands. On ne sait pas s'il avait de l'argent à lui donner, mais il le reconnut prince et vassal de l'Empire.

884.

Une grande partie de l'Italie est toujours dévastée par le duc de Spolète et par les Sarrasins. Ceux-ci pillent la riche abbaye de Mont-Cassin et enlèvent tous ses trésors; mais un duc de Bénévent les avait déjà prévenus.

Charles le gros marche en Italie pour arrêter tous ces désordres. A peine était-il arrivé que les deux rois de France ses neveux étant morts, il repasse les Alpes pour leur succéder.

885.

Voilà donc *Charles le gros* qui réunit sur sa tête toutes les couronnes de *Charlemagne*; mais elle ne fut pas assez forte pour les porter.

Un bâtard de *Lothaire*, nommé *Hugues*, abbé de St Denis, s'était depuis long-temps mis en tête d'avoir la Lorraine pour son partage. Il se ligue avec un normand auquel on avait cédé la Frise, et qui épousa sa sœur. Il appelle d'autres normands.

L'empereur étouffa cette conspiration. Un comte de Saxe nommé *Henri*, et un archevêque de Cologne se chargèrent d'assassiner ce normand duc de Frise dans une conférence. On se saisit de l'abbé *Hugues*, sous le même prétexte, en Lorraine; et l'usage de crever les yeux se renouvela pour lui.

Il eût mieux valu combattre les Normands avec de bonnes armées. Ceux-ci, voyant qu'on ne les attaquait que par des trahisons, pénètrent de la Hollande en Flandre; ils passent la Somme et l'Oise sans résistance, prennent et brûlent Pontoise, et arrivent par eau et par terre à Paris. Cette ville, aujourd'hui immense, n'était ni forte ni grande ni peuplée. La tour du grand châtelet n'était pas encore entièrement élevée quand les Normands parurent. Il fallut se hâter de l'achever avec du bois; de sorte que le bas de la tour était de pierre et le haut de charpente.

Les Parisiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris *Odon*, ou *Eudes*, que sa valeur éleva depuis

sur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, et qui leur tint lieu de tours et de remparts. *Sigefroi* chef des Normands pressa le siége avec une fureur opiniâtre, mais non destituée d'art. Les Normands se servirent du bélier pour battre les murs. Ils firent brèche et donnèrent trois assauts. Les Parisiens les soutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête le comte *Eudes*, et leur évêque *Goslin*, qui fit à la fois les fonctions de prêtre et de guerrier dans cette petite ville : il bénissait le peuple et combattait avec lui ; il mourut de ses fatigues au milieu du siége : le véritable martyr est celui qui meurt pour sa patrie.

Les Normands tinrent la petite ville de Paris bloquée un an et demi, après quoi ils allèrent piller la Bourgogne et les frontières de l'Allemagne, tandis que *Charles le gros* assemblait des diètes.

887.

Il ne manquait à *Charles le gros* que d'être malheureux dans sa maison : méprisé dans l'Empire, il passa pour l'être de sa femme l'impératrice *Richarde*. Elle fut accusée d'infidélité. Il la répudia quoiqu'elle offrit de se justifier par le jugement de DIEU. Il l'envoya dans l'abbaye d'Andlau qu'elle avait fondée en Alsace.

On fit ensuite adopter à *Charles* pour son fils (ce qui était alors absolument hors d'usage) le fils de *Boson*, ce roi d'Arles son ennemi. On dit qu'alors son cerveau était affaibli. Il l'était sans doute, puisque possédant autant d'Etats que *Charlemagne* il se mit au point de

tout

tout perdre sans résistance. Il est détrôné dans une diète auprès de Mayence.

888.

La déposition de *Charles le gros* est un spectacle qui mérite une grande attention. Fut-il déposé par ceux qui l'avaient élu ? quelques seigneurs thuringiens, saxons, bavarois, pouvaient-ils dans un village appelé Tribur, disposer de l'empire romain et du royaume de France ? non; mais ils pouvaient renoncer à reconnaître un chef indigne de l'être. Ils abandonnent donc le petit-fils de *Charlemagne* pour un bâtard *Carloman* fils de *Louis le germanique:* ils déclarent ce bâtard nommé *Arnould*, roi de Germanie. *Charles le gros* meurt sans secours, auprès de Constance, le 8 janvier 888.

Le sort de l'Italie, de la France et de tant d'Etats était alors incertain.

Le droit de la succession était par-tout très-peu reconnu. *Charles le gros* lui-même avait été couronné roi de France au préjudice d'un fils posthume de *Louis le bègue:* et au mépris des droits de ce même enfant, les seigneurs Français élisent pour roi *Eudes* comte de Paris.

Un *Rodolphe*, fils d'un autre comte de Paris, se fait roi de la Bourgogne transjurane.

Ce fils de *Boson* roi d'Arles, adopté par *Charles le gros*, devient roi d'Arles par les intrigues de sa mère.

L'Empire n'était plus qu'un fantôme, mais on ne voulait pas moins saisir ce fantôme, que le nom de *Charlemagne* rendait encore vénérable. Ce prétendu empire qui s'appelait romain devait être donné à Rome. Un *Gui*

duc de Spolète, un *Bérenger* duc de Frioul se disputaient le nom et le rang des Césars. *Gui* de Spolète se fait couronner à Rome. *Bérenger* prend le vain titre de roi d'Italie; et par une singularité digne de la confusion de ces temps-là, il vient à Langres se faire couronner roi d'Italie en Champagne.

C'est dans ces troubles que tous les seigneurs se cantonnent, que chacun se fortifie dans son château, que la plupart des villes sont sans police, que des troupes de brigands courent d'un bout de l'Europe à l'autre, et que la chevalerie s'établit pour réprimer ces brigands et pour défendre les dames, ou pour les enlever.

§ 9.

Plusieurs évêques de France, et sur-tout l'archevêque de Reims, offrent le royaume de France au bâtard *Arnould*, parce qu'il descendait de *Charlemagne*, et qu'ils haïssaient *Eudes*, qui n'était du sang de *Charlemagne* que par les femmes.

Le roi de France *Eudes* va trouver *Arnould* à Vorms, lui cède une partie de la Lorraine dont *Arnould* était déjà en possession, lui promet de le reconnaître empereur, et lui remet dans les mains le sceptre et la couronne de France, qu'il avait apportés avec lui. *Arnould* les lui rend et le reconnaît roi de France. Cette soumission prouve que les rois se regardaient encore comme vassaux de l'empire romain. Elle prouve encore plus combien *Eudes* craignait le parti qu'*Arnould* avait en France.

890. 891

Le règne d'*Arnould* en Germanie eſt marqué par des événemens ſiniſtres. Des reſtes de Saxons mêlés aux Slaves nommés Abodrites, cantonnés vers la mer baltique, entre l'Elbe et l'Oder, ravagent le nord de la Germanie; les Bohèmes, les Moraves, d'autres Slaves déſolent le midi et battent les troupes d'*Arnould:* les Huns font des incurſions, les Normands recommencent leurs ravages: tant d'invaſions n'établiſſent pourtant aucune conquête. Ce ſont des dévaſtations paſſagères, mais qui laiſſent la Germanie dans un état très-pauvre et très-malheureux.

A la fin il défait en perſonne les Normands auprès de Louvain; et l'Allemagne reſpire.

892.

La décadence de l'empire de *Charlemagne* enhardit le faible empire d'Orient. Un patrice de Conſtantinople reprend le duché de Bénévent avec quelques troupes, et menace Rome: mais comme les Grecs ont à ſe défendre des Sarraſins, le vainqueur de Bénévent ne peut aller juſqu'à l'ancienne capitale de l'Empire.

On voit combien *Eudes* roi de France avait eu raiſon de mettre ſa couronne aux pieds d'*Arnould*. Il avait beſoin de ménager tout le monde. Les ſeigneurs et les évêques de France rendent la couronne à *Charles le ſimple*, ce fils poſthume de *Louis le bègue*, qu'on fit alors revenir d'Angleterre où il était réfugié.

893.

Comme dans ces diviſions le roi *Eudes* avait

imploré la protection d'*Arnould*, *Charles le simple* vient l'implorer à son tour à la diète de Vorms. *Arnould* ne fait rien pour lui; il le laisse disputer le royaume de France, et marche en Italie, pour y disputer le nom d'empereur à *Gui* de Spolète, la Lombardie à *Bérenger*, et Rome au pape.

894.

Il assiége Pavie où était cet empereur de Spolète, qui fuit. Il s'assure de la Lombardie. *Bérenger* se cache; mais on voit dès-lors combien il est difficile aux empereurs de se rendre maîtres de Rome. *Arnould*, au lieu de marcher vers Rome, va tenir un concile auprès de Mayence.

895.

Arnould, après son concile tenu pour s'attacher les évêques, tient une diète à Vorms pour avoir de nouvelles troupes et de l'argent, et pour faire couronner son fils *Zventibold* roi de Lorraine.

896.

Alors il retourne vers Rome. Les Romains ne voulaient plus d'empereur: mais ils ne savaient pas se défendre. *Arnould* attaque la partie de la ville appelée Léonine, du nom du célèbre pontife *Léon IV* qui l'avait fait entourer de murailles. Il la force. Le reste de la ville au-delà du Tibre se rend; et le pape *Formose* sacre *Arnould* empereur dans l'église de St Pierre. Les sénateurs (car il y avait encore un sénat) lui font le lendemain

ſerment de fidélité dans l'égliſe de St Paul. C'eſt l'ancien ſerment équivoque, *Je jure que je ſerai fidelle à l'empereur, ſauf ma fidélité pour le pape.*

ARNOULD.

HUITIEME EMPEREUR.

896.

UNE femme d'un grand courage, nommée *Agiltrude*, mère de ce prétendu empereur *Gui* de Spolète, laquelle avait en vain armé Rome contre *Arnould*, ſe défend encore contre lui. *Arnould* l'aſſiége dans la ville de Fermo. Les auteurs prétendent que cette héroïne lui envoya un breuvage empoiſonné, pour adoucir ſon eſprit, et diſent que l'empereur fut aſſez imbécille pour le prendre. Ce qui eſt inconteſtable, c'eſt qu'il leva le ſiége, qu'il était malade, qu'il repaſſa les Alpes avec une armée délabrée, qu'il laiſſa l'Italie dans une plus grande confuſion que jamais, et qu'il retourna dans la Germanie où il avait perdu toute ſon autorité pendant ſon abſence.

897. 898. 899.

La Germanie eſt alors dans la même anarchie que la France. Les ſeigneurs s'étaient cantonnés dans la Lorraine, dans l'Alſace, dans le pays appelé aujourd'hui la Saxe, dans la Bavière, dans la Franconie. Les évêques et les abbés s'emparent des droits régaliens : ils ont des avoués, c'eſt-à-dire des capitaines, qui leur

prêtent ferment, auxquels ils donnent des terres, et qui tantôt combattent pour eux, et tantôt les pillent. Ces avoués étaient auparavant les avocats des monastères ; et les couvens étant devenus des principautés, les avoués devinrent des seigneurs.

Les évêques et les abbés d'Italie ne furent jamais sur le même pied : premièrement, parce que les seigneurs italiens étaient plus habiles, les villes plus puissantes et plus riches que les bourgades de Germanie et de France ; et enfin parce que l'Eglise de Rome, quoique très-mal conduite, ne souffrait pas que les autres Eglises d'Italie fussent puissantes.

La chevalerie et l'esprit de chevalerie s'étendent dans tout l'Occident. On ne décide presque plus de procès que par des champions. Les prêtres béniſſent leurs armes, et on leur fait toujours jurer avant le combat que leurs armes ne sont point enchantées, et qu'ils n'ont point fait de pacte avec le diable.

Arnould, empereur sans pouvoir, meurt en Bavière en 899. Des auteurs le font mourir de poison, d'autres d'une maladie pédiculaire ; mais la maladie pédiculaire est une chimère : et le poison en est souvent une autre.

900.

La confusion augmente. *Bérenger* règne en Lombardie, mais au milieu des factions. Ce fils de *Bozon*, roi d'Arles par les intrigues de sa mère, est par les mêmes intrigues reconnu empereur à Rome. Les femmes alors disposaient de tout ; elles fesaient des empereurs et des papes, mais qui n'en avaient que le nom.

Louis IV est reconnu roi de Germanie. Il y joint la Lorraine après la mort de *Zventibold* son frère, et n'en est guère plus puissant.

Depuis 901 *jusqu'à* 907.

Les Huns et les Hongrois réunis viennent ravager la Bavière, la Suabe et la Franconie, où il semblait qu'il n'y eût plus rien à prendre.

Un *Moimir*, qui s'était fait duc de Moravie et chrétien, va à Rome demander des évêques.

Un marquis de Toscane, *Adelbert*, célèbre par sa femme *Théodora*, est despotique dans Rome. *Bérenger* s'affermit dans la Lombardie, fait alliance avec les Huns afin d'empêcher le nouveau roi germain de venir en Italie; fait la guerre au prétendu empereur d'Arles; le prend prisonnier et lui fait crever les yeux; entre dans Rome et force le pape *Jean IX* à le couronner empereur. Le pape après l'avoir sacré s'enfuit à Ravenne, et sacre un autre empereur nommé *Lambert*, fils du duc de Spolète errant et pauvre, qui prend le titre d'*invincible et toujours auguste*.

908. 909. 910. 911.

Cependant *Louis IV*, roi de Germanie, s'intitule aussi empereur; plusieurs auteurs lui donnent ce titre; mais *Sigebert* dit qu'à cause des maux qui de son temps désolèrent l'Italie il ne mérita pas la bénédiction impériale: la véritable raison est qu'il ne fut pas assez puissant pour se faire reconnaître empereur. Il n'eut aucune part aux troubles qui agitèrent l'Italie de son temps.

LOUIS IV.

NEUVIEME EMPEREUR.

912.

Sous cet étrange empereur, l'Allemagne eſt dans la dernière déſolation. Les Huns, payés par *Bérenger* pour venir ravager la Germanie, ſont enſuite payés par *Louis IV* pour s'en retourner. Deux factions, celle d'un duc de Saxe et d'un duc de Franconie, s'élèvent, et font plus de mal que les Huns. On pille toutes les égliſes; les Hongrois reviennent pour y avoir part. L'empereur *Louis IV* s'enfuit à Ratisbonne où il meurt à l'âge de vingt ans. C'eſt ainſi que finit la race de *Charlemagne* en Germanie.

CONRAD PREMIER,

DIXIEME EMPEREUR.

Les ſeigneurs germains s'aſſemblent à Vorms pour élire un roi. Ces ſeigneurs étaient tous ceux qui, ayant le plus d'intérêt à choiſir un prince ſelon leur goût, avaient aſſez de pouvoir et aſſez de crédit pour ſe mettre au rang des électeurs. On ne reconnaiſſait guère dans ce ſiècle le droit d'hérédité en Europe. Les élections ou libres ou forcées prévalaient preſque par-tout; témoins celles d'*Arnould* en Germanie, de *Gui* de Spolète et de *Bérenger*

en Italie, de dom *Sanche* en Arragon, d'*Eudes*, de *Robert*, de *Raoul*, de *Hugues Capet* en France, et des empereurs de Conſtantinople; car tant de vaſſaux, tant de princes voulaient avoir le droit de choiſir un chef, et l'eſpérance de pouvoir l'être.

On prétend qu'*Othon*, duc de la nouvelle Saxe, fut choiſi par la diète, mais que ſe voyant trop vieux, il propoſa lui-même *Conrad* duc de Franconie ſon ennemi, parce qu'il le croyait digne du trône. Cette action n'eſt guère dans l'eſprit de ces temps preſque ſauvages. On y voit de l'ambition, de la fourberie, du courage comme dans tous les autres ſiècles: mais, à commencer par *Clovis*, on ne voit pas une action de magnanimité.

Conrad ne fut jamais reconnu empereur ni en Italie, ni en France. Les Germains ſeuls, accoutumés à voir des empereurs dans leurs rois depuis *Charlemagne*, lui donnèrent, dit-on, ce titre.

Depuis 913 *juſqu'à* 919.

Le règne de *Conrad* ne change rien à l'état où il a trouvé l'Allemagne. Il a des guerres contre ſes vaſſaux, et particulièrement contre le fils de ce duc de Saxe, auquel on a dit qu'il devait la couronne.

Les Hongrois font toujours la guerre à l'Allemagne, et on n'eſt occupé qu'à les repouſſer. Les Français pendant ce temps s'emparent de la Lorraine. Si *Charles le ſimple* avait fait cette conquête, il ne méritait pas le nom de *ſimple;* mais il avait des miniſtres et des

généraux qui ne l'étaient pas. Il crée un duc de Lorraine.

Les évêques d'Allemagne s'affermissent dans la possession de leurs fiefs. *Conrad* meurt en 919 dans la petite ville de Veilbourg. On prétend qu'avant sa mort il désigna *Henri* duc de Saxe pour son successeur, au préjudice de son propre frère. Il n'est guère vraisemblable qu'il eût cru être en droit de se choisir un successeur, ni qu'il eût choisi son ennemi.

Le nom de ce prétendu empereur fut ignoré en Italie pendant son règne. La Lombardie était en proie aux divisions, Rome aux plus horribles scandales, et Naples et Sicile aux dévastations des Sarrasins.

C'est dans ce temps que la prostituée *Théodora* plaçait à Rome sur le trône de l'Eglise *Jean X*, non moins prostitué qu'elle.

HENRI L'OISELEUR,

ONZIEME EMPEREUR.

920.

Il est important d'observer que dans ces temps d'anarchie plusieurs bourgades d'Allemagne commencèrent à jouir des droits de la liberté naturelle, à l'exemple des villes d'Italie. Les unes achetèrent ces droits de leurs seigneurs; les autres les avaient soutenus les armes à la main. Les députés de ces villes concoururent, dit-on, avec les évêques et les seigneurs, pour choisir un empereur, et font, cette fois, au rang des électeurs. Ainsi *Henri I* dit *l'oiseleur*,

duc de Saxe, est élu par une assemblée qui ressemble aux trois états établis long-temps après en France. Rien n'est plus conforme à la nature, que tous ceux qui ont intérêt d'être bien gouvernés concourent à établir le gouvernement.

Ce n'est pas qu'il y eût alors en Allemagne trois États distincts, trois ordres distinctement reconnus. Ces trois ordres, noblesse, clergé, communes, n'existent qu'en France: jamais dans aucun autre pays le clergé n'a fait une nation à part. Les évêques et les abbés comme grands terriens, comme barons, comtes, princes, eurent de la puissance et prévalurent souvent dans les élections des empereurs, jusqu'à ce qu'enfin les sept principaux officiers et chapelains de l'Empire s'emparèrent du droit exclusif d'élire l'empereur. Il ne faut pas croire qu'il y ait aucune vérité fondamentale dans la science de l'histoire comme il en est dans les mathématiques.

Depuis 921 *jusqu'à* 930.

Un des droits des rois de Germanie, comme des rois de France, fut toujours de nommer à tous les évêchés vacans.

L'empereur *Henri* a une courte guerre avec le duc de Bavière, et la termine en lui cédant ce droit de nommer les évêques dans la Bavière.

Il y a dans ces années peu d'événemens qui intéressent le fort de la Germanie. Le plus important est l'affaire de la Lorraine. Il était toujours indécis si elle resterait à l'Allemagne ou à la France.

Henri l'oiseleur soumet toute la haute et basse Lorraine en 925, et l'enlève au duc *Giselbert*,

à qui les rois de France l'avaient donnée. Il la rend ensuite à ce duc, pour le mettre dans la dépendance de la Germanie. Cette Lorraine n'était plus qu'un démembrement du royaume de Lotharinge. C'était le Brabant, c'était une partie du pays de Liége, disputée ensuite par l'évêque de Liége; c'était les terres entre Metz et la Franche-Comté, disputées aussi par l'évêque de Metz. Ce pays revint après à la France; il en fut ensuite séparé.

Henri fait des lois plus intéressantes que les événemens et les révolutions dont se surcharge l'histoire. Il tire de l'anarchie féodale ce qu'on peut en tirer. Les vassaux, les arrière-vassaux se soumettent à fournir des milices et des grains pour les faire subsister. Il change en villes les bourgs dépeuplés que les Huns, les Bohèmes, les Moraves, les Normands avaient dévastés. Il bâtit Brandebourg, Misnie, Slesvick. Il y établit des marquis pour garder les marches de l'Allemagne. Il rétablit les abbayes d'Herfort et de Corbie ruinées. Il construit quelques villes, comme Gotha, Erfort, Goslar.

Les anciens Saxons, les Slaves-Abodrites, les Vandales leurs voisins sont repoussés. Son prédécesseur *Conrad* s'était soumis à payer un tribut aux Hongrois, et *Henri l'oiseleur* le payait encore. Il affranchit l'Allemagne de cette honte.

Depuis 930 *jusqu'à* 936.

On dit que des députés des Hongrois étant venus demander leur tribut, *Henri* leur donna un chien galeux. C'était une punition des chevaliers allemands, quand ils avaient commis des crimes, de porter un chien l'espace d'une

lieue. Cette grossièreté, digne de ces temps-là, n'ôte rien à la grandeur du courage. Il est vrai que les Hongrois viennent faire plus de dégât que le tribut n'eût coûté: mais enfin ils sont repoussés et vaincus.

Alors il fait fortifier des villes pour tenir en bride les barbares. Il lève le neuvième homme dans quelques provinces, et les met en garnison dans ces villes. Il exerce la noblesse par des joûtes et des espèces de tournois: il en fait un, à ce qu'on dit, où près de mille gentilshommes entrent en lice.

Ces tournois avaient été inventés en Italie par les rois lombards, et s'appelaient *batagliole*.

Ayant pourvu à la défense de l'Allemagne, il veut enfin passer en Italie à l'exemple de ses prédécesseurs, pour avoir la couronne impériale.

Les trouble et les scandales de Rome étaient augmentés. *Marozie*, fille de *Théodora*, avait placé sur la chaire de St Pierre le jeune *Jean XI* né de son adultère avec *Sergius III*, et gouvernait l'Eglise sous le nom de son fils. Les vicaires de JESUS étaient alors les plus scandaleux et les plus impies de tous les hommes: mais l'ignorance des peuples était si profonde, leur imbécillité si grande, leur superstition si enracinée, qu'on respectait toujours la place quand la personne était en horreur. Quelques tyrans qui accablaient l'Italie, les Allemands étaient ce que Rome haïssait le plus.

Henri l'oiseleur, comptant sur ses forces, crut profiter de ces troubles, mais il mourut en chemin dans la Thuringe en 936. On ne l'a

appelé empereur que parce qu'il avait eu envie de l'être, et l'usage de le nommer ainsi a prévalu.

OTHON PREMIER, surnommé LE GRAND,

DOUZIEME EMPEREUR.

936.

VOICI enfin un empereur véritable. Les ducs et les comtes, les évêques, les abbés et tous les seigneurs puissans qui se trouvent à Aix-la-Chapelle, élisent *Othon*, fils de *Henri l'oiseleur*. Il n'est pas dit que les députés des bourgs aient donné leurs voix Il se peut faire que les grands seigneurs, devenus plus puissans sous *Henri l'oiseleur*, leur eussent ravi ce droit naturel: il se peut encore que les communes, à l'élection de *Henri l'oiseleur*, eussent donné leurs acclamations et non pas leurs suffrages; et c'est ce qui est plus vraisemblable.

L'archevêque de Mayence annonce au peuple cette élection, le sacre et lui met la couronne sur la tête. Ce qu'on peut remarquer, c'est que les prélats dînent à la table de l'empereur, et que les ducs de Franconie, de Suabe, de Bavière, et de Lorraine servirent à table: le duc de Franconie, par exemple, en qualité de maître d'hôtel, et le duc de Suabe en qualité d'échanson. Cette cérémonie se fit dans une galerie de bois, au milieu des ruines d'Aix-la-Chapelle, brûlée par les Huns, et non encore rebâtie.

Les Huns et les Hongrois viennent encore

troubler la fête. Il s'avançent jusqu'en Vestphalie, mais on les repousse.

937.

La Bohème était alors entièrement barbare, et à moitié chrétienne. Heureusement pour *Othon*, elle est troublée par des guerres civiles. Il en profite aussitôt. Il rend la Bohème tributaire de la Germanie, et y rétablit le christianisme.

938. 939. 940.

Othon tâche de se rendre despotique, et les seigneurs des grands fiefs, de se rendre indépendans. Cette grande querelle, tantôt ouverte, tantôt cachée, subsiste dans les esprits depuis plus de huit cents années, ainsi que la querelle de Rome et de l'Empire.

Cette lutte du pouvoir royal qui veut toujours croître, et de la liberté qui ne veut point céder a long-temps agité toute l'Europe chrétienne. Elle subsista en Espagne tant que les chrétiens y eurent les Maures à combattre; après quoi l'autorité souveraine prit le dessus. C'est ce qui troubla la France jusqu'au milieu du règne de *Louis XI*; ce qui a enfin établi en Angleterre le gouvernement mixte auquel elle doit sa grandeur; ce qui a cimenté en Pologne la liberté du noble et l'esclavage du peuple. Ce même esprit a troublé la Suède et le Danemarck, a fondé les républiques de Suisse et de Hollande. La même cause a produit par-tout différens effets. Mais dans les plus grands Etats la nation a presque toujours été sacrifiée aux intérêts d'un seul homme, ou de quelques hommes; la raison en est que la multitude, obligée de

travailler pour gagner sa vie, n'a ni le temps ni le pouvoir d'être ambitieuse.

Le duc de Bavière refuse de faire hommage. *Othon* entre en Bavière avec une armée. Il réduit le duc à quelques terres allodiales. Il crée un des frères du duc, comte palatin en Bavière, et un autre, comte palatin vers le Rhin. Cette dignité de *comte palatin* est renouvelée des comtes du palais des empereurs romains, et des comtes du palais des rois francs.

Il donne la même dignité à un duc de Franconie. Ces palatins sont d'abord des juges suprêmes. Ils jugent en dernier ressort au nom de l'empereur. Ce ressort suprême de justice est, après une armée, le plus grand appui de la souveraineté.

Othon dispose à son gré des dignités et des terres. Le premier marquis de Brandebourg étant mort sans enfans, il donne le marquisat à un comte *Gérard*, qui n'était point parent du mort.

Plus *Othon* affecte le pouvoir absolu, plus les seigneurs des grands fiefs s'y opposent: et dès-lors s'établit la coutume d'avoir recours à la France pour soutenir le gouvernement féodal en Germanie contre l'autorité des rois allemands.

Les ducs de Franconie, de Lorraine, le prince de Brunsvick s'adressent à *Louis d'outremer*, roi de France. *Louis d'outremer* entre dans la Lorraine et dans l'Alsace, et se joint aux alliés. *Othon* prévient le roi de France: il défait vers le Rhin, auprès de Brisach, les ducs de Franconie et de Lorraine qui sont tués.

Il ôte le titre de *palatin* à la maison de Franconie. Il en pourvoit la maison de Bavière: il attache à ce titre des terres et des châteaux.

C'est

C'eſt de là que ſe forme le palatinat du Rhin d'aujourd'hui. C'était d'abord un juge, à préſent c'eſt un prince électeur, un ſouverain. Le contraire eſt arrivé en France.

941.

Comme les ſeigneurs des grands fiefs germains avaient appelé le roi de France à leur ſecours, les ſeigneurs de France appellent pareillement *Othon*. Il pourſuit *Louis d'outremer* dans toute la Champagne : mais des conſpirations le rappellent en Allemagne.

942. 943. 944.

Le deſpotiſme d'*Othon* aliénait tellement les eſprits que ſon propre frère *Henri*, duc dans une partie de la Lorraine, s'était uni avec pluſieurs ſeigneurs pour lui ôter le trône et la vie. Il repaſſe donc en Allemagne, étouffe la conſpiration, et pardonne à ſon frère, qui apparemment était aſſez puiſſant pour ſe faire pardonner.

Il augmente les priviléges des évêques et des abbés, pour les oppoſer aux ſeigneurs. Il donne à l'évêque de Trèves le titre de prince, et tous les droits régaliens. Il donne le duché de Bavière à ſon frère *Henri* qui avait conſpiré contre lui, et l'ôte aux héritiers naturels. C'eſt la plus grande preuve de ſon autorité abſolue.

945. 946.

En ce temps la race de *Charlemagne*, qui régnait encore en France, était dans le dernier aviliſſement. On avait cédé en 912 la Neuſtrie

proprement dite aux Normands, et même la Bretagne, devenue alors arrière-fief de la France.

Hugues duc de l'île de France, du sang de *Charlemagne* par les femmes, père de *Hugues Capet*, gendre en premières noces d'*Edouard I* roi d'Angleterre, beau-frère d'*Othon* par un second mariage, était un des plus puissans seigneurs de l'Europe, et le roi de France alors un des plus petits. Ce *Hugues* avait rappelé *Louis d'outremer* pour le couronner et pour l'asservir; et on l'appelait *Hugues le grand*, parce qu'il s'était rendu puissant aux dépens de son maître.

Il s'était lié avec les Normands, qui avaient fait le malheureux *Louis d'outremer* prisonnier. Ce roi, délivré de prison, restait presque sans villes et sans domaine. Il était aussi beau-frère d'*Othon*, dont il avait épousé la sœur. Il lui demande sa protection, en cédant tous ses droits sur la Lorraine.

Othon marche jusqu'auprès de Paris. Il assiége Rouen; mais étant abandonné par le comte de Flandre, il s'en retourne dans ses Etats, après une expédition inutile.

947. 948.

Othon n'ayant pu battre *Hugues le grand* le fait excommunier. Il convoque un concile à Trèves, où un légat du pape prononce la sentence, à la réquisition de l'aumônier d'*Othon*. *Hugues* n'en est pas moins le maître en France.

Il y avait, comme on a vu, un margrave à Slesvick dans la Chersonèse cimbrique, pour arrêter les courses des Danois. Ils tuent le margrave. *Othon* y court en personne, reprend la ville, assure les frontières. Il fait la paix avec

le Danemarck, à condition qu'on y prêchera le chriſtianiſme.

949.

De là *Othon* va tenir un concile auprès de Mayence à Ingelheim. *Louis d'outremer*, qui n'avait point d'armée avait demandé au pape *Agapet* ce concile ; faible reſſource contre *Hugues le grand*.

Des évêques germains, et *Marin* le légat du pape y parurent comme juges, *Othon* comme protecteur, et *Louis* roi de France en ſuppliant. Le roi *Louis* y demanda juſtice, et dit : " J'ai „ été reconnu roi par les ſuffrages de tous les „ ſeigneurs. Si on prétend que j'aie commis „ quelque crime qui mérite les traitemens que „ je ſouffre, je ſuis prêt de m'en purger au „ jugement du concile, ſuivant l'ordre d'*Othon*, „ ou par un combat ſingulier. "

Ce triſte diſcours prouve l'uſage des duels, l'état déplorable du roi de France, la puiſſance d'*Othon* et les élections des rois. Le droit du ſang ſemblait n'être alors qu'une recommandation pour obtenir des ſuffrages. *Hugues le grand* eſt cité à ce vain concile : on ſe doute bien qu'il n'y comparut point.

Ce qui n'eſt pas moins prouvé, c'eſt que l'empereur regardait tous les rois de l'Europe comme dépendans de ſa couronne impériale ; c'eſt l'ancienne prétention de ſa chancellerie ; et on feſait valoir cette chimère, quand il ſe trouvait quelque malheureux roi aſſez faible pour s'y ſoumettre.

950.

Othon donne l'inveſtiture de la Suabe, d'Augsbourg, de Conſtance, du Virtemberg à ſon fils *Ludolphe, ſauf les droits des évêques.*

951.

Othon retourne en Bohème, bat le duc *Bol* qu'on appelle *Boleslas*. Le mot de *slas* chez ces peuples déſignait un chef. C'eſt de là qu'on leur donna d'abord le nom de *slaves*, et qu'enſuite on appela eſclaves ceux qui furent conquis par eux. L'empereur confirme le vaſſelage de la Bohème, et y établit la religion chrétienne. Tout ce qui était au-delà était encore païen, excepté quelques marches de la Germanie. La religion chrétienne, exterminée en Syrie où elle était née, et en Afrique où elle s'était tranſplantée, s'établit encore dans le nord de l'Europe. *Othon* penſait dès-lors à renouveler l'empire de *Charlemagne*: une femme lui en fraya les chemins.

Adélaïde ſœur d'un petit roi de la Bourgogne tranſjurane, veuve d'un roi ou d'un uſurpateur du royaume d'Italie, opprimée par un autre uſurpateur, *Bérenger ſecond*, aſſiégée dans Canoſſe, appelle *Othon* à ſon ſecours. Il y marche, la délivre; et étant veuf alors, il l'épouſe. Il entre dans Pavie en triomphe avec *Adélaïde*. Mais il fallait du temps et des ſoins pour aſſujettir le reſte du royaume, et ſur-tout Rome qui ne voulait point de lui.

952.

Il laiſſe ſon armée à un prince nommé *Conrad*, qu'il a fait duc de Lorraine, et ſon gendre: et

ce qui est assez commun dans ces temps-là, il va tenir un concile à Augsbourg, au lieu de poursuivre ses conquêtes. Il y avait des évêques italiens à ce concile : il est vraisemblable qu'il ne le tint que pour disposer les esprits à le recevoir en Italie.

953.

Son mariage avec *Adélaïde*, qui semblait devoir lui assurer l'Italie, semble bientôt la lui faire perdre.

Son fils *Ludolphe* auquel il avait donné tant d'Etats, mais qui craignait qu'*Adélaïde* sa belle-mère ne lui donnât un maître; son gendre *Conrad* à qui il avait donné la Lorraine, mais à qui il ôte le commandement d'Italie, conspirent contre lui; un archevêque de Mayence, un évêque d'Augsbourg se joignent à son fils et à son gendre; il marche contre son fils; et au lieu de se faire empereur à Rome, il soutient une guerre civile en Allemagne.

954.

Son fils dénaturé appelle les Hongrois à son secours, et on a bien de la peine à les repousser des bords du Rhin et des environs de Cologne, où ils s'avancent.

Othon avait un frère ecclésiastique nommé *Brunon*; il le fait élire archevêque de Cologne, et lui donne la Lorraine.

955.

Les armes d'*Othon* prévalent. Ses enfans et les conjurés viennent demander pardon; l'archevêque de Mayence rentre dans le devoir.

Le fils du roi en sort encore. Il vient enfin pieds nus se jeter aux genoux de son père. Les Hongrois appelés par lui ne demandent point grâce comme lui; ils désolent l'Allemagne. *Othon* leur livre bataille dans Augsbourg, et les défait. Il paraît qu'il était assez fort pour les battre, non pas assez pour les poursuivre et les détruire; quoique son armée fût composée de légions à peu près selon le modèle des anciennes légions romaines.

Ce que craignait le fils d'*Othon* arrive. *Adélaïde* accouche d'un prince, c'est *Othon II.*

Depuis 956 *jusqu'à* 960.

Les desseins sur Rome se mûrissent, mais les affaires d'Allemagne les empêchent encore d'éclore. Les Slaves et d'autres barbares inondent le nord de l'Allemagne, encore très-mal assurée, malgré tous les soins d'*Othon*. De petites guerres vers le *Luxembourg* et le *Hainaut*, qui étaient de la basse Lorraine, ne laissent pas de l'occuper encore.

Ludolphe, ce fils d'*Othon* envoyé en Italie contre *Bérenger*, y meurt ou de maladie, ou de débauche, ou de poison.

Bérenger alors est maître absolu de l'ancien royaume de Lombardie, et non de Rome; mais il avait nécessairement mille différends avec elle comme les anciens rois lombards.

Un petit-fils de *Marozie*, nommé *Octavien Sporco*, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans par le crédit de sa famille. Il prit le nom de *Jean XII* en mémoire de *Jean XI* son oncle. C'est le premier pape qui ait changé son nom à son avénement au pontificat. Il n'était point

dans les ordres quand sa famille le fit pontife. C'était un jeune homme, qui vivait en prince, aimant les armes et les plaisirs.

On s'étonne que sous tant de papes scandaleux, l'Eglise romaine ne perdit ni ses prérogatives ni ses prétentions; mais alors presque toutes les autres églises étaient ainsi gouvernées; les évêques, ayant toujours à demander à Rome ou des ordres ou des grâces, n'abandonnaient pas leurs intérêts pour quelques scandales de plus; et leur intérêt était d'être toujours unis à l'Eglise romaine, parce que cette union les rendait plus respectables aux peuples, et plus considérables aux yeux des souverains. Le clergé d'Italie pouvait alors mépriser les papes; mais il révérait la papauté, d'autant plus qu'il y aspirait; enfin dans l'opinion des hommes, la place était toujours sacrée quoique souillée.

Les Italiens appellent enfin *Othon* à leur secours. Ils voulaient, comme dit *Luitprand* contemporain, avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun. C'est-là une des principales causes des longs malheurs de l'Italie.

960.

Othon, avant de partir pour l'Italie, a soin de faire élire son fils *Othon*, né d'*Adélaïde*, roi de Germanie à l'âge de sept ans: nouvelle preuve que le droit de succession n'existait pas. Il prend la précaution de le faire couronner à Aix-la-Chapelle par les archevêques de Cologne, de Mayence et de Trèves à la fois. L'archevêque de Cologne fait la première fonction: c'était *Brunon* frère d'*Othon*,

961.

Il passe les Alpes du Tirol; entre encore dans Pavie, qui est toujours au premier occupant. Il reçoit à Monza la couronne de Lombardie.

962.

Pendant que *Bérenger* fuit avec sa famille, *Othon* marche à Rome; on lui ouvre les portes. Il se fait couronner empereur par le jeune *Jean XII*, auquel il confirme quelques prétendues donations qu'on disait faites au pontificat par *Pepin le bref*, par *Charlemagne* et par *Louis le faible*. Mais il se fait prêter serment de fidélité par le pape sur le corps de St Pierre, qui n'a pas été plus enterré à Rome que *Pepin*, *Charles* et *Louis* n'ont donné des royaumes aux papes. Il ordonne qu'il y ait toujours des commissaires impériaux à Rome.

Cet instrument écrit en lettres d'or, souscrit par sept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés, et plusieurs prélats italiens, est gardé encore au château St Ange. La date est du 13 février 962. On dit que *Lothaire*, roi de France, et *Hugues Capet*, depuis roi, assistèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet si faibles qu'ils pouvaient servir d'ornement au sacre d'un empereur: mais les noms de *Lothaire* et de *Hugues Capet* ne se trouvent pas dans les signatures de cet acte, si on en croit ceux qui en ont tant parlé sans l'avoir vu.

Tout ce qu'on fait alors à Rome concernant les églises d'Allemagne, c'est d'ériger Magdebourg en archevêché, Merfebourg en évêché, pour convertir, dit-on, les Slaves, c'est-à-dire ces peuples Scythes et Sarmates qui habitaient

la

la Moravie, une partie du Brandebourg, et la Siléſie etc.

A peine le pape s'était donné un maître qu'il s'en repentit. Il ſe ligue avec ce même *Bérenger*, réfugié chez des mahométans cantonnés ſur les côtes de Provence. Il ſollicite les Hongrois d'entrer en Allemagne; c'eſt ce qu'il fallait faire auparavant.

963.

L'empereur *Othon*, qui a achevé de ſoumettre la Lombardie, retourne à Rome. Il aſſemble un concile. Le pape *Jean XII* ſe cache. On l'accuſe en plein concile dans l'égliſe de St Pierre d'avoir joui de pluſieurs femmes, et ſur-tout d'une nommée *Etiennette*, concubine de ſon père; d'avoir fait évêque de Lodi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations et les bénéfices, d'avoir crevé les yeux à ſon parrain, d'avoir châtré un cardinal, et enſuite de l'avoir fait mourir; enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, et d'avoir invoqué le diable: deux choſes qui ſemblent ſe contredire.

Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-ſept ans, parut être dépoſé pour ſes inceſtes, et pour ſes ſcandales, et le fut en effet pour avoir voulu, ainſi que tous les romains, détruire la puiſſance allemande dans Rome.

On élit à ſa place un nouveau pape nommé *Léon VIII*. *Othon* ne peut ſe rendre maître de la perſonne de *Jean XII*, ou s'il le put, il fit une grande faute.

964.

Le nouveau pape *Léon VIII*, si l'on en croit le discours d'*Arnoud*, évêque d'Orléans, n'était ni ecclésiastique, ni même chrétien.

Jean XII, pape débauché, mais prince entreprenant, soulève les Romains du fond de sa retraite; et tandis qu'*Othon* va faire le siége de Camerino, le pontife, aidé de sa maîtresse, rentre dans Rome. Il dépose son compétiteur, fait couper la main droite au cardinal *Jean* qui avait écrit la déposition contre lui, oppose concile à concile, et fait statuer *que jamais l'inférieur ne pourra ôter le rang au supérieur;* cela veut dire que jamais empereur ne pourra déposer un pape. Il se promet de chasser les Allemands d'Italie; mais au milieu de ce grand dessein, il est assassiné dans les bras d'une de ses maîtresses.

Il avait tellement animé les Romains et relevé leur courage qu'ils osèrent, même après sa mort, soutenir un siége, et ne se rendirent à *Othon* qu'à l'extrémité.

Othon, deux fois vainqueur de Rome, fait déclarer dans un concile *qu'à l'exemple du bienheureux Adrien, qui donna à Charlemagne le droit d'élire les papes et d'investir tous les évêques, on donne les mêmes droits à l'empereur Othon.* Ce titre, qui existe dans le recueil de *Gratien*, est suspect; mais ce qui ne l'est pas, c'est le soin qu'eut l'empereur victorieux de se faire assurer tous ses droits.

Après tant de sermens, il fallait que les empereurs résidassent à Rome pour les faire garder.

965.

Il retourne en Allemagne. Il trouve toute la Lorraine soulevée contre son frère *Brunon*, archevêque de Cologne, qui gouvernait la Lorraine alors. Il est obligé d'abandonner Trèves, Metz, Toul, Verdun à leurs évêques. La haute Lorraine passe dans la main d'un comte de Bar, et c'est ce seul pays qu'on appelle aujourd'hui toujours *Lorraine*. *Brunon* ne se réserve que les provinces du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut. Ce *Brunon* était, dit-on, un savant aussi détaché de la grandeur que l'empereur *Othon* son frère était ambitieux.

La maison de *Luxembourg* prend ce nom du château de Luxembourg, dont un abbé de St Maximin de Trèves fait un échange avec elle.

Les Polonais commencent à devenir chrétiens.

966.

A peine l'empereur *Othon* était-il en Allemagne que les Romains voulurent être libres. Ils chassent le pape *Jean XIII* attaché à l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat, pensent faire revivre l'ancienne république. Mais ce qui dans un temps est une entreprise de héros devient dans d'autres une révolte de séditieux. *Othon* revole en Italie, fait pendre une partie du sénat. Le préfet de Rome, qui avait voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les carrefours, promené nu sur un âne, et jeté dans un cachot où il mourut de misère. Ces exécutions ne rendent pas la domination allemande chère aux Italiens.

967.

L'empereur fait venir son jeune fils *Othon* à Rome, et l'associe à l'Empire.

968.

Il négocie avec *Nicéphore Phocas*, empereur des Grecs, le mariage de son fils avec la fille de cet empereur. Le grec le trompe. *Othon* lui prend la Pouille et la Calabre pour dot de la jeune princesse *Théophanie* qu'il n'a point.

969.

C'est à cette année que presque tous les chronologistes placent l'aventure d'*Othon*, archevêque de Mayence, assiégé dans une tour au milieu du Rhin par une armée de souris qui passent le Rhin à la nage, et viennent le dévorer. Apparemment que ceux qui chargent encore l'histoire de ces inepties veulent seulement laisser subsister ces anciens monumens d'une superstition imbécille, pour montrer de quelles ténèbres l'Europe est à peine sortie.

970.

Jean Zimisces, qui détrône l'empereur *Nicéphore*, envoie enfin la princesse *Théophanie* à *Othon* pour son fils; tous les auteurs ont écrit qu'*Othon*, avec cette princesse, eut la Pouille et la Calabre. Le savant et exact *Giannone* a prouvé que cette riche dot ne fut point donnée.

971. 972. 973.

Othon retourne victorieux dans la Saxe sa patrie.

Le duc de Bohème, vassal de l'Empire, envahit la Moravie, qui devient une annexe de la Bohème.

On établit un évêque de Prague. C'est le duc de Bohème qui le nomme, et l'archevêque de Mayence qui le sacre.

Othon déclare l'archevêque de Mayence archi-chancelier de l'Empire. Il fait de ce prélat un prince. Il en fait autant de plusieurs évêques d'Allemagne, et même de quelques moines. Par-là il affaiblit l'autorité impériale chez lui, après l'avoir établie à Rome.

Ce n'est que sous *Henri IV* que l'archevêque de Cologne fut chancelier d'Italie.

C'est après la mort de *Fréderic II* que la dignité de chancelier des Gaules fut attachée à l'évêché de Trèves. Il ne s'agit que d'avoir des forces suffisantes pour exercer cette charge.

Du temps d'*Othon I*, les archevêques de Magdebourg fondaient leur puissance. Le titre de métropolitains du nord, avec de grandes terres, en devait faire un jour de grands princes.

Othon meurt à Minleben le 7 mai 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de *Charlemagne* en Italie. Mais *Charles* fut le vengeur de Rome; *Othon* en fut le vainqueur et l'oppresseur; et son empire n'eut pas des fondemens aussi vastes et aussi fermes que celui de *Charlemagne*.

OTHON II,

TREIZIEME EMPEREUR.

974.

Il eſt clair que les empereurs et les rois l'étaient alors par élection. *Othon II* ayant été déjà élu empereur et roi de Germanie, ſe contente de ſe faire proclamer à Magdebourg par le clergé et la nobleſſe du pays; ce qui compoſait une médiocre aſſemblée.

Le deſpotiſme du père, la crainte du pouvoir abſolu perpétué dans une famille, mais ſur-tout l'ambition du duc de Bavière *Henri*, couſin d'*Othon*, ſoulèvent le tiers de l'Allemagne.

Henri de Bavière ſe fait couronner empereur par l'évêque de Freiſingen. La Pologne, le Danemarck entrent dans ſon parti, non comme membres de l'Allemagne et de l'Empire, mais comme voiſins qui ont intérêt à le troubler.

975.

Le parti d'*Othon II* arme le premier, et c'eſt ce qui lui conſerve l'Empire. Ses troupes franchiſſent ces retranchemens qui ſéparaient le Danemarck de l'Allemagne, et qui ne ſervaient qu'à montrer que le Danemarck était devenu faible.

On entre dans la Bohême, qui s'était déclarée pour *Henri de Bavière*. On marche au duc de Pologne. On prétend qu'il fit ſerment de fidélité à *Othon* comme vaſſal.

Il eſt à remarquer que tous ces ſermens ſe

fesaient à genoux, les mains jointes, et que c'est ainsi que les évêques prêtaient serment aux rois.

976.

Henri de Bavière, abandonné, est mis en prison à Quedlimbourg: de là envoyé en exil à Elrick avec un évêque d'Augsbourg son partisan.

977.

Les limites de l'Allemagne et de la France étaient alors fort incertaines. Il n'était plus question de France orientale et occidentale. Les rois d'Allemagne étendaient leur supériorité territoriale jusqu'aux confins de la Champagne et de la Picardie. On doit entendre par supériorité territoriale, non le domaine direct, non la possession des terres, mais la supériorité des terres, droit de paramont, droit de suzeraineté, droit de relief. On a ensuite, uniquement par ignorance des termes, appliqué cette expression de supériorité territoriale à la possession des domaines mêmes qui relèvent de l'Empire, ce qui est au contraire une infériorité territoriale.

Les ducs de Lorraine, de Brabant, de Hainaut avaient fait hommage de leurs terres aux derniers rois d'Allemagne. *Lothaire*, roi de France, fait revivre ses prétentions sur ces pays. L'autorité royale prenait alors un peu de vigueur en France; et *Lothaire* profitait de ces momens pour attaquer à la fois la haute et la basse Lorraine.

978.

Othon assemble près de soixante mille hom-

mes, désole toute la Champagne, et va jusqu'à Paris. On ne savait alors ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat pays. Les expéditions militaires n'étaient que des ravages.

Othon est battu à son retour au passage de la rivière d'Aine. *Geoffroi* comte d'Anjou, surnommé *Grisegonnelle*, le poursuit sans relâche dans la forêt des Ardennes, et lui propose, selon les règles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. L'empereur refusa le défi, soit qu'il crût sa dignité au-dessus d'un combat avec *Grisegonnelle*, soit qu'étant cruel il ne fût point courageux.

979.

L'empereur et le roi de France font la paix, et par cette paix *Charles*, frère de *Lothaire*, reçoit la basse Lorraine de l'empereur, avec quelque partie de la haute. Il lui fait hommage à genoux, et c'est, dit-on, ce qui a coûté le royaume de France à sa race; du moins *Hugues-Capet* se servit de ce prétexte pour le rendre odieux.

980.

Pendant qu'*Othon II* s'affermissait en Allemagne, les Romains avaient voulu soustraire l'Italie au joug allemand. Un nommé *Cencius* s'était fait déclarer consul. Lui et son parti avaient fait un pape qui s'appelait *Boniface VII*. Un comte de *Toscanelle*, ennemi de sa faction, avait fait un autre pape; et *Boniface VII* était allé à Constantinople inviter les empereurs grecs, *Basile* et *Constantin*, à venir reprendre Rome. Les empereurs grecs n'étaient pas assez puissans.

Le pape leur joignit les Arabes d'Afrique aimant mieux rendre Rome mahométane qu'allemande. Les chrétiens grecs et les musulmans africains unissent leurs flottes, et s'emparent ensemble du pays de Naples.

Othon II passe en Italie et marche à Rome.

981.

Comme Rome était divisée, il y fut reçu. Il se loge dans le palais du pape; il invite à dîner plusieurs sénateurs et des partisans de *Cencius*. Des soldats entrent pendant le repas, et massacrent les convives. C'était renouveler les temps de *Marius*, et c'était tout ce qui restait de l'ancienne Rome. Mais le fait est-il bien vrai? *Geoffroi de Viterbe* le rapporte deux cents ans après.

982.

Au sortir de ce repas sanglant, il faut aller combattre dans la Pouille les Grecs et les Sarrasins, qui venaient venger Rome et l'asservir. Il avait beaucoup de troupes italiennes dans son armée; elles ne savaient alors que trahir.

Les Allemands sont entièrement défaits. L'évêque d'Augsbourg et l'abbé de Fulde sont tués les armes à la main. L'empereur s'enfuit déguisé; il se fait recevoir comme un passager dans un vaisseau grec. Ce vaisseau passe près de Capoue. L'empereur se jette à la nage, gagne le bord et se réfugie dans Capoue.

983.

On touchait au moment d'une grande révolution. Les Allemands étaient prêts de perdre

l'Italie. Les Grecs et les musulmans allaient se disputer Rome : mais Capoue est toujours fatale aux vainqueurs des Romains. Les Grecs et les Arabes ne pouvaient être unis ; leur armée était peu nombreuse ; ils donnent le temps à *Othon* de rassembler les débris de la sienne, de faire déclarer empereur à Vérone son fils *Othon* qui n'avait pas dix ans.

Un *Othon*, duc de Bavière, avait été tué dans la bataille. On donne la Bavière à son fils. L'empereur repasse par Rome avec sa nouvelle armée.

Après avoir saccagé Bénévent infidelle, il fait élire pape son chancelier d'Italie. On croirait qu'il va marcher contre les Arabes et contre les Grecs ; mais point. Il tient un concile. Tout cela fait voir évidemment que son armée était faible, que les vainqueurs l'étaient aussi, et les Romains davantage. Au lieu donc d'aller combattre, il fait confirmer l'érection de Hambourg et de Brême en archevêché. Il fait des réglemens pour la Saxe, et il meurt dans Rome, le 7 décembre, sans gloire ; mais il laisse son fils empereur. Les Grecs et les Sarrasins s'en retournent après avoir ruiné la Pouille et la Calabre, ayant aussi mal fait la guerre qu'*Othon*, et ayant soulevé contr'eux tout le pays.

OTHON III,

QUATORZIEME EMPEREUR.

983.

COMMENT reconnaître en Allemagne un empereur et un roi de Germanie âgé de dix ans, qui n'avait été reconnu qu'à Vérone, et dont le père venait d'être vaincu par les Sarrasins? Ce même *Henri de Bavière* qui avait disputé la couronne au père fort de la prison de Mastricht où il était renfermé; et sous prétexte de servir de tuteur au jeune empereur *Othon III* son petit-neveu, qu'on avait ramené en Allemagne, il se saisit de sa personne, et il le conduit à Magdebourg.

984.

L'Allemagne se divise en deux factions. *Henri de Bavière* a dans son parti la Bohème et la Pologne; mais la plupart des seigneurs de grands fiefs et des évêques, espérant être plus maîtres sous un prince de dix ans, obligent *Henri* à mettre le jeune *Othon* en liberté et à le reconnaître, moyennant quoi on lui rend enfin la Bavière.

Othon III est donc solennellement proclamé à Veissemstadt.

Il est servi à dîner par les grands officiers de l'Empire. *Henri de Bavière* fait les fonctions de maître d'hôtel, le comte palatin de grand échanson, le duc de Saxe de grand écuyer, le duc de Franconie de grand chambellan. Les ducs de Bohème et de Pologne y assistent comme grands vassaux.

L'éducation de l'empereur est confiée à l'archevêque de Mayence et à l'évêque d'Ildesheim.

Pendant ces troubles, le roi de France *Lothaire* essaie de reprendre la haute Lorraine. Il se rend maître de Verdun.

9 8 6.

Après la mort de *Lothaire*, Verdun est rendu à l'Allemagne.

9 8 7.

Louis V, dernier roi en France de la race de *Charlemagne*, étant mort après un an de règne, *Charles*, duc de Lorraine, son oncle et son héritier naturel, prétend en vain à la couronne de France. *Hugues-Capet* prouve par l'adresse et par la force que le droit d'élire était alors en vigueur.

9 8 8.

L'abbé de Verdun obtient à Cologne la permission de ne point porter l'épée, et de ne point commander en personne les soldats qu'il doit, quand l'empereur lève des troupes.

Othon III confirme tous les priviléges des évêques et des abbés. Leur privilége et leur devoir étaient donc de porter l'épée, puisqu'il fallut une dispense particulière à cet abbé de Verdun.

9 8 9.

Les Danois prennent ce temps pour entrer par l'Elbe et par le Veser. On commence alors à sentir en Allemagne qu'il faut négocier avec la Suède contre le Danemarck; et l'évêque de Sleswick est chargé de cette négociation.

Les Suédois battent les Danois sur mer. Le nord de l'Allemagne respire.

990.

Le reste de l'Allemagne, ainsi que la France, est en proie aux guerres particulières des seigneurs; et ces guerres que les souverains ne peuvent appaiser montrent qu'ils avaient plus de droits que de puissance. C'était bien pis en Italie.

Le pape *Jean XV*, fils d'un prêtre, tenait alors le Saint Siége, et était favorable à l'empereur. *Crescence* nouveau consul, fils du consul *Crescence* dont *Jean X* fut le père, voulait maintenir l'ombre de l'ancienne république; il avait chassé le pape de Rome. L'impératrice *Théophanie*, mère d'*Othon III*, était venue avec des troupes commandées par le marquis de Brandebourg soutenir dans l'Italie l'autorité impériale.

Pendant que le marquis de Brandebourg est à Rome, les Slaves s'emparent de son marquisat.

Depuis 991 *jusqu'à* 996.

Les Slaves avec un ramas d'autres barbares assiégent Magdebourg. On les repousse avec peine. Ils se retirent dans la Poméranie, et cèdent quelques villages du Brandebourg qui arrondissent le marquisat.

L'Autriche était alors un marquisat aussi, et non moins malheureux que le Brandebourg, étant frontière des Hongrois.

La mère de l'empereur était revenue d'Italie sans avoir beaucoup remédié aux troubles de ce pays, et était morte à Nimègue. Les villes de

Lombardie ne reconnaissaient point l'empereur.

Othon III lève des troupes, fait le siége de Milan, s'y fait couronner, fait élire pape *Grégoire V* son parent, comme il aurait fait un évêque de Spire, et est sacré dans Rome par son parent avec sa femme l'impératrice *Marie*, fille de dom *Garcie*, roi d'Arragon et de Navarre.

997.

Il est étrange que des auteurs de nos jours, et *Maimbourg* et tant d'autres rapportent encore la fable des amours de cette impératrice avec un comte de Modène, et du supplice de l'amant et de la maîtresse. On prétend que l'empereur, plus irrité contre la maîtresse que contre l'amant, fit brûler sa femme toute vive, et condamna seulement son rival à perdre la tête, que la veuve du comte ayant prouvé l'innocence de son mari eut quatre beaux châteaux en dédommagement. Cette fable avait déjà été imaginée sur une *Andaberte*, femme de l'empereur *Louis II*. Ce sont des romans dont le sage et savant *Muratori* prouve la fausseté.

L'empereur reconnu à Rome retourne en Allemagne; il trouve les Slaves maîtres de Bernbourg; et on ôte à l'archevêque de Magdebourg le gouvernement de ce pays pour s'être laissé battre par les Slaves.

998.

Tandis qu'*Othon III* est occupé contre les barbares du Nord, le consul *Crescence* chasse de Rome *Grégoire V*, qui va l'excommunier à Pavie; et *Othon* repasse en Italie pour le punir.

Crescence soutient un siége dans Rome; il rend la ville au bout de quelques jours, et se retire dans le môle d'*Adrien*, appelé alors le môle de *Crescence*, et depuis le château St Ange. Il y meurt en combattant, sans qu'on sache le genre de sa mort; mais il semblait mériter le nom de consul qu'il portait. L'empereur prend sa veuve pour maîtresse, et fait couper la langue et arracher les yeux au pape de la nomination de *Crescence*. Mais aussi on dit qu'*Othon* et sa maîtresse firent pénitence, qu'ils allèrent en pélerinage à un monastère, qu'ils couchèrent même sur une natte de jonc.

999.

Il fait un décret par lequel les Allemands seuls auront le droit d'élire l'empereur romain, et les papes seront obligés de le couronner. *Grégoire V*, son parent, ne manqua pas de signer le décret; et les papes suivans de le réprouver.

1000.

Othon retourne en Saxe, et passe en Pologne. Il donne au duc le titre de roi, mais non à ses descendans. On verra dans la suite que les empereurs créaient des ducs et des rois à brevet. *Boleslas* reçoit de lui la couronne, fait hommage à l'Empire, et s'oblige à une légère redevance annuelle.

Le pape *Silvestre II*, quelques années après, lui conféra aussi le titre de roi, prétendant qu'il n'appartenait qu'au pape de le donner. Il est étrange que des souverains demandent des titres à d'autres souverains: mais l'usage est le maître de tout. Les historiens disent qu'*Othon*,

allant ensuite à Aix-la-Chapelle, fit ouvrir le tombeau de *Charlemagne*, et qu'on trouva cet empereur encore tout frais, assis sur un trône d'or, une couronne de pierreries sur la tête, et un grand sceptre d'or à la main. Si l'on avait enterré ainsi *Charlemagne*, les Normands qui détruisirent Aix-la-Chapelle ne l'auraient pas laissé sur son trône d'or.

1001.

Les Grecs alors abandonnaient le pays de Naples, mais les Sarrasins y revenaient souvent. L'empereur repasse les Alpes pour arrêter leurs progrès, et ceux des défenseurs de la liberté italique, plus dangereux que les Sarrasins.

1002.

Les Romains assiégent son palais dans Rome, et tout ce qu'il peut faire, c'est de s'enfuir avec le pape et avec sa maîtresse la veuve de *Crescence*. Il meurt à Paterno, petite ville de la campagne de Rome, à l'âge de près de trente ans. Plusieurs auteurs disent que sa maîtresse l'empoisonna, parce qu'il n'avait pas voulu la faire impératrice; d'autres qu'il fut empoisonné par les Romains, qui ne voulaient point d'empereur. Ce fait est peut-être vraisemblable, mais il n'est nullement prouvé. Sa mort laissa plus indécis que jamais ce long combat de la papauté contre l'Empire, des Romains contre l'un et l'autre, et de la liberté italienne contre la puissance allemande. C'est ce qui tient l'Europe toujours attentive; c'est-là le fil qui conduit dans le labyrinthe de l'histoire de l'Allemagne.

Ces

Ces trois *Othons*, qui ont rétabli l'Empire, ont tous trois assiégé Rome et y ont fait couler le sang, et *Arnould* avant eux l'avait saccagée.

1003.

Othon III ne laissait point d'enfans. Vingt seigneurs prétendirent à l'Empire; un des plus puissans était *Henri*, duc de Bavière: le plus opiniâtre de ses rivaux était *Ekard*, marquis de Thuringe. On assassine le marquis pour faciliter l'élection du bavarois, qui, à la tête d'une armée, se fait sacrer à Mayence le 19 juillet.

HENRI II,

QUINZIEME EMPEREUR.

1003.

A peine *Henri de Bavière* est-il couronné qu'il fait déclarer *Hermann*, duc de Suabe et d'Alsace, son compétiteur, ennemi de l'Empire. Il met Strasbourg dans ses intérêts: c'était déjà une ville puissante. Il ravage la Suabe. Il marche en Saxe; il se fait prêter serment par le duc de Saxe, par les archevêques de Magdebourg et de Brême, par les comtes palatins, et même par *Boleslas*, roi de Pologne. Les Slaves, habitans de la Poméranie, le reconnurent.

Il épouse *Cunégonde*, fille du premier comte de Luxembourg. Il parcourt des provinces; il reçoit les hommages des évêques de Liége et de Cambrai, qui lui font serment à genoux. Enfin le duc de Saxe le reconnaît, et lui prête serment comme les autres.

Les efforts de la faibleſſe italienne contre la domination allemande ſe renouvellent ſans ceſſe. Un marquis d'Ivrée, nommé *Ardouin*, entreprend de ſe faire roi d'Italie. Il ſe fait élire par les ſeigneurs, et prend le titre de *Céſar*. Alors les archevêques de Milan commençaient à prétendre qu'on ne pouvait faire un roi de Lombardie ſans leur conſentement, comme les papes prétendaient qu'on ne pouvait faire un empereur ſans eux. *Arnolphe*, archevêque de Milan, s'adreſſe au roi *Henri*; car ce ſont toujours les Italiens qui appellent les Allemands dont ils ne peuvent ſe paſſer, et qu'ils ne peuvent ſouffrir.

Henri envoie des troupes en Italie ſous un *Othon*, duc de Carinthie. Le roi *Ardouin* bat ces troupes vers le Tirol. L'empereur *Henri* ne pouvait quitter l'Allemagne, où d'autres troubles l'arrêtaient.

1004.

Le nouveau roi de Pologne chrétien profite de la faibleſſe d'un *Boleslas*, duc de Bohême, ſe rend maître de ſes Etats, et lui fait crever les yeux, en ſe conformant à la méthode des empereurs chrétiens d'Orient et d'Occident. Il prend toute la Bohême, la Miſnie et la Luſace. *Henri II* ſe contente de le prier de lui faire hommage des Etats qu'il a envahis. Le roi de Pologne rit de la demande, et ſe ligue contre *Henri* avec pluſieurs princes de l'Allemagne. *Henri II* ſonge donc à conſerver l'Allemagne, avant d'aller s'oppoſer au nouveau céſar d'Italie.

1005.

Il regagne des évêques; il négocie avec des seigneurs; il lève des milices; il déconcerte la ligue.

Les Hongrois commencent à embrasser le christianisme par les soins des missionnaires, qui ne cherchent qu'à étendre leur religion, pendant que les princes ne veulent étendre que leurs Etats.

Etienne, chef des Hongrois, qui avait épousé la sœur de l'empereur *Henri*, se fait chrétien en ce temps-là; et heureusement pour l'Allemagne, il fait la guerre avec ses Hongrois chrétiens contre les Hongrois idolâtres.

L'Eglise de Rome, qui s'était laissé prévenir par les empereurs dans la nomination d'un roi de Pologne, prend les devans pour la Hongrie. Le pape *Jean XVIII* donne à *Etienne de Hongrie* le titre de roi et d'apôtre, avec le droit de faire porter la croix devant lui, comme les archevêques. D'autres historiens placent ce fait quelques années plutôt, sous le pontificat de *Silvestre II*. La Hongrie est divisée en dix évêchés, beaucoup plus remplis alors d'idolâtres que de chrétiens.

L'archevêque de Milan presse *Henri II* de venir en Italie contre son roi *Ardouin*. *Henri* part pour l'Italie, il passe par la Bavière. Les Etats ou le parlement de Bavière y élisent un duc: *Henri* de Luxembourg, beau-frère de l'empereur, a tous les suffrages. Fait important qui montre que les droits des peuples étaient comptés pour quelque chose.

Henri, avant de passer les Alpes, laisse

Cunégonde son épouse entre les mains de l'archevêque de Magdebourg. On prétend qu'il avait fait vœu de chasteté avec elle : vœu d'imbécillité dans un empereur.

A peine est-il vers Vérone que le césar *Ardouin* s'enfuit. On voit toujours des rois d'Italie, quand les Allemands n'y sont pas ; et dès qu'ils y mettent les pieds, on n'en voit plus.

Henri est couronné à Pavie. On y conspire contre sa vie. Il étouffe la conspiration ; et après beaucoup de sang répandu, il pardonne.

Il ne va point à Rome, et selon l'usage de ses prédécesseurs, il quitte l'Italie le plutôt qu'il peut.

1006.

C'est toujours le sort des princes allemands, que des troubles les rappellent chez eux, quand ils pourraient affermir en Italie leur domination. Il va défendre les Bohémiens contre les Polonais. Reçu dans Prague, il donne l'investiture du duché de Bohème à *Jaromire*. Il passe l'Oder, poursuit les Polonais jusque dans leur pays, et fait la paix avec eux.

Il bâtit Bamberg, et y fonde un évêché ; mais il donne au pape la seigneurie féodale : on dit qu'il se réserva seulement le droit d'habiter dans le château.

Il assemble un concile à Francfort sur le Mein, uniquement à l'occasion de ce nouvel évêché de Bamberg, auquel s'opposait l'évêque de Vurtzbourg, comme à un démembrement de son évêché. L'empereur se prosterne devant les évêques. On discute les droits de Bamberg et de Vurtzbourg sans s'accorder.

1007.

On commence à entendre parler des Pruſſiens, ou des Boruſſiens. C'étaient des barbares qui ſe nourriſſaient de ſang de cheval. Ils habitaient depuis peu des déſerts entre la Pologne et la mer baltique. On dit qu'ils adoraient des ſerpens. Ils pillaient ſouvent les terres de la Pologne. Il faut bien qu'il y eût enfin quelque choſe à gagner chez eux, puiſque les Polonais y allaient auſſi faire des incurſions. Mais dans ces pays ſauvages, on envahiſſait des terres ſtériles avec la même fureur qu'on uſurpait alors des terres fécondes.

1008. 1009.

Othon, duc de la baſſe Lorraine, le dernier qu'on connaiſſe de la race de *Charlemagne*, étant mort, *Henri II* donne ce duché à *Godefroi*, comte des Ardennes. Cette donation cauſe des troubles. Le duc de Bavière en profite pour inquiéter *Henri*, mais il eſt chaſſé de la Bavière.

1010.

Hermann, fils d'*Ekard de Thuringe*, reçoit de *Henri II* le marquiſat de Miſnie.

1011.

Encore des guerres contre la Pologne. Ce n'eſt que depuis qu'elle eſt feudataire de l'Allemagne que l'Allemagne a des guerres avec elle.

Glogau exiſtait déjà en Siléſie. On l'aſſiége. Les Siléſiens étaient joints aux Polonais.

1012.

Henri, fatigué de tous ces troubles, veut se faire chanoine de Strasbourg. Il en fait vœu; et pour accomplir ce vœu il fonde un canonicat, dont le possesseur est appelé *le roi du chœur*. Ayant renoncé à être chanoine, il va combattre les Polonais, et calmer des troubles en Bohème.

On place dans ce temps-là l'aventure de *Cunégonde*, qui, accusée d'adultère après avoir fait vœu de chasteté, montre son innocence en maniant un fer ardent. Il faut mettre ce conte avec le bûcher de l'impératrice *Marie d'Arragon*.

1013.

Depuis que l'empereur avait quitté l'Italie, *Ardouin* s'en était resaisi, et l'archevêque de Milan ne cessait de prier *Henri II* de venir régner.

Henri repasse les Alpes du Tirol une seconde fois; et les Slaves prennent justement ce temps-là pour renoncer au peu de christianisme qu'ils connaissaient, et pour ravager tout le territoire de Hambourg.

1014.

Dès que l'empereur est dans le Véronais, *Ardouin* prend la fuite. Les Romains sont prêts à recevoir *Henri*. Il vient à Rome se faire couronner avec *Cunégonde*. Le pape *Benoît VIII* change la formule. Il lui demande d'abord sur les degrés de St Pierre: *Voulez-vous garder à moi et à mes successeurs la fidélité en toute chose?* C'était une espèce d'hommage que l'adresse du pape extorquait de la simplicité de l'empereur.

L'empereur va soumettre la Lombardie. Il passe par la Bourgogne, va voir l'abbaye de Cluni et se fait associer à la communauté. Il passe ensuite à Verdun, et veut se faire moine dans l'abbaye de Saint-Vall. On prétend que l'abbé, plus sage que *Henri*, lui dit : *Les moines doivent obéissance à leur abbé : je vous ordonne de rester empereur.*

1015. 1016. 1017. 1018.

Ces années ne sont remplies que de petites guerres en Bohème et sur les frontières de la Pologne. Toute cette partie de l'Allemagne depuis l'Elbe est plus barbare et plus malheureuse que jamais. Tout seigneur qui pouvait armer quelques paysans *serfs* faisait la guerre à son voisin; et quand les possesseurs des grands fiefs avaient eux-mêmes des guerres à soutenir, ils obligeaient leurs vassaux de laisser là leur querelle, pour revenir les servir; cela s'appelait le *droit de trève.*

Comment les empereurs restaient-ils au milieu de cette barbarie, au lieu d'aller résider à Rome? c'est qu'ils avaient besoin d'être puissans chez les Allemands, pour être reconnus des Romains.

1019. 1020. 1021.

L'autorité de l'empereur était affermie dans la Lombardie par ses lieutenants : mais les Sarrasins venaient toujours dans la Sicile, dans la Pouille, dans la Calabre, et se jetèrent cette année sur la Toscane; mais leurs incursions en Italie étaient semblables à celles des Slaves et des Hongrois en Allemagne. Ils ne pouvaient plus faire de grandes conquêtes, parce qu'en

Espagne ils étaient divisés et affaiblis. Les Grecs possédaient toujours une grande partie de la Pouille et de la Calabre, gouvernées par un catapan. Un *Mello* prince de Bari, et un prince de Salerne s'élevèrent contre ce catapan.

C'est alors que parurent, pour la première fois, ces aventuriers de Normandie, qui fondèrent depuis le royaume de Naples. Ils servirent *Mello* contre les Grecs. Le pape *Benoit VIII* et *Mello*, craignant également les Grecs et les Sarrasins, vont à Bamberg demander du secours à l'empereur.

Henri II confirme les donations de ses prédécesseurs au siége de Rome, se réservant le pouvoir souverain. Il confirme un décret fait à Pavie, par lequel les clercs ne doivent avoir ni femmes ni concubines.

1022.

Il fallait en Italie s'opposer aux Grecs et aux mahométans: il y va au printemps. Son armée est principalement composée d'évêques, qui sont à la tête de leurs troupes. Ce saint empereur, qui ne permettait pas qu'un sous-diacre eût une femme, permettait que les évêques versassent le sang humain: contradictions trop ordinaires chez les hommes.

Il envoie des troupes vers Capoue et vers la Pouille, mais il ne se rend point maître du pays; et c'est une médiocre conquête que de se saisir d'un abbé du Mont-Cassin déclaré contre lui, et d'en faire élire un autre.

1023.

Il repasse bien vîte les Alpes, selon la maxime de

de ses prédécesseurs, de ne se pas éloigner long-temps de l'Allemagne. Il convient avec *Robert*, roi de France, d'avoir une entrevue avec lui dans un bateau sur la Meuse, entre Sédan et Mouson. L'empereur prévient le roi de France, et va le trouver dans son camp avec franchise. C'était plutôt une visite d'amis qu'une conférence de rois; exemple peu imité.

1024.

L'empereur fait ensuite le tour d'une grande partie de l'Allemagne dans une profonde paix, laissant par-tout des marques de générosité et de justice.

Il sentait que sa fin approchait, quoiqu'il n'eût que cinquante-deux ans. On a écrit qu'avant sa mort il dit aux parens de sa femme: *Vous me l'avez donné vierge, je vous la rends vierge;* discours étrange dans un mari, encore plus dans un mari couronné. C'était se déclarer impuissant ou fanatique. Il meurt le 14 juillet; son corps est porté à Bamberg, sa ville favorite. Les chanoines de Bamberg le firent canoniser cent ans après. On ne sait s'il a mieux figuré sur un autel que sur le trône.

CONRAD II, DIT LE SALIQUE,

SEIZIEME EMPEREUR.

1024.

On ne peut assez s'étonner du nombre prodigieux de dissertations sur les prétendus sept électeurs qu'on a cru institués dans ce temps-là. Jamais pourtant il n'y eut de plus grande assemblée que celle où *Conrad II* fut élu. On fut obligé de la tenir en plein champ entre Vorms et Mayence. Les ducs de Saxe, de Bohême, de Bavière, de Carinthie, de la Suabe, de la Franconie, de la haute, de la basse Lorraine; un nombre prodigieux de comtes, d'évêques, d'abbés; tous donnèrent leurs voix. Il faut remarquer que les magistrats des villes y assistèrent, mais qu'ils ne donnèrent point leurs suffrages. On fut campé six semaines dans le champ d'élection avant de se déterminer.

Enfin le choix tomba sur *Conrad*, surnommé *le salique*, parce qu'il était né sur la rivière de la Sâle. C'était un seigneur de Franconie, qu'on fait descendre d'*Othon le grand* par les femmes. Il y a grande apparence qu'il fut choisi comme le moins dangereux de tous les prétendans: en effet, on ne voit point de grandes villes qui lui appartiennent; et il n'est que le chef de puissans vassaux, dont chacun est aussi fort que lui.

1025. 1026.

L'Allemagne se regardait toujours comme le centre de l'Empire; et le nom d'empereur

paraissait confondu avec celui de roi de Germanie. Les Italiens saisissaient toutes les occasions de séparer ces deux titres.

Les députés des grands fiefs d'Italie vont offrir l'Empire à *Robert*, roi de France; c'était offrir alors un titre fort vain, et des guerres réelles. *Robert* le refuse sagement. On s'adresse à un duc de Guienne, pair de France: il l'accepte ayant moins à risquer. Mais le pape *Jean XX* et l'archevêque de Milan font venir *Conrad le salique* en Italie. Il fait auparavant élire et couronner son fils *Henri* roi de Germanie; c'était la coutume alors en France, et par-tout ailleurs.

Il est obligé d'assiéger Pavie. Il essuie des séditions à Ravenne. Tout empereur allemand appelé en Italie y est toujours mal reçu.

1027.

A peine *Conrad* est couronné à Rome qu'il n'y est plus en sureté. Il repasse en Allemagne, et il y trouve un parti contre lui. Ce sont-là les causes de ces fréquens voyages des empereurs.

1028. 1029. 1030.

Henri duc de Bavière étant mort, le roi de Hongrie *Etienne*, parent par sa mère, demande la Bavière au préjudice du fils du dernier duc; preuve que les droits du sang n'étaient pas encore bien établis: et en effet, rien ne l'était. L'empereur donne la Bavière au fils. Le hongrois veut l'avoir les armes à la main. On se bat, et on l'appaise. Et après la mort de cet *Etienne*, l'empereur a le crédit de faire placer sur le trône de Hongrie un parent d'*Etienne*, nommé *Pierre*: il a de plus le pouvoir de se faire rendre hom-

mage et de se faire payer un tribut par ce roi *Pierre*, que les Hongrois irrités appelèrent *Pierre l'allemand*. Les papes, qui croyaient toujours avoir érigé la Hongrie en royaume, auraient voulu qu'on ne l'appelât pas *Pierre le romain*.

Ernest, duc de Suabe, qui avait armé contre l'empereur, est mis au ban de l'Empire. *Ban* signifiait d'abord bannière; ensuite édit, publication; il signifia aussi depuis *bannissement*. C'est un des premiers exemples de cette proscription. La formule était: *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfans orphelins, et nous t'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde.*

1031. 1032.

On commence alors à connaître des souverains de Siléſie, qui ne sont sous le joug ni de la Bohème, ni de la Pologne; la Pologne se détache insensiblement de l'Empire, et ne veut plus le reconnaître.

1032. 1033. 1034.

Si l'Empire perd un vassal dans la Pologne, il en acquiert cent dans le royaume de Bourgogne.

Le dernier roi *Rodolphe*, qui n'avait point d'enfans, laisse en mourant ses Etats à *Conrad le salique*. C'était très-peu de domaine avec la supériorité territoriale, ou du moins des prétentions de supériorité, c'est-à-dire de suzeraineté, de domaine suprême sur les Suisses, les Grisons, la Provence, la Franche-Comté, la Savoie, Genève, le Dauphiné. C'est de-là que les terres au-delà du Rhône sont encore appelées terres d'Empire. Tous les seigneurs de ces

cantons, qui relevaient auparavant de *Rodolphe*, relèvent de l'empereur.

Quelques évêques s'étaient érigés aussi en princes feudataires. *Conrad* leur donna à tous les mêmes droits. Les empereurs élevèrent toujours les évêques pour les opposer aux seigneurs; ils s'en trouvèrent bien quand ces deux corps étaient divisés, et mal quand ils s'unissaient.

Les sieges de Lyon, de Besançon, d'Embrun, de Vienne, de Lausanne, de Genève, de Basle, de Grenoble, de Valence, de Gap, de Die, furent des fiefs impériaux.

De tous les feudataires de la Bourgogne, un seul jette les fondemens d'une puissance durable. C'est *Humbert aux blanches mains*, tige des ducs de Savoie. Il n'avait que la Maurienne, l'empereur lui donne le Chablais, le Valais et St Maurice; ainsi de la Pologne jusqu'à l'Escaut, et de la Saône au Garillan, les empereurs fesaient par-tout des princes, et se regardaient comme les seigneurs suzerains de presque toute l'Europe.

Depuis 1035 *jusqu'à* 1039.

L'Italie encore troublée rappelle encore *Conrad*. Ce même archevêque de Milan qui avait couronné l'empereur était par cette raison-là même contre lui. Ses droits et ses prétentions en avaient augmenté. *Conrad* le fait arrêter avec trois autres évêques. Il est ensuite obligé d'assiéger Milan, et il ne peut le prendre. Il y perd une partie de son armée, et il perd par conséquent tout son crédit dans Rome.

Il va faire des lois à Bénévent et à Capoue ; mais pendant ce temps les aventuriers normands y font des conquêtes.

Enfin il rentre dans Milan par des négociations, et il s'en retourne selon l'usage ordinaire.

Une maladie le fait mourir à Utrecht le 4 juin 1039.

HENRI III,

DIX-SEPTIEME EMPEREUR.

Depuis 1039 *jusqu'à* 1042.

HENRI III, surnommé *le noir*, fils de *Conrad*, déjà couronné du vivant de son père, est reconnu sans difficulté. Il est couronné et sacré une seconde fois par l'archevêque de Cologne. Les premières années de son règne sont signalées par des guerres contre la Bohème, la Pologne, la Hongrie, mais qui n'opèrent aucun grand événement.

Il donne l'archevêché de Lyon, et investit l'archevêque par la crosse et par l'anneau sans aucune contradiction ; deux choses très-remarquables. Elles prouvent que Lyon était une ville impériale, et que les rois étaient en possession d'investir les évêques.

Depuis 1042 *jusqu'à* 1046.

La confusion ordinaire bouleversait Rome et l'Italie.

La maison de *Toscanelle* avait toujours dans Rome la principale autorité. Elle avait acheté

le pontificat pour un enfant de douze ans de cette maison. Deux autres l'ayant acheté aussi, ces trois pontifes partagèrent en trois les revenus, et s'accordèrent à vivre paisiblement, abandonnant les affaires politiques au chef de la maison de *Toscanelle*.

Ce triumvirat singulier dura tant qu'ils eurent de l'argent pour fournir à leurs plaisirs; et quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre *Gratien*, que le père *Maimbourg* appelle *un saint prêtre*, homme de qualité, fort riche: mais comme le jeune *Benoît IX* avait été élu long-temps avant les deux autres, on lui laissa par un accord solennel la jouissance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, et qu'on appelait le *denier de St Pierre*, à quoi les rois d'Angleterre s'étaient soumis depuis long-temps.

Ce *Gratien*, qui prit le nom de *Grégoire VI*, et qui passe pour s'être conduit sagement, jouissait paisiblement du pontificat, lorsque l'empereur *Henri III* vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il déposa *Grégoire VI* comme simoniaque, et nomma pape *Suidger* son chancelier, évêque de Bamberg, sans qu'on osât murmurer.

Le chancelier devenu pape sacre l'empereur et sa femme, et promet tout ce que les papes ont promis aux empereurs, quand ceux-ci ont été les plus forts.

1047.

Henri III donne l'investiture de la Pouille, de la Calabre et de presque tout le Bénéventin, excepté la ville de Bénévent et son territoire,

aux princes normands qui avaient conquis ces pays sur les Grecs et sur les Sarrasins. Les papes ne prétendaient pas alors donner ces Etats. La ville de Bénévent appartenait encore aux *Pandolfes* de Toscanelle.

L'empereur repasse en Allemagne, et confère tous les évêchés vacans.

1048.

Le duché de la Lorraine mosellanique est donné à *Gérard d'Alsace*, et la basse Lorraine à la maison de *Luxembourg*. La maison d'*Alsace* depuis ce temps n'est connue que sous le titre de marquis et ducs de *Lorraine*.

Le pape étant mort, on voit encore l'empereur donner un pape à Rome comme on donnait un autre bénéfice. *Henri III* envoie un bavarois nommé *Popon*, qui sur le champ est reconnu pape sous le nom de *Damase II*.

1049.

Damase mort, l'empereur dans l'assemblée de Vorms nomme l'évêque de Toul, *Brunon*, pape; et l'envoie prendre possession: c'est le pape *Léon IX*. Il est le premier pape qui ait gardé son évêché avec celui de Rome. Il n'est pas surprenant que les empereurs disposent ainsi du St Siége. *Théodora* et *Marozie* y avaient accoutumé les Romains; et sans *Nicolas II* et *Grégoire VII*, le pontificat eût toujours été dépendant. On leur eût baisé les pieds, et ils eussent été esclaves.

1050. 1051 1052.

Les Hongrois tuent leur roi *Pierre*, renoncent à la religion chrétienne et à l'hommage qu'ils

avaient fait à l'Empire. *Henri III* leur fait une guerre malheureuse: il ne peut la finir qu'en donnant sa fille au nouveau roi de Hongrie *André*, qui était chrétien, quoique ses peuples ne le fussent pas.

1053.

Le pape *Léon IX* vient dans Vorms se plaindre à l'empereur que les princes normands deviennent trop puissans.

Henri III reprend les droits féodaux de Bamberg, et donne au pape la ville de Bénévent en échange. On ne pouvait donner au pape que la ville, les princes normands ayant fait hommage à l'Empire pour le reste du duché: mais l'empereur donna au pape une armée, avec laquelle il pourrait chasser ces nouveaux conquérans, devenus trop voisins de Rome.

Léon IX mène contr'eux cette armée, dont la moitié est commandée par des ecclésiastiques.

Humfroi, *Richard* et *Robert Guiscard* ou *Guichard*, ces normands si fameux dans l'histoire, taillent en pièces l'armée du pape, trois fois plus forte que la leur. Ils prennent le pape prisonnier, se jettent à ses pieds, lui demandent sa bénédiction, et le mènent prisonnier dans la ville de Bénévent.

1054.

L'empereur affecte la puissance absolue. Le duc de Bavière ayant la guerre avec l'évêque de Ratisbonne, *Henri III* prend le parti de l'évêque, cite le duc de Bavière devant son conseil privé, dépouille le duc, et donne la Bavière à son propre fils *Henri*, âgé de trois ans: c'est le célèbre empereur *Henri IV*.

Le duc de Bavière se réfugie chez les Hongrois, et veut en vain les intéresser à sa vengeance.

L'empereur propose aux seigneurs qui lui sont attachés d'assurer l'empire à son fils presque au berceau. Il le fait déclarer roi des Romains dans le château de Tribur, près de Mayence. Ce titre n'était pas nouveau; il avait été pris par *Ludolphe*, fils *d'Othon I.*

1055.

Il fait un traité d'alliance avec *Contarini*, duc de Venise. Cette république était déjà puissante et riche, quoiqu'elle ne battît monnaie que depuis l'an 950, et qu'elle ne fût affranchie que depuis 998 d'une redevance d'un manteau de drap d'or, seul tribut qu'elle avait payé aux empereurs d'Occident.

Gènes était la rivale de sa puissance et de son commerce. Elle avait déjà la Corse, qu'elle avait prise sur les Arabes; mais son négoce valait plus que la Corse, que les Pisans lui disputèrent.

Il n'y avait point de telles villes en Allemagne; et tout ce qui était au-delà du Rhin était pauvre et grossier. Les peuples du Nord et de l'Est, plus pauvres encore, ravageaient toujours ces pays.

1056.

Les Slaves font encore une irruption et désolent le duché de Saxe.

Henri III meurt auprès de Paderborn entre les bras du pape *Victor II*, qui avant sa mort sacre l'empereur son fils *Henri IV*, âgé de près de six ans.

HENRI IV.

DIX-HUITIEME EMPEREUR.

1056.

UNE femme gouverne l'Empire : c'était une française, fille d'un duc de Guienne, pair de France, nommée *Agnès*, mère du jeune *Henri IV*; et *Agnès*, qui avait de droit la tutelle des biens patrimoniaux de son fils, n'eut celle de l'Empire que parce qu'elle fut habile et courageuse.

Depuis 1057 jusqu'à 1069.

Les premières années du règne de *Henri IV* sont des temps de trouble obscurs.

Des seigneurs particuliers se font la guerre en Allemagne. Le duc de Bohême, toujours vassal de l'Empire, est attaqué par la Pologne, qui ne veut plus en être membre.

Les Hongrois, si long-temps redoutables à l'Allemagne, sont obligés de demander enfin du secours aux Allemands contre les Polonais, devenus dangereux; et malgré ce secours, ils sont battus. Le roi *André* et sa femme se réfugient à Ratisbonne.

Il paraît qu'aucune politique, aucun grand dessein n'entrent dans ces guerres. Les sujets les plus légers les produisent : quelquefois elles ont leur source dans l'esprit de chevalerie, introduit alors en Allemagne. Un comte de Hollande, par exemple, fait la guerre contre les évêques de Cologne et de Liége pour une querelle dans un tournois.

Le reste de l'Europe ne prend nulle part aux affaires de l'Allemagne. Point de guerre avec la France, nulle influence en Angleterre ni dans le Nord, et alors même très-peu en Italie, quoique *Henri IV* en fût roi et empereur.

L'impératrice *Agnès* maintient sa régence avec beaucoup de peine.

Enfin en 1061, les ducs de Saxe et de Bavière, oncles de *Henri IV*, un archevêque de Cologne et d'autres princes enlèvent l'empereur à sa mère, qu'on accusait de tout sacrifier à l'évêque d'Augsbourg son ministre et son amant. Elle fuit à Rome, et y prend le voile. Les seigneurs restent maîtres de l'empereur et de l'Allemagne jusqu'à sa majorité.

Cependant en Italie, après bien des troubles toujours excités au sujet du pontificat, le pape *Nicolas II* en 1059 avait statué dans un concile de cent treize évêques, que désormais les cardinaux seuls éliraient le pape, qu'il serait ensuite présenté au peuple pour faire confirmer l'élection, *sauf*, ajoute-t-il, *l'honneur et le respect dus à notre cher fils Henri, maintenant roi; qui, s'il plaît à* DIEU, *sera empereur, selon le droit que nous lui en avons déjà donné.*

On se prévalait ainsi de la minorité de *Henri IV* pour accréditer des droits et des prétentions que les pontifes de Rome soutinrent toujours quand ils le purent.

Il s'établissait alors une coutume que la crainte des rapacités de mille petits tyrans d'Italie avait introduite. On donnait ses biens à l'Eglise sous le titre d'*oblata*; et on en restait possesseur feudataire avec une légère redevance. Voilà l'origine de la suzeraineté de Rome sur le royaume de Naples.

Ce même pape *Nicolas II*, après avoir inutilement excommunié les conquérans normands, s'en fait des protecteurs et des vaſſaux; et ceux-ci qui étaient feudataires de l'Empire, et qui craignaient bien moins les papes que les empereurs, font hommage de leurs terres au pape *Nicolas* dans le concile de Melphi en 1059. Les papes dans ces commencemens de leur puiſſance étaient comme les califes dans la décadence de la leur; ils donnaient l'inveſtiture au plus fort qui la demandait.

Robert reçoit du pape la couronne ducale de la Pouille et de la Calabre, et eſt inveſti par l'étendard. *Richard* eſt confirmé prince de Capoue, et le pape leur donne encore la Sicile, *en cas qu'ils en chaſſent les Sarraſins.*

En effet, *Robert* et ſes frères s'emparèrent de la Sicile en 1061, et par-là rendirent le plus grand ſervice à l'Italie.

Les papes n'eurent que long-temps après Bénévent, laiſſé par les princes Normands aux *Pandolfes* de la maiſon de *Toſcanelle.*

1069.

Henri IV, devenu majeur, ſort de la captivité où le retenaient les ducs de Saxe et de Bavière.

Tout était alors dans la plus horrible confuſion. Qu'on en juge par le droit de rançonner les voyageurs; droit que tous les ſeigneurs depuis le Mein et le Veſer juſqu'au pays des Slaves comptaient parmi les prérogatives féodales.

Le droit de dépouiller l'empereur paraiſſait auſſi fort naturel aux ducs de Bavière, de

Saxe, au marquis de Thuringe. Ils forment une ligue contre lui.

1070.

Henri IV, aidé du reste de l'Empire, dissipe la ligue.

Othon de Bavière est mis au ban de l'Empire. C'est le second souverain de ce duché, qui essuie cette disgrace. L'empereur donne la Bavière à *Guelphe*, fils d'*Azon* marquis d'Italie.

1071. 1072.

L'empereur, quoique jeune et livré aux plaisirs, parcourt l'Allemagne pour y mettre quelque ordre.

L'année 1072 est la première époque des fameuses querelles pour les investitures.

Alexandre II avait été élu pape sans consulter la cour impériale, et était resté pape malgré elle. *Hildebrand*, né à Soane en Toscane de parens inconnus, moine de Cluni sous l'abbé *Odilon*, et depuis cardinal, gouvernait le pontificat. Il est assez connu sous le nom de *Grégoire VII;* esprit vaste, inquiet, ardent, mais artificieux jusque dans l'impétuosité: le plus fier des hommes, le plus zélé des prêtres. *Alexandre* avait déjà, par ses conseils, raffermi l'autorité du sacerdoce.

Il engage le pape *Alexandre* à citer l'empereur à son tribunal. Cette témérité paraît ridicule; mais si l'on songe à l'état où se trouvait alors l'empereur, elle ne l'est point. La Saxe, la Thuringe, une partie de l'Allemagne étaient alors déclarées contre *Henri IV*.

1073.

Alexandre II étant mort, *Hildebrand* a le crédit de se faire élire par le peuple sans demander les voix des cardinaux, et sans attendre le consentement de l'empereur. Il écrit à ce prince qu'il a été élu malgré lui, et qu'il est prêt à se démettre. *Henri IV* envoie son chancelier confirmer l'élection du pape qui alors, n'ayant plus rien à craindre, lève le masque.

Henri continue à faire la guerre aux Saxons, et à la ligue établie contre lui. *Henri IV* est vainqueur.

1075.

Les Russes commençaient alors à être chrétiens, et connus dans l'Occident.

Un *Démétrius*, (car les noms grecs étaient parvenus jusque dans cette partie du monde) chassé de ses Etats par son frère, vient à Mayence implorer l'assistance de l'empereur; et ce qui est plus remarquable, il envoie son fils à Rome aux pieds de *Grégoire VII* comme au juge des chrétiens. L'empereur passait pour le chef temporel, et le pape pour le chef spirituel de l'Europe.

Henri achève de dissiper la ligue, et rend la paix à l'Empire.

Il paraît qu'il redoutait de nouvelles révolutions; car il écrivit une lettre très-soumise au pape, dans laquelle il s'accuse de débauche et de simonie; il faut l'en croire sur sa parole. Son aveu donnait à *Grégoire VII* le droit de le reprendre. C'est le plus beau des droits;

mais il ne donne pas celui de disposer des couronnes.

Grégoire VII écrit aux évêques de Brême, de Constance, à l'archevêque de Mayence et à d'autres, et leur ordonne de venir à Rome. *Vous avez permis aux clercs*, dit-il, *de garder leurs concubines, même d'en prendre de nouvelles; nous vous ordonnons de venir à Rome au premier concile.*

Il s'agissait aussi de dixmes ecclésiastiques, que les évêques et les abbés d'Allemagne se disputaient.

Grégoire VII propose le premier une croisade; il en écrit à *Henri IV*. Il prétend qu'il ira délivrer le saint sépulcre à la tête de cinquante mille hommes, et veut que l'empereur vienne servir sous lui. L'esprit qui régnait alors ôte à cette idée du pape l'air de la démence, et n'y laisse que celui de la grandeur.

Le dessein de commander à l'empereur et à tous les rois ne paraissait pas moins chimérique; c'est cependant ce qu'il entreprit, et non sans quelques succès.

Salomon roi de Hongrie, chassé d'une partie de ses Etats, et n'étant plus maître que de Presbourg jusqu'à l'Autriche, vient à Vorms renouveler l'hommage de la Hongrie à l'Empire.

Grégoire VII lui écrit: *Vous devez savoir que le royaume de Hongrie appartient à l'Eglise romaine. Apprenez que vous éprouverez l'indignation du St Siége, si vous ne reconnaissez que vous tenez vos Etats de lui et non du roi de Germanie.*

Le pape exige du duc de Bohême cent marcs d'argent en tribut annuel, et lui donne en récompense le droit de porter la mitre.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51335/fragment/page=0168

1076.

Henri IV jouissait toujours du droit de nommer les évêques et les abbés, et de donner l'investiture par la crosse et par l'anneau; ce droit lui était commun avec presque tous les princes. Il appartient naturellement aux peuples de choisir ses pontifes et ses magistrats. Il est juste que l'autorité royale y concoure: mais cette autorité avait tout envahi. Les empereurs nommaient aux évêchés, et *Henri IV* les vendait. *Grégoire*, en s'opposant à l'abus, soutenait la liberté naturelle des hommes; mais en s'opposant au concours de l'autorité impériale, il introduisait un abus plus grand encore. C'est alors qu'éclatèrent les divisions entre l'Empire et le sacerdoce.

Les prédécesseurs de *Grégoire VII* n'avaient envoyé des légats aux empereurs que pour les prier de venir les secourir et de se faire couronner dans Rome. *Grégoire* envoie deux légats à *Henri* pour le citer à venir comparaître devant lui comme un accusé.

Les légats arrivés à Goslar sont abandonnés aux insultes des valets. On assemble pour réponse une diète dans Vorms, où se trouvent presque tous les seigneurs, les évêques et les abbés d'Allemagne.

Un cardinal, nommé *Hugues*, y demande justice de tous les crimes qu'il impute au pape. *Grégoire* y est déposé à la pluralité des voix, mais il fallait avoir une armée pour aller à Rome soutenir ce jugement.

Le pape, de son côté, dépose l'empereur

par une bulle : *Je lui défends*, dit-il, *de gouverner le royaume teutonique et l'Italie, et je délivre ses sujets du serment de fidélité.*

Grégoire, plus habile que l'empereur, savait bien que ces excommunications seraient secondées par des guerres civiles. Il met les évêques allemands dans son parti. Ces évêques gagnent des seigneurs. Les Saxons, anciens ennemis de *Henri*, se joignent à eux. L'excommunication de *Henri IV* leur sert de prétexte.

Ce même *Guelphe* à qui l'empereur avait donné la Bavière s'arme contre lui de ses bienfaits, et soutient les mécontens.

Enfin la plupart des mêmes évêques et des mêmes princes qui avaient déposé *Grégoire VII* soumettent leur empereur au jugement de ce pape. Ils décrètent que le pape viendra juger définitivement l'empereur dans Augsbourg.

1077.

L'empereur veut prévenir ce jugement fatal d'Augsbourg; et par une résolution inouïe, il va, suivi de peu de domestiques, demander au pape l'absolution.

Le pape était alors dans la forteresse de Canosse sur l'Apennin avec la comtesse *Mathilde*, propre cousine de l'empereur.

Cette comtesse *Mathilde* est la véritable cause de toutes les guerres entre les empereurs et les papes, qui ont si long-temps désolé l'Italie. Elle possédait de son chef une grande partie de la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, Vérone, presque tout ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de St Pierre de Viterbe jusqu'à Orviette, une

partie de l'Ombrie, de Spolète, de la marche d'Ancone. On l'appelait la grande comteſſe, quelquefois ducheſſe; il n'y avait alors aucune formule de titres uſitée en Europe; on diſait aux rois votre excellence, votre ſérénité, votre grandeur, votre grâce, indifféremment. Le titre de majeſté était rarement donné aux empereurs, et c'était plutôt une épithète qu'un nom d'honneur affecté à la dignité impériale. Il y a encore un diplome d'une donation de *Mathilde* à l'évêque de Modène, qui commence ainſi: *En préſence de Mathilde, par la grâce de* DIEU, *ducheſſe et comteſſe.* Sa mère, ſœur de *Henri III*, et très-maltraitée par ſon frère, avait nourri cette puiſſante princeſſe dans une haine implacable contre la maiſon de *Henri.* Elle était ſoumiſe au pape, qui était ſon directeur, et que ſes ennemis accuſaient d'être ſon amant. Son attachement à *Grégoire* et ſa haine contre les Allemands allèrent au point qu'elle fit une donation de toutes ſes terres au pape; du moins à ce qu'on prétend.

C'eſt en préſence de cette comteſſe *Mathilde* qu'au mois de janvier 1077 l'empereur, pieds nus et couvert d'un cilice, ſe proſterne aux pieds du pape, en lui jurant qu'il lui ſera en tout parfaitement ſoumis, et qu'il ira attendre ſon arrêt à Augsbourg,

Tous les ſeigneurs lombards commençaient alors à être beaucoup plus mécontens du pape que de l'empereur. La donation de *Mathilde* leur donnait des alarmes. Ils promettent à *Henri IV* de le ſecourir, s'il caſſe le traité honteux qu'il vient de faire. Alors on voit ce qu'on n'avait point vu encore; un empereur

allemand secouru par l'Italie, et abandonné par l'Allemagne.

Les seigneurs et les évêques assemblés à Forcheim en Franconie, animés par les légats du pape, déposent l'empereur, et réunissent leurs suffrages en faveur de *Rodolphe* de Reinfeld, duc de Suabe.

1078.

Grégoire se conduit alors en juge suprême des rois. Il a déposé *Henri IV*, mais il peut lui pardonner. Il trouve mauvais qu'on n'ait pas attendu son ordre précis pour sacrer le nouvel élu à Mayence. Il déclare de la forteresse de Canosse, où les seigneurs lombards le tiennent bloqué, qu'il reconnaîtra pour empereur et pour roi d'Allemagne celui des concurrens qui lui obéira le mieux.

Henri IV repasse en Allemagne, ranime son parti, lève une armée. Presque toute l'Allemagne est mise par les deux partis à feu et à sang.

1079.

On voit tous les évêques en armes dans cette guerre. Un évêque de Strasbourg, partisan de *Henri*, va piller tous les couvens déclarés pour le pape.

1080.

Pendant qu'on se bat en Allemagne, *Grégoire VII* échappé aux Lombards excommunie de nouveau *Henri*; et par sa bulle du 7 mars, *Nous donnons*, dit-il, *le royaume teutonique à Rodolphe, et nous condamnons Henri à être vaincu.*

Il envoie à *Rodolphe* une couronne d'or avec ce mauvais vers si connu :

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

Henri IV, de son côté, assemble trente évêques et quelques seigneurs allemands et lombards à Brixen, et dépose le pape pour la seconde fois aussi inutilement que la première.

Bertrand comte de Provence, se soustrait à l'obéissance des deux empereurs, et fait hommage au pape. La ville d'Arles reste fidelle à *Henri*.

Grégoire VII se fortifie de la protection des princes normands, et leur donne une nouvelle investiture, à condition qu'ils défendront toujours les papes.

Grégoire encourage *Rodolphe* et son parti, et leur promet que *Henri* mourra cette année. Mais dans la fameuse bataille de Mersebourg, *Henri IV*, assisté de *Godefroi de Bouillon*, fait retomber la prédiction du pape sur *Rodolphe* son compétiteur, blessé à mort par *Godefroi* même.

1081.

Henri se venge sur la Saxe qui devient alors le pays le plus malheureux.

Avant de partir pour l'Italie, il donne sa fille *Agnès* au baron *Fréderic* de *Stauffen*, qui l'avait aidé, ainsi que *Godefroi de Bouillon*, à gagner la bataille décisive de Mersebourg. Le duché de Suabe est sa dot. C'est l'origine de l'illustre et malheureuse maison de Suabe.

Henri vainqueur passe en Italie. Les places de la comtesse *Mathilde* lui résistent. Il amenait

avec lui un pape de sa façon, nommé *Guibert*: mais cela même l'empêche d'abord d'être reçu à Rome.

1082.

Les Saxons se font un fantôme d'empereur: c'est un comte *Hermann* à peine connu.

1083.

Henri assiége Rome. *Grégoire* lui propose de venir encore lui demander l'absolution, et lui promet de le couronner à ce prix. *Henri* pour réponse prend la ville; le pape s'enferme dans le château St Ange.

Robert Guiscatd vient à son secours, quoiqu'il eût eu aussi quelques années auparavant sa part des excommunications que *Grégoire* avait prodiguées. On négocie: on fait promettre au pape de couronner *Henri*.

Grégoire, pour tenir sa promesse, propose de descendre la couronne du haut du château St Ange avec une corde, et de couronner ainsi l'empereur.

1084.

Henri ne s'accommode point de cette plaisante cérémonie; il fait introniser son anti-pape *Guibert*, et est couronné solennellement par lui.

Cependant *Robert Guiscard* ayant reçu de nouvelles troupes, cet aventurier normand force l'empereur à s'éloigner, tire le pape du château St Ange, devient à la fois son protecteur et son maître, et l'emmène à Salerne, où *Grégoire* demeura jusqu'à sa mort prisonnier de

ſes libérateurs, mais toujours parlant en maître des rois et en martyr de l'Egliſe.

1085.

L'empereur retourne à Rome, s'y fait reconnaître lui et ſon pape, et ſe hâte de retourner en Allemagne, comme tous ſes prédéceſſeurs, qui paraiſſaient n'être venus prendre Rome que par cérémonie. Les diviſions de l'Allemagne le rappelaient: il fallait écraſer l'anti-empereur, et dompter les Saxons; mais il ne peut jamais avoir de grandes armées, ni par conſéquent des ſuccès entiers.

1086.

Il ſoumet la Thuringe; mais la Bavière ſoulevée par l'ingratitude de *Guelfe*, la moitié de la Suabe, qui ne veut point reconnaître ſon gendre, ſe déclarent contre lui; et la guerre civile eſt dans toute l'Allemagne.

1087.

Grégoire VII étant mort, *Didier*, abbé du Mont-Caſſin, eſt pape ſous le nom de *Victor III*. La comteſſe *Mathilde*, fidelle à ſa haine contre *Henri IV*, fournit des troupes à ce *Victor*, pour chaſſer de Rome la garniſon de l'empereur, et ſon pape *Guibert*. *Victor* meurt, et Rome n'eſt pas moins ſouſtraite à l'autorité impériale.

1088.

L'anti-empereur *Hermann* n'ayant plus ni argent ni troupes vient ſe jeter aux genoux de *Henri IV*, et meurt enſuite ignoré.

1089.

Henri IV épouse une princesse russe, veuve d'un marquis de Brandebourg de la maison de *Stade*; ce n'était pas un mariage de politique.

Il donne le marquisat de Misnie au comte de *Lanzberg*, l'un des plus anciens seigneurs saxons. C'est de ce marquis de *Misnie* que descend toute la maison de *Saxe*.

Ayant pacifié l'Allemagne, il repasse en Italie; le plus grand obstacle qu'il y trouve est toujours cette comtesse *Mathilde*, remariée depuis peu avec le jeune *Guelfe*, fils de cet ingrat *Guelfe* à qui *Henri IV* avait donné la Bavière.

La comtesse soutient la guerre dans ses Etats contre l'empereur, qui retourne en Allemagne sans avoir presque rien fait.

Ce *Guelfe*, mari de la comtesse *Mathilde*, est, dit-on, la première origine de la faction des *Guelfes*, par laquelle on désigna depuis en Italie le parti des papes. Le mot de *Ghibelin* fut long-temps depuis appliqué à la faction des empereurs, parce que *Henri*, fils de *Conrad III*, naquit à Ghibeling. Cette origine de ces deux mots de guerre est aussi probable et aussi incertaine que les autres.

1090.

Le nouveau pape *Urbain II*, auteur des croisades, poursuit *Henri IV* avec non moins de vivacité que *Grégoire VII*.

Les évêques de Constance et de Passau soulèvent le peuple. Sa nouvelle femme *Adélaïde* de Russie, et son fils *Conrad*, né de *Berthe*, se révoltent

révoltent contre lui; jamais empereur, ni mari, ni père ne fut plus malheureux que *Henri IV*.

1091.

L'impératrice *Adélaïde* et *Conrad* son beau-fils passent en Italie. La comtesse *Mathilde* leur donne des troupes et de l'argent. *Roger*, duc de Calabre, marie sa fille à *Conrad*.

Le pape *Urbain*, ayant fait cette puissante ligue contre l'empereur, ne manque pas de l'excommunier.

1092.

L'empereur en partant d'Italie avait laissé une garnison dans Rome; il était encore maître du palais de Latran, qui était assez fort, et où son pape *Guibert* était revenu.

Le commandant de la garnison vend au pape la garnison et le palais. *Géofroi*, abbé de Vendôme, qui était alors à Rome, prête à *Urbain II* l'argent qu'il faut pour ce marché; et *Urbain II* le rembourse par le titre de cardinal qu'il lui donne, à lui et à ses successeurs. Ainsi dans tous les gouvernemens monarchiques, la vanité a toujours fait ses marchés avec l'avarice. Le pape *Guibert* s'enfuit.

1093. 1094. 1095.

Les esprits s'occupent pendant ces années en Europe de l'idée des croisades, que le fameux ermite *Pierre* prêchait par-tout avec un enthousiasme qu'il communiquait de ville en ville.

Grand concile, ou plutôt assemblée prodigieuse à Plaisance en 1095. Il y avait plus de quarante mille hommes ; et le concile se tenait en plein champ. Le pape y propose la croisade.

L'impératrice *Adelaïde* et la comtesse *Mathilde* y demandent solennellement justice de l'empereur *Henri IV.*

Conrad vient baiser les pieds d'*Urbain II*, lui prête serment de fidélité, et conduit son cheval par la bride. *Urbain* lui promet de le couronner empereur, à condition qu'il renoncera aux investitures. Ensuite il le baise à la bouche, et mange avec lui dans Crémone.

1096.

La croisade ayant été prêchée en France avec plus de succès qu'à Plaisance, *Gautier sans avoir*, l'ermite *Pierre* et un moine allemand nommé *Godescald* prennent leur chemin par l'Allemagne, suivis d'une armée de vagabonds.

1097.

Comme ces vagabonds portaient la croix et n'avaient point d'argent, et que les Juifs qui faisaient tout le commerce d'Allemagne en avaient beaucoup, les croisés commencèrent leurs expéditions par eux à Vorms, à Cologne, à Mayence, à Trèves et dans plusieurs autres villes; on les égorge, on les brûle: presque toute la ville de Mayence est réduite en cendres par ces désordres.

L'empereur *Henri* réprime ces excès autant qu'il le peut, et laisse les croisés prendre leur chemin par la Hongrie, où ils sont presque tous massacrés.

Le jeune *Guelfe* se brouille avec sa femme *Mathilde*; il se sépare d'elle, et cette brouillerie rétablit un peu les affaires de l'empereur.

1098.

Henri tient une diète à Aix-la-Chapelle, où il fait déclarer son fils *Conrad* indigne de jamais régner.

1099.

Il fait élire et couronner son second fils *Henri*, ne se doutant pas qu'il aurait plus à se plaindre du cadet que de l'aîné.

1100.

L'autorité de l'empereur est absolument détruite en Italie, mais rétablie en Allemagne.

1101.

Conrad le rebelle meurt subitement à Florence. Le pape *Pascal II*, auquel les faibles lieutenans de l'empereur en Italie opposaient en vain des anti-papes, excommunie *Henri IV*, à l'exemple de ses prédécesseurs.

1102.

La comtesse *Mathilde*, brouillée avec son mari, renouvelle sa donation à l'Eglise romaine.

Brunon archevêque de Trèves, primat des Gaules de Germanie, investi par l'empereur, va à Rome, où il est obligé de demander pardon d'avoir reçu l'investiture.

1104.

Henri IV promet d'aller à la Terre-sainte;

c'était le seul moyen alors de gagner tous les esprits.

1105.

Mais dans ce même temps, l'archevêque de Mayence et l'évêque de Constance, légats du pape, voyant que la croisade de l'empereur n'est qu'une feinte, excitent son fils *Henri* contre lui; ils le relèvent de l'excommunication qu'il a, disent-ils, encourue *pour avoir été fidelle à son père.* Le pape l'encourage; on gagne plusieurs seigneurs saxons et bavarois.

Les partisans du jeune *Henri* assemblent un concile et une armée. On ne laisse pas de faire dans ce concile des lois sages; on y confirme ce qu'on appelle la *trève de* DIEU; monument de l'horrible barbarie de ces temps-là. Cette trève était une défense aux seigneurs et aux barons, tous en guerre les uns contre les autres, de se tuer les dimanches et les fêtes.

Le jeune *Henri* proteste dans le concile qu'il est prêt de se soumettre à son père, si son père se soumet au pape. Tout le concile cria *Kyrieeleyson*; c'était la prière des armées et des conciles.

Cependant ce fils révolté met dans son parti le marquis d'Autriche et le duc de Bohème. Les ducs de Bohème prenaient alors quelquefois le titre de roi, depuis que le pape leur avait donné la mitre.

Son parti se fortifie; l'empereur écrit en vain au pape *Pascal*, qui ne l'écoute pas. On indique une diète à Mayence pour appaiser tant de troubles.

Le jeune *Henri* feint de se réconcilier avec son

père; il lui demande pardon les larmes aux yeux; et l'ayant attiré près de Mayence dans le château de Bingenheim, il l'y fait arrêter et le retient en prison.

1106.

La diète de Mayence se déclare pour le fils perfide contre le père malheureux. On signifie à l'empereur qu'il faut qu'il envoie les ornemens impériaux au jeune *Henri*; on les lui prend de force, on les porte à Mayence. L'usurpateur dénaturé y est couronné; mais il assure en soupirant que c'est malgré lui; et qu'il rendra la couronne à son père, dès que *Henri IV* sera obéissant au pape.

On trouve dans les constitutions de Goldast une lettre de l'empereur à son fils, par laquelle il le conjure de souffrir au moins que l'évêque de Liége lui donne un asile. *Laissez-moi*, dit-il, *rester à Liége, si non en empereur, du moins en réfugié; qu'il ne soit pas dit à ma honte, ou plutôt à la vôtre, que je sois forcé de mendier de nouveaux asiles dans le temps de pâques. Si vous m'accordez ce que je vous demande, je vous en aurai une grande obligation: si vous me refusez, j'irai plutôt vivre en villageois dans les pays étrangers que de marcher ainsi d'opprobre en opprobre dans un empire qui autrefois fut le mien.*

Quelle lettre d'un empereur à son fils! L'hypocrite et l'inflexible dureté de ce jeune prince rendit quelques partisans à *Henri IV*. Le nouvel élu voulant violer à Liége l'asile de son père, fut repoussé. Il alla demander en Alsace le serment de fidélité, et les Alsaciens pour tout hommage battirent les troupes qui l'ac-

compagnaient, et le contraignirent de prendre la fuite; mais ce léger échec ne fit que l'irriter et qu'aggraver les malheurs du père.

L'évêque de Liége, le duc de Limbourg, le duc de la basse Lorraine protégeaient l'empereur. Le comte de Hainaut était contre lui. Le pape *Pascal* écrit au comte de Hainaut: *Poursuivez par-tout Henri, chef des hérétiques, et ses fauteurs; vous ne pouvez offrir à* DIEU *de sacrifices plus agréables.*

Henri IV enfin, presque sans secours, prêt d'être forcé dans Liége, écrit à l'abbé de Cluni; il semble qu'il méditât une retraite dans ce couvent. Il meurt à Liége le 7 août, accablé de douleur, et en s'écriant: DIEU *des vengeances, vous vengerez ce parricide;* c'était une opinion aussi ancienne que vaine, que DIEU exaucait les malédictions des mourans, et sur-tout des pères; erreur utile si elle eût pu effrayer ceux qui méritaient ces malédictions.

Le fils dénaturé de *Henri IV* vient à Liége, fait déterrer de l'église le corps de son père, comme celui d'un excommunié, et le fait porter à Spire dans une cave.

HENRI V.

DIX-NEUVIEME EMPEREUR.

LES seigneurs des grands fiefs commençaient alors à s'affermir dans le droit de souveraineté. Ils s'appelaient *coimperantes*, se regardant comme des souverains dans leurs fiefs, et vassaux de l'Empire, non de l'empereur. Ils recevaient

à la vérité de lui les fiefs vacans ; mais la même autorité qui les leur donnait ne pouvait les leur ôter. C'eſt ainſi qu'en Pologne le roi confère les palatinats, et la république ſeule a le droit de deſtitution. En effet, on peut recevoir par grâce, mais on ne doit être dépoſſédé que par juſtice. Pluſieurs vaſſaux de l'Empire s'intitulaient déjà ducs et comtes *par la grâce de* DIEU.

Cette indépendance que les ſeigneurs s'aſſuraient, et que les empereurs voulaient réduire, contribua pour le moins autant que les papes aux troubles de l'Empire et à la révolte des enfans contre leurs pères.

La force des grands s'accroiſſait de la faibleſſe du trône. Ce gouvernement féodal était à peu près le même en France et en Arragon. Il n'y avait plus de royaume en Italie ; tous les ſeigneurs s'y cantonnaient ; l'Europe était toute hériſſée de châteaux, et couverte de brigands ; la barbarie et l'ignorance régnaient. Les habitans des campagnes étaient dans la ſervitude, les bourgeois des villes mépriſés et rançonnés ; et à quelques villes commerçantes près en Italie, l'Europe n'était d'un bout à l'autre qu'un théâtre de miſères.

La première choſe que fait *Henri V*, dès qu'il s'eſt fait couronner, eſt de maintenir ce même droit des inveſtitures, contre lequel il s'était élevé pour détrôner ſon père.

Le pape *Paſcal* étant venu en France va juſqu'à Châlons en Champagne pour conférer avec les princes et les évêques allemands, qui y viennent au nom de l'empereur.

Cette nombreuſe ambaſſade refuſe d'abord de faire la première viſite au pape. Ils ſe

rendent pourtant chez lui à la fin. *Brunon*, archevêque de Trèves, soutient le droit de l'empereur. Il était bien plus naturel qu'un archevêque réclamât contre ces investitures et ces hommages, dont les évêques se plaignaient tant; mais l'intérêt particulier combat dans toutes les occasions l'intérêt général.

1107. 1108. 1109. 1110.

Ces quatre années ne sont guère employées qu'à des guerres contre la Hongrie et contre une partie de la Pologne; guerres sans sujet, sans grand succès de part ni d'autre, qui finissent par la lassitude de tous les partis, et qui laissent les choses comme elles étaient.

1111. 1112.

L'empereur, à la fin de cette guerre, épouse la fille de *Henri I* roi d'Angleterre, fils et second successeur de *Guillaume le conquérant*. On prétend que sa femme eut pour dot une somme qui revient à environ neuf cents mille livres sterling. Cela composerait plus de cinq millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui, et de vingt millions de France. Les historiens manquent tous d'exactitude sur ces faits; et l'histoire de ces temps-là n'est que trop souvent un ramas d'exagérations.

Enfin l'empereur pense à l'Italie et à la couronne impériale; et le pape *Pascal II*, pour l'inquiéter, renouvelle la querelle des investitures.

Henri V envoie à Rome des ambassadeurs, suivis d'une armée. Cependant il promet, par un écrit conservé encore au vatican, de re-

noncer aux investitures, de laisser aux papes tout ce que les empereurs leur ont donné; et ce qui est assez étrange, après de telles soumissions, il promet de ne tuer ni de mutiler le souverain pontife.

Pascal II, par le même acte, promet d'ordonner aux évêques d'abandonner à l'empereur tous leurs fiefs relevans de l'Empire: par cet accord, les évêques perdaient beaucoup, le pape et l'empereur gagnaient.

Tous les évêques d'Italie et d'Allemagne qui étaient à Rome protestent contre cet accord; *Henri V*, pour les appaiser, leur propose d'être fermiers des terres dont ils étaient auparavant en possession. Les évêques ne veulent point du tout être fermiers.

Henri V, lassé de toutes ces contestations, dit qu'il veut être couronné et sacré sans aucune condition. Tout cela se passait dans l'église de St Pierre pendant la messe; et à la fin de la messe l'empereur fait arrêter le pape par ses gardes.

Il se fait un soulèvement dans Rome en faveur du pape. L'empereur est obligé de se sauver; il revient sur le champ avec des troupes; donne dans Rome un sanglant combat; tue beaucoup de romains, et sur-tout de prêtres, et emmène le pape prisonnier avec quelques cardinaux.

Pascal fut plus doux en prison qu'à l'autel. Il fit tout ce que l'empereur voulut. *Henri V*, au bout de deux mois, reconduit à Rome le saint père à la tête de ses troupes. Le pape le couronne empereur le 13 avril, et lui donne en même temps la bulle par laquelle il lui confirme le droit des investitures. Il est remar-

quable qu'il ne lui donne dans cette bulle que le titre de *dilection*. Il l'eſt encore plus, que l'empereur et le pape communièrent de la même hoſtie, et que le pape dit en donnant la moitié de l'hoſtie à l'empereur: *Comme cette partie du ſacrement eſt diviſée de l'autre, que le premier de nous deux qui rompra la paix ſoit ſéparé du royaume de* JESUS-CHRIST.

Henri V achève cette comédie, en demandant au pape la permiſſion de faire enterrer ſon père en terre ſainte, lui aſſurant qu'il eſt mort pénitent: et il retourne en Allemagne faire les obſéques de *Henri IV* ſans avoir affermi ſon pouvoir en Italie.

Paſcal II ne trouva pas mauvais que les cardinaux et ſes légats, dans tous les royaumes, déſavouaſſent ſa condeſcendance pour *Henri V*.

Il aſſemble un concile dans la baſilique de St Jean de Latran. Là, en préſence de trois cents prélats, il demande pardon de ſa faibleſſe, offre de ſe démettre du pontificat, caſſe, annulle tout ce qu'il a fait, et s'avilit lui-même pour relever l'Egliſe.

1113.

Il ſe peut que *Paſcal II* et ſon concile n'euſſent pas fait cette démarche, s'ils n'euſſent compté ſur quelqu'une de ces révolutions qui ont toujours ſuivi le ſacre des empereurs. En effet, il y avait des troubles en Allemagne au ſujet du fiſc impérial; autre ſource de guerres civiles.

1114.

Lothaire, duc de Saxe, depuis empereur, eſt à la tête de la faction contre *Henri V*. Cet

empereur ayant à combattre les Saxons, comme son père, est défendu comme lui par la maison de Suabe. *Fréderic de Stauffen*, duc de Suabe, père de l'empereur *Barberousse*, empêche *Henri V* de succomber.

1115.

Les ennemis les plus dangereux de *Henri V* sont trois prêtres; le pape en Italie, l'archevêque de Mayence, qui bat quelquefois ses troupes, et l'évêque de Vurtzbourg *Erlang*, qui, envoyé par lui aux ligueurs, le trahit et se range de leur côté.

1116.

Henri V vainqueur met l'évêque de Vurtzbourg *Erlang* au ban de l'empire. Les évêques de Vurtzbourg se prétendaient seigneurs directs de toute la Franconie; quoiqu'il y eût des ducs, et que ce duché même appartint à la maison impériale.

Le duché de Franconie est donné à *Conrad*, neveu de *Henri V*. Il n'y a plus aujourd'hui de duc de cette grande province, non plus que de Suabe.

L'évêque *Erlang* se défend long-temps dans Vurtzbourg, dispute les remparts l'épée à la main, et s'échappe quand la ville est prise.

La fameuse comtesse *Mathilde* meurt, après avoir renouvelé la donation de tous ses biens à l'Eglise romaine.

1117.

L'empereur *Henri V*, déshérité par sa cousine et excommunié par le pape, va en Italie se

mettre en poſſeſſion des terres de *Mathilde*, et ſe venger du pape. Il entre dans Rome, et le pape s'enfuit chez les nouveaux vaſſaux et les nouveaux protecteurs de l'Égliſe, les princes normands.

Le premier couronnement de l'empereur paraiſſant équivoque, on en fait un ſecond qui l'eſt bien davantage. Un archevêque de Brague en Portugal, limouſin de naiſſance, nommé *Bourdin*, s'aviſe de ſacrer l'empereur.

1118.

Henri, après cette cérémonie, va s'aſſurer de la Toſcane. *Paſcal II* revient à Rome avec une petite armée des princes normands. Il meurt, et l'armée s'en retourne après s'être fait payer.

Les cardinaux ſeuls éliſent *Goietan*, *Gelaſe II*. *Cincio*, conſul de Rome marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur, entre dans le conclave l'épée à la main, ſaiſit le pape à la gorge, l'accable de coups, le fait priſonnier. Cette férocité brutale met Rome en combuſtion. *Henri V* va à Rome; *Gelaſe* ſe retire en France; l'empereur donne le pontificat à ſon limouſin *Bourdin*.

1119.

Gelaſe étant mort au concile de Vienne en Dauphiné, les cardinaux qui étaient à ce concile éliſent conjointement avec les évêques, et même avec des laïques romains qui s'y trouvaient, *Gui de Bourgogne*, archevêque de Vienne, fils d'un duc de Bourgogne, et du ſang royal de France. Ce n'eſt pas le premier prince élu pape. Il prend le nom de *Calixte II*.

Louis le gros, roi de France, se rend médiateur dans cette grande affaire des investitures entre l'Empire et l'Eglise. On assemble un concile à Reims. L'archevêque de Mayence y arrive avec cinq cents gens d'armes à cheval, et le comte de Troyes va le recevoir à une demi-lieue avec un pareil nombre.

L'empereur et le pape se rendent à Mouzon. On est prêt de s'accommoder; et sur une dispute de mots, tout est plus brouillé que jamais. L'empereur quitte Mouzon, et le concile l'excommunie.

1120. 1121.

Comme il y avait dans ce concile plusieurs évêques allemands qui avaient excommunié l'empereur, les autres évêques d'Allemagne ne veulent plus que l'empereur donne les investitures.

1122.

Enfin, dans une diète de Vorms, la paix de l'Empire et de l'Eglise est faite. Il se trouve que dans cette longue querelle on ne s'était jamais entendu. Il ne s'agissait pas de savoir si les empereurs conféraient l'épiscopat, mais s'ils pouvaient investir de leurs fiefs impériaux des évêques canoniquement élus à leur recommandation. Il fut décidé que les investitures seraient dorénavant données par le sceptre, et non par un bâton recourbé et par un anneau. Mais ce qui fut bien plus important, l'empereur renonça en termes exprès à nommer aux bénéfices ceux qu'il devait investir. *Ego Henricus* DEI *gratiâ Romanorum imperator concedo in omnibus*

ecclesiis fieri electionem et liberam consecrationem. Ce fut une brèche irréparable à l'autorité impériale.

1123.

Troubles civils en Bohème, en Hongrie, en Alsace, en Hollande. Il n'y a dans ce temps malheureux que de la discorde dans l'Eglise, des guerres particulières entre tous les grands et de la servitude dans les peuples.

1124.

Voici la première fois que les affaires d'Angleterre se trouvent mêlées avec celles de l'Empire. Le roi d'Angleterre *Henri I*, frère du duc de Normandie, a déjà des guerres avec la France au sujet de ce duché.

L'empereur lève des troupes, et s'avance vers le Rhin. On voit aussi que dès ces temps-là même tous les seigneurs allemands ne secondaient pas l'empereur dans de telles guerres. Plusieurs refusent de l'assister contre une puissance qui, par sa position, devait être naturellement la protectrice des seigneurs des grands fiefs allemands contre le dominateur suzerain; ainsi que les rois d'Angleterre s'unirent depuis avec les grands vassaux de la France.

1125.

Les malheurs de l'Europe étaient au comble par une maladie contagieuse. *Henri V* en est attaqué, et meurt à Utrecht le 22 mai, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite sans religion, d'un voisin inquiet, et d'un mauvais maître.

LOTHAIRE II,

VINGTIEME EMPEREUR.

1125. 1126. 1127.

VOICI une époque singulière. La France, pour la première fois, depuis la décadence de la maison de *Charlemagne*, se mêle en Allemagne de l'élection d'un empereur. Le célèbre moine *Suger*, abbé de St Denis, et ministre d'Etat sous *Louis le gros*, va à la diète de Mayence avec le cortége d'un souverain, pour s'opposer au moins à l'élection de *Fréderic*, duc de Suabe. Il y réussit, soit par bonheur, soit par intrigues. La diète partagée choisit dix électeurs. On ne nomme point ces dix princes. Ils élisent le duc de Saxe, *Lothaire*; et les seigneurs qui étaient présens l'élevèrent sur leurs épaules.

Conrad, duc de Franconie, de la maison de Stauffen-Suabe, et *Fréderic* duc de Suabe protestent contre l'élection. L'abbé *Suger* fut parmi les ministres de France le premier qui excita des guerres civiles en Allemagne. *Conrad* se fait proclamer roi à Spire; mais au lieu de soutenir sa faction, il va se faire roi de Lombardie à Milan. On lui prend ses villes en Allemagne, mais il en gagne en Lombardie.

1128. 1129.

Sept ou huit guerres à la fois dans le Danemarck et dans le Holstein, dans l'Allemagne, et dans la Flandre.

1130.

A Rome le peuple prétendait toujours élire les papes malgré les cardinaux, qui s'étaient réservés ce droit, et persistait à ne reconnaître l'élu que comme son évêque, et non comme son souverain. Rome entière se partage en deux factions. L'une élit *Innocent II*, l'autre élit le fils ou petit-fils d'un juif, nommé *Léon*, qui prend le nom d'*Anaclet*. Le fils du juif, comme plus riche, chasse son compétiteur de Rome. *Innocent II* se réfugie en France, devenue l'asile des papes opprimés. Ce pape va à Liége, met *Lothaire II* dans ses intérêts, le couronne empereur avec son épouse, et excommunie ses compétiteurs.

1131. 1132. 1133.

L'anti-empereur *Conrad* de Franconie, et l'anti-pape *Anaclet* ont un grand parti en Italie. L'empereur *Lothaire* et le pape *Innocent* vont à Rome. Les deux papes se soumettent au jugement de *Lothaire:* il décide pour *Innocent*. L'anti-pape se retire dans le château St Ange, dont il était encore maître. *Lothaire* se fait sacrer par *Innocent II*, selon les usages alors établis. L'un de ces usages était que l'empereur fesait d'abord serment de conserver au pape la vie et les membres: mais on en promettait autant à l'empereur.

Le pape cède l'usufruit des terres de la comtesse *Mathilde* à *Lothaire* et à son gendre le duc de Bavière, seulement leur vie durant, moyennant une redevance annuelle au St Siége. C'était une semence de guerres pour leurs successeurs.

Pour

Pour faciliter la donation de cet usufruit, *Lothaire II* baisa les pieds du pape, et conduisit sa mule quelques pas. On croit que *Lothaire* est le premier empereur qui ait fait cette double cérémonie.

1134. 1135.

Les deux rivaux de *Lothaire*, *Conrad* de Franconie et *Fréderic* de Suabe, abandonnés de leurs partis, se réconcilient avec l'empereur et le reconnaissent.

On tient à Magdebourg une diète célèbre. L'empereur grec, les Vénitiens y envoient des ambassadeurs pour demander justice contre *Roger*, roi de Sicile; des ambassadeurs du duc de Pologne y prêtent à l'Empire serment de fidélité, pour conserver apparemment la Poméranie, dont ils s'étaient emparés.

1136.

Police établie en Allemagne. Hérédités et coutumes des fiefs et des arrière-fiefs confirmées. Magistratures des bourguemestres, des maires, des prévôts, soumises aux seigneurs féodaux. Priviléges des églises, des évêchés et des abbayes confirmés.

1137.

Voyage de l'empereur en Italie. *Roger*, duc de la Pouille, et nouveau roi de Sicile, tenait le parti de l'antipape *Anaclet*, et menaçait Rome. On fait la guerre à *Roger*.

La ville de Pise avait alors une grande considération dans l'Europe, et l'emportait même sur Venise et sur Gènes. Ces trois villes com-

merçantes fourniſſaient à preſque tout l'Occident toutes les délicateſſes de l'Aſie. Elles s'étaient ſourdement enrichies par le commerce et par la liberté, tandis que les déſolations du gouvernement féodal répandaient preſque par-tout ailleurs la ſervitude et la miſère. Les Piſans ſeuls arment une flotte de quarante galères au ſecours de l'empereur; et ſans eux, l'empereur n'aurait pu réſiſter. On dit qu'alors on trouva dans la Pouille le premier exemplaire du Digeſte, et que l'empereur en fit préſent à la ville de Piſe.

Lothaire II meurt en paſſant les Alpes du Tirol vers Trente.

CONRAD III.

VINGT-UNIEME EMPEREUR.

1138.

Henri, duc de Bavière, ſurnommé *le ſuperbe*, qui poſſédait la Saxe, la Miſnie, la Thuringe, en Italie Vérone et Spolète, et preſque tous les biens de la comteſſe *Mathilde*, ſe ſaiſit des ornemens impériaux, et crut que ſa grande puiſſance le ferait reconnaître empereur; mais ce fut préciſément ce qui lui ôta la couronne.

Tous les ſeigneurs ſe réuniſſent en faveur de *Conrad*, le même qui avait diſputé l'Empire à *Lothaire II*. *Henri de Bavière*, qui paraiſſait ſi puiſſant, eſt le troiſième de ce nom qui eſt mis au ban de l'Empire. Il faut qu'il ait été plus imprudent encore que ſuperbe, puiſqu'étant ſi puiſſant, il put à peine ſe défendre.

Comme le nom de la maison de ce prince était *Guelfe*, ceux qui tinrent son parti furent appelés les *Guelfes*, et on s'accoutuma à nommer ainsi les ennemis des empereurs.

1139.

On donne à *Albert d'Anhalt*, surnommé l'*ours*, marquis de Brandebourg, la Saxe qui appartenait aux *Guelfes*; on donne la Bavière au marquis d'Autriche. Mais enfin, *Albert l'ours* ne pouvant se mettre en possession de la Saxe, on s'accommode. La Saxe reste à la maison des *Guelfes*, la Bavière à celle d'*Autriche*: tout a changé depuis.

1140.

Henri le superbe meurt, et laisse au berceau *Henri le lion*. Son frère *Guelfe* soutient la guerre. *Roger*, roi de Sicile, lui donnait mille marcs d'argent pour la faire. On voit qu'à peine les princes normands sont puissans en Italie qu'ils songent à fermer le chemin de Rome aux empereurs par toutes sortes de moyens. *Frédéric Barberousse*, neveu de *Conrad*, et si célèbre depuis, se signale déjà dans cette guerre.

Depuis 1140 *jusqu'à* 1146.

Jamais temps ne parut plus favorable aux empereurs pour venir établir dans Rome cette puissance qu'ils ambitionnèrent toujours, et qui fut toujours contestée.

Arnaud de Brescia, disciple d'*Abélard*, homme d'enthousiasme, prêchait dans toute l'Italie contre la puissance temporelle des papes et du

clergé. Il persuadait tous ceux qui avaient intérêt d'être persuadés, et sur-tout les Romains.

En 1144, sous le court pontificat de *Lucius II*, les Romains veulent encore rétablir l'ancienne république; ils augmentent le sénat, ils élisent patrice un fils de l'anti-pape *Pierre de Léon*, nommé *Jourdain*, et donnent au patrice le pouvoir tribunitial. Le pape *Lucius* marche contre eux, et est tué au pied du capitole.

Cependant *Conrad III* ne va point en Italie, soit qu'une guerre des Hongrois contre le marquis d'Autriche le retienne, soit que la passion épidémique des croisades ait déjà passé jusqu'à lui.

1146.

St Bernard, abbé de Clervaux, ayant prêché la croisade en France, la prêche en Allemagne. Mais en quelle langue prêchait-il donc? il n'entendait point le tudesque, il ne pouvait parler latin au peuple. Il y fit beaucoup de miracles. Cela peut être: mais il ne joignit pas à ces miracles le don de prophétie; car il annonça de la part de DIEU les plus grands succès.

L'empereur se croise à Spire avec beaucoup de seigneurs.

1147.

Conrad III fait les préparatifs de sa croisade dans la diète de Francfort. Il fait, avant son départ, couronner son fils *Henri* roi des Romains. On établit le conseil impérial de Rotveil, pour juger les causes en dernier ressort. Ce conseil était composé de douze barons. La présidence fut donnée comme un fief à la maison de

Schults, c'eſt-à-dire, à condition de foi et hommage, et d'une redevance. Ces eſpèces de fiefs commençaient à s'introduire.

L'empereur s'embarque ſur le Danube avec le célèbre évêque de Freiſingen, qui a écrit l'hiſtoire de ce temps, avec ceux de Ratisbonne, de Paſſau, de Basle, de Metz, de Toul. *Fréderic Barberouſſe*, le marquis d'Autriche, *Henri* duc de Bavière, le marquis de Montferrat ſont les principaux princes qui l'accompagnent.

Les Allemands étaient les derniers qui venaient à ces expéditions d'abord ſi brillantes, et bientôt après ſi malheureuſes. Déjà était érigé le petit royaume de Jéruſalem: les Etats d'Antioche, d'Edeſſe, de Tripoli, de Syrie s'étaient formés. Il s'était élevé des comtes de Joppé, des marquis de Galilée et de Sidon; mais la plupart de ces conquêtes étaient perdues.

1148.

L'intempérance fait périr une partie de l'armée allemande. De-là tous ces bruits que l'empereur grec a empoiſonné les fontaines pour faire périr les croiſés.

Conrad et *Louis le jeune*, roi de France, joignent leurs armées affaiblies vers Laodicée. Après quelques combats contre les muſulmans, il va en pélérinage à Jéruſalem, au lieu de ſe rendre maître de Damas, qu'il aſſiége enſuite inutilement. Il s'en retourne preſque ſans armée ſur les vaiſſeaux de ſon beau-frère *Manuel Comnène*; il aborde dans le golfe de Veniſe, n'oſant aller en Italie, encore moins ſe préſenter à Rome pour y être couronné.

La perte de toutes ces prodigieuses armées de croisés, dans le pays où *Alexandre* avait subjugué avec quarante mille hommes un empire beaucoup plus puissant que celui des Arabes et des Turcs, démontre que dans ces entreprises des chrétiens il y avait un vice radical qui devait nécessairement les détruire; c'était le gouvernement féodal, l'indépendance des chefs, et par conséquent la désunion, le désordre et l'imprudence.

La seule croisade raisonnable qu'on fit alors fut celle de quelques seigneurs flamands et anglais, mais principalement de plusieurs allemands des bords du Rhin, du Mein et du Veser, qui s'embarquèrent pour aller secourir l'Espagne toujours envahie par les Maures. C'était-là un danger véritable qui demandait des secours: et il valait mieux assister l'Espagne contre les usurpateurs que d'aller à Jérusalem, sur laquelle on n'avait aucun droit à prétendre, et où il n'y avait rien à gagner. Les croisés prirent Lisbonne, et la donnèrent au roi *Alfonse*.

On en fesait une autre contre les païens du Nord; car l'esprit du temps chez les chrétiens était d'aller combattre ceux qui n'étaient pas de leur religion. Les évêques de Magdebourg, de Halberstad, de Munster, de Mersebourg, de Brandebourg, plusieurs abbés animent cette croisade. On marche avec une armée de soixante mille hommes pour aller convertir les Slaves, les habitans de la Pomeranie, de la Prusse et des bords de la mer baltique. Cette croisade se fait sans consulter l'empereur, et elle tourne même contre lui.

Henri le lion, duc de Saxe, à qui *Conrad* avait ôté la Bavière, était à la tête de la croisade contre les païens : il les laissa bientôt en repos, pour attaquer les chrétiens et pour reprendre la Bavière.

1150. 1151.

L'empereur, pour tout fruit de son voyage en Palestine, ne retrouve donc en Allemagne qu'une guerre civile sous le nom de *guerre sainte*. Il a bien de la peine avec le secours des Bavarois et du reste de l'Allemagne à contenir *Henri le lion et* les *Guelfes*.

1152.

Conrad III meurt à Bamberg le 15 février, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils.

FREDERIC PREMIER, DIT BARBEROUSSE,

VINGT-DEUXIEME EMPEREUR.

1152.

FRÉDERIC I est élu à Francfort par le consentement de tous les princes. Son secrétaire *Amandus* rapporte dans ses annales, dont on a conservé des extraits, que plusieurs seigneurs de la Lombardie y donnèrent leur suffrage en ces termes : *O vous officiez* officiati, *si vous y consentez*, *Frédéric aura la force de son empire.*

Ces *officiati* étaient alors au nombre de six; les archevêques de Mayence, de Trèves, de

Cologne, le grand-écuyer, le grand-maître d'hôtel, le grand-chambellan; on y ajouta depuis le grand-échanſon. Il paraît indubitable que ces *officiati* étaient les premiers qui reconnaiſſaient l'empereur élu, qui l'annonçaient au peuple, qui ſe chargaient de la cérémonie.

Les ſeigneurs italiens aſſiſtèrent à cette élection de *Fréderic*: rien n'eſt plus naturel. On croyait à Francfort donner l'Empire romain en donnant la couronne d'Allemagne; quoique le roi ne fût nommé empereur qu'après avoir été couronné à Rome. Le prédéceſſeur de *Fréderic Barberouſſe* n'avait eu aucune autorité ni à Rome ni dans l'Italie: et il était de l'intérêt de l'élu que les grands vaſſaux de l'Empire romain joigniſſent leur ſuffrage aux voix des Allemands.

L'archevêque de Cologne le couronne à Aix-la-Chapelle: et tous les évêques l'avertiſſent qu'il n'a point l'Empire par droit d'hérédité. L'avertiſſement était inutile; le fils du dernier empereur, abandonné, en était une aſſez bonne preuve.

Son règne commence par l'action la plus impoſante. Deux concurrens, *Svenon* et *Canut*, diſputaient depuis long-temps le Danemarck: *Fréderic* ſe fait arbitre; il force *Canut* à céder ſes droits. *Svenon* ſoumet le Danemarck à l'Empire dans la ville de Merſebourg. Il prête ſerment de fidélité, il eſt inveſti par l'épée. Ainſi au milieu de tant de troubles, on voit des rois de Pologne, de Hongrie, de Danemarck aux pieds du trône impérial.

Le

1153.

Le marquisat d'Autriche est érigé en duché en faveur de *Henri Jasamergott*, qu'on ne connaît guère, et dont la postérité s'éteignit environ un siècle après.

Henri le lion, ce duc de Saxe de la maison *Guelfe*, obtient l'investiture de la Bavière parce qu'il l'avait presque toute reconquise; et il devient partisan de *Fréderic Barberousse* autant qu'il avait été ennemi de *Conrad I.*

Le Pape *Eugène III* envoie deux légats faire le procès à l'archevêque de Mayence, accusé d'avoir dissipé les biens de son église, et l'empereur le permet.

1154.

En récompense *Fréderic Barberousse* répudie sa femme, *Marie de Vocbourg* ou *Vohenbourg*, sans que le pape *Adrien IV*, alors siégeant à Rome, le trouve mauvais.

1155.

Fréderic reprend sur l'Italie les desseins de ses prédécesseurs. Il réduit plusieurs villes de Lombardie qui voulaient se mettre en république; mais Milan lui résiste.

Il se saisit au nom de *Henri*, son pupille, fils de *Conrad III*, des terres de la comtesse *Mathilde*, est couronné à Pavie et députe vers *Adrien IV*, pour le prier de le couronner empereur à Rome.

Ce pape est un des grands exemples de ce que peuvent le mérite personnel et la fortune. Né anglais, fils d'un mendiant, long-temps

mendiant lui-même, errant de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez des moines en Dauphiné, enfin porté au comble de la grandeur, il avait d'autant plus d'élévation dans l'esprit qu'il était parvenu d'un état plus abject. Il voulait couronner un vassal, et craignait de se donner un maître. Les troubles précédens avaient introduit la coutume que, quand l'empereur venait se faire sacrer, le pape se fortifiait, le peuple se cantonnait, et l'empereur commençait par jurer que le pape ne serait ni tué, ni mutilé, ni dépouillé.

Le St Siége était protégé, comme on l'a vu, par le roi de Sicile et de Naples, devenu voisin et vassal dangereux.

L'empereur et le pape se ménagent l'un l'autre. *Adrien*, enfermé dans la forteresse de Citta-di-Castello, s'accorde pour le couronnement, comme on capitule avec son ennemi. Un chevalier armé de toutes pièces vient lui jurer sur l'évangile que ses membres et sa vie seront en sureté; et l'empereur lui livre ce fameux *Arnaud de Brescia* qui avait soulevé le peuple romain contre le pontificat, et qui avait été sur le point de rétablir la république romaine. *Arnaud* est brûlé à Rome comme un hérétique et comme un républicain que deux souverains prétendans au despotisme s'immolaient.

Le pape va au-devant de l'empereur, qui devait, selon le nouveau cérémonial, lui baiser les pieds, lui tenir l'étrier et conduire sa haquenée blanche l'espace de neuf pas romains. L'empereur ne fesait point de difficulté de baiser les pieds, mais il ne voulait point de la bride.

Alors les cardinaux s'enfuient dans Citta-di-Castello, comme si *Fréderic Barberousse* avait donné le signal d'une guerre civile. On lui fit voir que *Lothaire II* avait accepté ce cérémonial d'humilité chrétienne, il s'y soumit enfin; et comme il se trompait d'étrier, il dit qu'il n'avait point appris le métier de palefrenier. C'était en effet un grand triomphe pour l'Eglise, de voir un empereur servir de palefrenier à un mendiant, fils d'un mendiant, devenu évêque de cette Rome où cet empereur devait commander.

Les députés du peuple romain, devenus aussi plus hardis depuis que tant de villes d'Italie avaient sonné le tocsin de la liberté, viennent dire à *Fréderic: Nous vous avons fait notre citoyen et notre prince d'étranger que vous étiez* etc. *Fréderic* leur impose le silence, et leur dit: *Charlemagne et Othon vous ont conquis, je suis votre maître*, etc.

Fréderic est sacré empereur le 18 juin dans St Pierre.

On savait si peu ce que c'était que l'Empire, toutes les prétentions étaient si contradictoires, que d'un côté le peuple romain se souleva, et il y eut beaucoup de sang versé, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre du sénat et du peuple: et de l'autre côté le pape *Adrien* écrivait dans toutes ses lettres qu'il avait conféré à *Fréderic* le bénéfice de l'empire romain, *Beneficium imperii romani.* Ce mot de *beneficium* signifiait un fief alors.

Il fit de plus exposer en public un tableau qui représentait *Lothaire II* aux genoux du pape *Alexandre II*, tenant les mains jointes entre celles du pontife; ce qui était la marque distinctive de la vassalité. L'inscription du tableau était:

Rex venit ante fores jurans prius urbis honores;
Post homo fit papæ, sumit quo dante coronam.

" Le roi jure à la porte le maintien des » honneurs de Rome, devient vassal du pape, » qui lui donne la couronne. "

1156.

On voit déjà *Fréderic* fort puissant en Allemagne: car il fait condamner le comte palatin du Rhin à son retour dans une diète pour des malversations. La peine était, selon l'ancienne loi de Suabe, de porter un chien sur les épaules un mille d'Allemagne. L'archevêque de Mayence est condamné à la même peine ridicule. On la leur épargne. L'empereur fait détruire plusieurs petits châteaux de brigands. Il épouse à Vurtzbourg la fille d'un comte de Bourgogne, c'est à-dire de la Franche-Comté, et devient par-là seigneur direct de cette comté relevant de l'Empire.

Le comte son beau-père, nommé *Renaud*, ayant obtenu de grandes immunités en faveur de ce mariage, s'intitula le comte-franc, et c'est de-là qu'est venu le nom de Franche-Comté.

1157.

Les Polonais refusent de payer leur tribut, qui était alors fixé à cinq cents marcs d'argent. *Fréderic* marche vers la Pologne. Le duc de Pologne donne son frère en otage et se soumet au tribut, dont il paye les arrérages.

Fréderic passe à Besançon devenu son domaine; il y reçoit des légats du pape avec les ambassadeurs de presque tous les princes. Il se plaint

avec hauteur à ces légats du terme de *bénéfice* dont la cour de Rome usait en parlant de l'Empire, et du tableau où *Lothaire II* était représenté comme vassal du St Siége. Sa gloire et sa puissance, ainsi que son droit, justifient cette hauteur. Un légat ayant dit: *Si l'empereur ne tient pas l'empire du pape, de qui le tient-il donc?* Le comte palatin pour réponse veut tuer les légats. L'empereur les renvoie à Rome.

Les droits régaliens sont confirmés à l'archevêque de Lyon, reconnu par l'empereur pour primat des Gaules. La juridiction de l'archevêque est par cet acte mémorable étendue sur tous les fiefs de la Savoie. L'original de ce diplome subsiste encore. Le sceau est dans une petite bulle ou boîte d'or. C'est de cette manière de sceller que le nom de bulle a été donné aux constitutions.

1158.

L'empereur accorde le titre de roi au duc de Bohême *Uladislas* sa vie durant. Les empereurs donnaient alors des titres à vie, même celui de monarque; et on était roi par la grâce de l'empereur, sans que la province dont on devenait roi fût un royaume: de sorte que l'on voit dans les commencemens, tantôt des rois, tantôt des ducs de Hongrie, de Pologne, de Bohême.

Il passe en Italie; d'abord le comte palatin et le chancelier de l'empereur, qu'il ne faut pas confondre avec le chancelier de l'empire, vont recevoir les sermens de plusieurs villes; ces sermens étaient conçus en ces termes: *Je jure d'être toujours fidelle à monseigneur l'empereur Frédéric contre tous ses ennemis, etc.* Comme il

était brouillé alors avec le pape à cause de l'aventure des légats à Besançon, il semblait que ces sermens fussent exigés contre le Saint Siége.

Il ne paraît pas que les papes fussent alors souverains des terres données par *Pepin*, par *Charlemagne* et par *Othon I.* Les commissaires de l'empereur exercent tous les droits de la souveraineté dans la Marche d'Ancone.

Adrien IV envoie de nouveaux légats à l'empereur dans Augsbourg, où il assemble son armée. *Fréderic* marche à Milan; cette ville était déjà la plus puissante de la Lombardie; et Pavie et Ravenne étaient peu de chose en comparaison: elle s'était rendue libre dès le temps de l'empereur *Henri V*; la fertilité de son territoire et sur-tout sa liberté l'avaient enrichie.

A l'approche de l'empereur elle envoie offrir de l'argent pour garder sa liberté; mais *Fréderic* veut l'argent et la sujétion. La ville est assiégée et se défend; bientôt ses consuls capitulent: on leur ôte le droit de battre monnaie et tous les droits régaliens. On condamne les Milanais à bâtir un palais pour l'empereur, à payer neuf mille marcs d'argent. Tous les habitans font serment de fidélité. Milan, sans duc et sans comte, fut gouvernée en ville sujette.

Fréderic fait commencer à bâtir le nouveau Lodi sur la rivière d'Adda; il donne de nouvelles lois en Italie, et commence par ordonner que toute ville qui transgressera ces lois payera cent marcs d'or; un marquis cinquante; un comte quarante; et un seigneur châtelain vingt. Il ordonne qu'aucun fief ne pourra se partager; et comme les vassaux, en prêtant hommage aux seigneurs des grands fiefs, leur juraient de les

servir indistinctement envers et contre tous, il ordonne que dans ces sermens on excepte toujours l'empereur; loi sagement contraire aux coutumes féodales de France, par lesquelles un vassal était obligé de servir son seigneur en guerre contre le roi: ce qui était, comme nous l'avons dit ailleurs, une jurisprudence de guerres civiles.

Les Génois et les Pisans avaient depuis long-temps enlevé la Corse et la Sardaigne aux Sarrasins, et s'en disputaient encore la possession; c'est une preuve qu'ils étaient très-puissans; mais *Fréderic*, plus puissant qu'eux, envoie des commissaires dans ces deux villes; et parce que les Génois le traversent, il leur fait payer une amende de mille marcs d'argent, et les empêche de continuer à fortifier Gènes.

Il remet l'ordre dans les fiefs de la comtesse *Mathilde*, dont les papes ne possédaient rien; il les donne à un *Guelfe*, cousin du duc de Saxe et de Bavière. On oublie le neveu de cette comtesse, fils de l'empereur *Conrad*, lequel avait des droits sur ces fiefs. En ce temps l'université de Bologne, la première de toutes les universités de l'Europe, commençait à s'établir, et l'empereur lui donne des priviléges.

1159.

Fréderic I commençait à être plus maître en Italie que *Charlemagne* et *Othon* ne l'avaient été: il affaiblit le pape en soutenant les prérogatives des sénateurs de Rome, et encore plus en mettant des troupes en quartier d'hiver dans ses terres.

Adrien IV, pour mieux conserver le temporel,

attaque *Frédéric Barberouſſe* ſur le ſpirituel. Il ne s'agit plus des inveſtitures par un bâton courbé ou droit, mais du ſerment que les évêques prêtent à l'empereur; il traite cette cérémonie de ſacrilége, et cependant ſous main il excite les peuples.

Les Milanais prennent cette occaſion de recouvrer un peu de liberté. *Frédéric* les fait déclarer *déſerteurs et ennemis de l'Empire*; et par l'arrêt leurs biens ſont livrés au pillage, et leurs perſonnes à l'eſclavage; arrêt qui reſſemble plutôt à un ordre d'*Attila* qu'à une conſtitution d'un empereur chrétien.

Adrien IV ſaiſit ce temps de trouble pour redemander tous les fiefs de la comteſſe *Mathilde*, le duché de Spolète, la Sardaigne et la Corſe. L'empereur ne lui donne rien; il aſſiége Crême qui avait pris le parti de Milan, prend Crême et la pille. Milan reſpira et jouit quelque temps du bonheur de devoir ſa liberté à ſon courage.

1160.

Après la mort du pape *Adrien IV*, les cardinaux ſe partagent; la moitié élit le cardinal *Roland*, qui prend le nom d'*Alexandre III*, ennemi déclaré de l'empereur: l'autre choiſit *Octavien* ſon partiſan, qui s'appelle *Victor. Frédéric Barberouſſe*, uſant de ſes droits d'empereur, indique un concile à Pavie pour juger entre les deux compétiteurs. *Alexandre* refuſe de reconnaître ce concile; *Victor* s'y préſente; le concile juge en ſa faveur; l'empereur lui baiſe les pieds et conduit ſon cheval comme celui d'*Adrien*. Il ſe ſoumettait à cette étrange cérémonie pour être réellement le maître.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51335/fragment/page=0208

Alexandre III, retiré dans Anagni, excommunie l'empereur et absout ses sujets du serment de fidélité. On voit bien que le pape comptait sur le secours des rois de Naples et de Sicile. Jamais un pape n'excommunia un roi sans avoir un prince tout prêt à soutenir par les armes cette hardiesse ecclésiastique : le pape comptait sur le roi de Naples et sur les plus grandes villes d'Italie.

1161.

Les Milanais profitent de ces divisions; ils osent attaquer l'armée impériale à Carentia, à quelques milles de Lodi, et remportent une grande victoire. Si les autres villes d'Italie avaient secondé Milan, c'était le moment pour délivrer à jamais ce beau pays du joug étranger.

1162.

L'empereur rétablit son armée et ses affaires : les Milanais bloqués manquent de vivres; ils capitulent. Les consuls et huit chevaliers, chacun l'épée nue à la main, viennent mettre leurs épées aux pieds de l'empereur à Lodi. L'empereur révoque l'arrêt qui condamnait les citoyens à la servitude et qui livrait leur ville au pillage ; mais à peine y est-il entré qu'il fait démolir les portes, les remparts, tous les édifices publics, et on sème du sel sur leurs ruines, selon l'ancien préjugé très-faux que le sel est l'emblème de la stérilité. Les Huns, les Goths, les Lombards n'avaient pas ainsi traité l'Italie.

Les Génois qui se prétendaient libres viennent prêter serment de fidélité ; et en protestant

qu'ils ne donneront point de tribut annuel, ils donnent mille deux cents marcs d'argent; ils promettent d'équiper une flotte pour aider l'empereur à conquérir la Sicile et la Pouille; et *Fréderic* leur donne en fief ce qu'on appelle la rivière de Gènes, depuis Monaco jusqu'à Porto-Venère.

Il marche à Bologne qui était confédérée avec Milan; il y protège les colléges, et fait démanteler les murailles : tout se soumet à sa puissance.

Pendant ce temps l'Empire fait des conquêtes dans le Nord; le duc de Saxe s'empare du Meklenbourg pays de Vandales, et y transplante des colonies d'allemands.

Pour rendre le triomphe de *Fréderic Barberousse* complet, le pape *Alexandre III*, son ennemi, fuit de l'Italie et se retire en France. *Fréderic* va à Besançon pour intimider le roi de France et le détacher du parti d'*Alexandre*.

C'est dans ce temps de sa puissance qu'il somme les rois de Danemarck, de Bohème et de Hongrie de venir à ses ordres donner leurs voix dans une diète contre un pape. Le roi de Danemarck *Valdemar I* obéit; il se rendit à Besançon. On dit qu'il n'y fit serment de fidélité que pour le reste de la Vandalie qu'on abandonnait à ses conquêtes; d'autres disent qu'il renouvela l'hommage pour le Danemarck: s'il est ainsi, c'est le dernier roi de Danemarck qui ait fait hommage de son royaume à l'Empire; et cette année 1162 devient par-là une grande époque.

1163.

L'empereur va à Mayence, dont le peuple excité par des moines avait massacré l'archevêque. Il fit raser les murailles de la ville, elles ne furent rétablies que long-temps après.

1164.

Erfort capitale de la Thuringe, ville dont les archevêques de Mayence ont prétendu la seigneurie depuis *Othon IV*, est ceinte de murailles, dans le temps qu'on détruit celles de Mayence.

Etablissement de la société des villes anséatiques. Cette union avait commencé par Hambourg et Lubeck, qui fesaient quelque négoce à l'exemple des villes maritimes de l'Italie. Elles se rendirent bientôt utiles et puissantes, en fournissant du moins le nécessaire au nord de l'Allemagne; et depuis, lorsque Lubeck qui appartenait au fameux *Henri le lion*, et qu'il fortifia, fut déclarée ville impériale par *Frédéric Barberousse*, et fut la première des villes maritimes. Lorsqu'elle eut le droit de battre monnaie, cette monnaie fut la meilleure de toutes, dans ces pays où l'on n'en n'avait frappé jusqu'alors qu'à un très-bas titre. De-là vient, à ce qu'on a cru, l'argent *esterling*; de-là vient que Londres compta par livres esterling, quand elle se fut associée aux villes anséatiques.

Il arrive à l'empereur ce qui était arrivé à tous ses prédécesseurs : on fait contre lui des ligues en Italie tandis qu'il est en Allemagne. Rome se ligue avec Venise par les soins du pape *Alexandre III*. Venise, imprenable par sa situation, était redoutable par son opulence; elle

avait acquis de grandes richeſſes dans les croiſades, auxquelles les Vénitiens n'avaient juſqu'alors pris part qu'en négocians habiles.

Fréderic retourne en Italie, et ravage le Véronais qui était de la ligue. Son pape *Victor* meurt. Il en fait ſacrer un autre, au mépris de toutes les lois, par un évêque de Liége. Cet uſurpateur prend le nom de *Paſcal*.

La Sardaigne était alors gouvernée par quatre baillis. Un d'eux qui s'était enrichi vient demander à *Fréderic* le titre de roi, et l'empereur le lui donne. Il triple par-tout les impôts, et retourne en Allemagne avec aſſez d'argent pour ſe faire craindre.

1165.

Diète de Vurtzbourg contre le pape *Alexandre III*. L'empereur exige un ſerment de tous les princes et de tous les évêques de ne point reconnaître *Alexandre*. Cette diète eſt célèbre par les députés d'Angleterre qui viennent rendre compte des droits du roi et du peuple, contre les prétentions de l'Egliſe de Rome.

Fréderic, pour donner de la conſidération à ſon pape *Paſcal*, lui fait canoniſer *Charlemagne*. Quel ſaint, et quel feſeur de ſaints! Aix-la-Chapelle prend le titre de la capitale de l'Empire, quoiqu'il n'y ait point en effet de capitale. Elle obtient le droit de battre monnaie.

1166.

Henri le lion duc de Saxe et de Bavière, ayant augmenté prodigieuſement ſes domaines, l'empereur n'eſt pas fâché de voir une ligue en Allemagne contre ce prince. Un archevêque

de Cologne, hardi et entreprenant, s'unit avec plusieurs autres évêques, avec le comte palatin, le comte de Thuringe et le marquis de Brandebourg. On fait à *Henri le lion* une guerre sanglante L'empereur les laisse se battre et passe en Italie.

1167.

Les Pisans et les Génois plaident à Lodi devant l'empereur pour la possession de la Sardaigne, et ne l'obtiennent ni les uns ni les autres.

Fréderic va mettre à contribution la Pentapole si solennellement cédée aux papes par tant d'empereurs, et patrimoine inconteſtable de l'Eglise.

La ligue de Venise et de Rome, et la haine que le pouvoir despotique de *Fréderic* inspire, engagent Crémone, Bergame, Brescia, Mantoue, Ferrare et d'autres villes à s'unir avec les Milanais. Toutes ces villes et les Romains prennent en même temps les armes.

Les Romains attaquent vers Tusculum une partie de l'armée impériale. Elle était commandée par un archevêque de Mayence très-célèbre alors, nommé *Chrisstiern* et par un archevêque de Cologne. C'était un spectacle rare de voir ces deux prêtres entonner une chanson allemande pour animer leurs troupes au combat.

Mais ce qui marquait bien la décadence de Rome, c'est que les Allemands, dix fois moins nombreux, défirent entièrement les Romains. *Fréderic* marche alors d'Ancone à Rome; il l'attaque, il brûle la ville Léonine; et l'église de St Pierre est presque consumée.

Le pape *Alexandre* s'enfuit à Bénévent. L'empereur se fait couronner avec l'impératrice *Béatrix* par son anti-pape *Pascal* dans les ruines de St Pierre.

De là *Fréderic* revole contre les villes confédérées. La contagion qui désole son armée les met pour quelques temps en sureté. Les troupes allemandes, victorieuses des Romains, étaient souvent vaincues par l'intempérance et par la chaleur du climat.

1168.

Alexandre III trouve le secret de mettre à la fois dans son parti *Emmanuel* empereur des Grecs et *Guillaume* roi de Sicile, ennemi naturel des Grecs; tant on croyait l'intérêt commun de se réunir contre *Barberousse*.

En effet ces deux puissances envoient au pape de l'argent et quelques troupes. L'empereur, à la tête d'une armée très-diminuée, voit les Milanais relever leurs murailles sous ses yeux, et presque toute la Lombardie conjurée contre lui. Il se retire vers le comté de Maurienne. Les Milanais enhardis le poursuivent dans les montagnes. Il échappe à grande peine, et se retire en Alsace, tandis que le pape l'excommunie.

L'Italie respire par sa retraite. Les Milanais se fortifient. Ils bâtissent aux pieds des Alpes la ville d'Alexandrie à l'honneur du pape. C'est Alexandrie de la paille, ainsi nommée à cause de ses maisonnettes couvertes de chaume, qui la distinguent d'Alexandrie fondée par le véritable *Alexandre*.

En cette année Lunebourg commence à devenir une ville.

L'évêque de Vurtzbourg obtient la juriſdiction civile dans le duché de Franconie. C'eſt ce qui fait que ſes ſucceſſeurs ont eu la direction du cercle de ce nom.

Guelfe, couſin germain du fameux *Henri le lion* duc de Saxe et de Bavière, lègue en mourant à l'empereur le duché de Spolète, le marquiſat de Toſcane, avec ſes droits ſur la Sardaigne, pays réclamé par tant de compétiteurs, abandonné à lui-même et à ſes baillis, dont l'un ſe diſait roi.

1169.

Fréderic fait élire *Henri* ſon fils aîné roi des Romains, tandis qu'il eſt prêt à perdre pour jamais Rome et l'Italie.

Quelques mois après il fait élire ſon ſecond fils *Fréderic* duc d'Allemagne, et lui aſſure le duché de Suabe: les auteurs étrangers ont cru que *Fréderic* avait donné l'Allemagne entière à ſon fils, mais ce n'était que l'ancienne Allemagne proprement dite. Il n'y avait d'autre roi de la Germanie, nommée Allemagne, que l'empereur.

1170.

Fréderic n'eſt plus reconnaiſſable. Il négocie avec le pape au lieu d'aller combattre. Ses armées et ſon tréſor étaient donc diminués.

Les Danois prennent Stettin. *Henri le lion*, au lieu d'aider l'empereur à recouvrer l'Italie, ſe croiſe avec ſes chevaliers ſaxons pour aller ſe battre dans la Paleſtine.

1171.

Henri le lion trouvant une trève établie en Asie s'en retourne par l'Égypte. Le soudan voulut étonner l'Europe par sa magnificence et sa générosité: il accabla de présens le duc de Saxe et de Bavière: et entr'autres, il lui donna quinze cents chevaux arabes.

1172.

L'empereur assemble enfin une diète à Vorms, et demande du secours à l'Allemagne, pour ranger l'Italie sous sa puissance.

Il commence par envoyer une petite armée, commandée par ce même archevêque de Mayence qui avait battu les Romains.

Les villes de Lombardie étaient confédérées, mais jalouses les unes des autres. Lucques était ennemie mortelle de Pise; Gènes l'était de Pise et de Florence; et ce sont ces divisions qui ont perdu à la fin l'Italie.

1173.

L'archevêque de Mayence *Christiern* réussit habilement à détacher les Vénitiens de la ligue: mais Milan, Pavie, Florence, Crémone, Parme, Bologne sont inébranlables, et Rome les soutient.

Pendant ce temps *Frédéric* est obligé d'aller appaiser des troubles dans la Bohème. Il y dépossède le roi *Ladislas*, et donne la régence au fils de ce roi. On ne peut être plus absolu qu'il l'était en Allemagne, et plus faible alors au-delà des Alpes.

1174.

1174.

Il passe enfin le mont Cenis. Il assiége cette Alexandrie bâtie pendant son absence, et dont le nom lui était odieux; et commence par faire dire aux habitans que, s'ils osent se défendre, on ne pardonnera ni au sexe ni à l'enfance.

1175.

Les Alexandrins secourus par les villes confédérées sortent sur les impériaux, et les battent à l'exemple des Milanais. L'empereur pour comble de disgrace est abandonné par *Henri le lion*, qui se retire avec ses saxons, très-indisposé contre *Barberousse*, qui gardait pour lui les terres de *Mathilde*.

Il semblait que l'Italie allait être libre pour jamais.

1176.

Fréderic reçoit des renforts d'Allemagne. L'archevêque de Mayence est à l'autre bout de l'Italie, dans la Marche d'Ancone, avec ses troupes.

La guerre est poussée vivement de deux côtés. L'infanterie milanaise, toute armée de piques, défait toute la gendarmerie impériale. *Fréderic* échappe à peine poursuivi par les vainqueurs. Il se cache et se sauve enfin dans Pavie.

Cette victoire fut le signal de la liberté des Italiens pendant plusieurs années: eux seuls alors purent se nuire.

Le superbe *Fréderic* prévient enfin et sollicite le pape *Alexandre*, retiré dès long-temps dans Anagni, craignant également les Romains qui ne voulaient point de maitre, et l'empereur qui voulait l'être.

Fréderic lui offre de l'aider à dominer dans Rome, de lui restituer le patrimoine de St Pierre, et de lui donner une partie des terres de la comtesse *Mathilde*. On assemble un congrès à Bologne.

1177.

Le pape fait transférer le congrès à Venise, où il se rend sur les vaisseaux du roi de Sicile. Les ambassadeurs des villes de Sicile, et les députés des villes lombardes y arrivent les premiers. L'archevêque de Mayence *Christiern* y vient conclure la paix.

Il est difficile de démêler comment cette paix, qui devait assurer le repos des papes et la liberté des Italiens, ne fut qu'une trève de six ans avec les villes lombardes, et de quinze ans avec la Sicile. Il n'y fut pas question des terres de la comtesse *Mathilde*, qui avaient été la base du traité.

Tout étant conclu, l'empereur se rend à Venise. Le duc le conduit dans sa gondole à St Marc. Le pape l'attendait à la porte, la tiare sur la tête. L'empereur sans manteau le conduit au chœur, une baguette de bedeau à la main. Le pape prêcha en latin que *Fréderic* n'entendait pas. Après le sermon, l'empereur vient baiser les pieds du pape, communie de sa main, conduit sa mule dans la place St Marc au sortir de l'Eglise; et *Alexandre III* s'écriait: DIEU *a voulu qu'un vieillard et un prêtre triomphât d'un empereur puissant et terrible.* Toute l'Italie regarda *Alexandre III* comme son libérateur et son père.

La paix fut jurée sur les évangiles par douze

princes de l'Empire. On n'écrivait guère alors des traités. Il y avait peu de clauses, les sermens suffisaient. Peu de princes allemands savaient lire et signer, et on ne se servait de la plume qu'à Rome. Cela ressemble aux temps sauvages qu'on appelle héroïques.

Cependant on exigea de l'empereur un acte particulier scellé de son sceau, par lequel il promit de n'inquiéter de six ans les villes d'Italie.

1178.

Comment *Fréderic Barberousse* osait-il après cela passer par Milan, dont le peuple traité par lui en esclave l'avait vaincu ? Il y alla pourtant en retournant en Allemagne.

D'autres troubles agitaient ce vaste pays, guerrier, puissant et malheureux, dans lequel il n'y avait pas encore une seule ville comparable aux médiocres de l'Italie.

Henri le lion, maître de la Saxe et de la Bavière, faisait toujours la guerre à plusieurs évêques comme l'empereur l'avait faite au pape. Il succomba comme lui, et par l'empereur même.

L'archevêque de Cologne, aidé de la moitié de la Westphalie, l'archevêque de Magdebourg, un évêque d'Halberstadt étaient opprimés par *Henri le lion*, et lui faisaient tout le mal qu'ils pouvaient. Presque toute l'Allemagne embrasse leur parti.

1179.

Henri le lion est le quatrième duc de Bavière mis au ban de l'Empire dans la diète de Goslar. Il fallait une puissante armée pour mettre l'arrêt à exécution. Ce prince était plus puissant

que l'empereur. Il commandait alors depuis Lubeck jusqu'au milieu de la Vestphalie. Il avait, outre la Bavière, la Stirie et la Carinthie. L'archevêque de Cologne son ennemi est chargé de l'exécution du ban.

Parmi les vassaux de l'Empire, qui amènent des troupes à l'archevêque de Cologne, on voit un *Philippe*, comte de Flandre, ainsi qu'un comte de Hainaut et un duc de Brabant, etc. Cela pourrait faire croire que la Flandre proprement dite se regardait toujours comme membre de l'Empire, quoique pairie de la France; tant le droit féodal traînait après lui d'incertitudes.

Le duc *Henri* se défend dans la Saxe; il prend la Thuringe, il prend la Hesse, il bat l'armée de l'archevêque de Cologne.

La plus grande partie de l'Allemagne est ravagée par cette guerre civile, effet naturel du gouvernement féodal. Il est même étrange que cet effet n'arrivât pas plus souvent.

1180.

Après quelques succès divers, l'empereur tient une diète dans le château de Gelnhausen vers le Rhin. On y renouvelle, on y confirme la proscription de *Henri le lion*. *Fréderic* y donne la Saxe à *Bernard d'Anhalt*, fils d'*Albert l'ours* marquis de Brandebourg. On lui donne aussi une partie de la Vestphalie. La maison d'*Anhalt* parut alors devoir être la plus puissante de l'Allemagne.

La Bavière est accordée au comte *Othon de Vitelsbach*, chef de la cour de justice de l'empereur. C'est de cet *Othon Vitelsbach* que descendent

les deux maisons électorales de *Bavière* qui règnent de nos jours après tant de malheurs. Elles doivent leur grandeur à *Fréderic Barberousse*.

Dès que ces seigneurs furent investis, chacun tombe sur *Henri le lion*; et l'empereur se met lui-même à la tête de l'armée.

1181.

On prend au duc *Henri* Lunebourg dont il était maître: on attaque Lubeck dont il était le protecteur; et le roi de Danemarck *Valdemar* aide l'empereur dans ce siége de Lubeck.

Lubeck déjà riche, et qui craignait de tomber au pouvoir du Danemarck, se donne à l'empereur, qui la déclare ville impériale, capitale des villes de la mer baltique, avec la permission de battre monnaie.

Le duc *Henri*, ne pouvant plus résister, va se jeter aux pieds de l'empereur, qui lui promet de lui conserver Brunsvick et Lunebourg, reste de tant d'Etats qu'on lui enlève.

Henri le lion passe à Londres avec sa femme, chez le roi *Henri II* son beau-père. Elle lui donne un fils nommé *Othon*; c'est le même qui fut depuis empereur sous le nom d'*Othon IV*; et c'est d'un frère de cet *Othon IV* que descendent les princes qui règnent aujourd'hui en Angleterre, de sorte que les ducs de Brunsvick, les rois d'Angleterre, les ducs de Modène ont tous une origine commune, et cette origine est italienne.

1182.

L'Allemagne est alors tranquille. *Fréderic* y abolit plusieurs coutumes barbares, entr'autres

celle de piller le mobilier des morts; droit horrible que les bourgeois des villes exerçaient au décès d'un bourgeois aux dépens des héritiers, et qui causait toujours des querelles sanglantes, quoique le mobilier fût alors bien peu de chose.

Toutes les villes de la Lombardie jouissent d'une profonde paix et reprennent la vie.

Les Romains persistent toujours dans l'idée de se soustraire au pouvoir des papes, comme à celui des empereurs. Ils chassent de Rome le pape *Lucius III*, successeur d'*Alexandre*.

Le sénat est le maitre dans Rome. Quelques clercs qu'on prend pour des espions du pape *Lucius III* lui sont renvoyés avec les yeux crevés; inhumanité trop indigne du nom romain.

1183.

Frédéric I déclare Ratisbonne ville impériale. Il détache le Tirol de la Bavière; il en détache aussi la Stirie, qu'il érige en duché.

Célèbre congrès à Plaisance le 30 avril entre les commissaires de l'empereur et les députés de toutes les villes de Lombardie. Ceux de Venise même s'y trouvent. Ils conviennent que l'empereur peut exiger de ses vassaux d'Italie le serment de fidélité; et qu'ils sont obligés de marcher à son secours, en cas qu'on l'attaque dans son voyage à Rome, qu'on appelle l'expédition romaine.

Ils stipulent que les villes et les vassaux ne fourniront à l'empereur dans son passage que le fourrage ordinaire, et les provisions de bouche pour tout subside.

L'empereur leur accorde le droit d'avoir des troupes, des fortifications, des tribunaux qui jugent en dernier reſſort, juſqu'à concurrence de cinquante marcs d'argent; et nulle cauſe ne doit être jamais évoquée en Allemagne.

Si dans ces villes l'évêque a le titre de comte, il y conſervera le droit de créer les conſuls de ſa ville épiſcopale; et ſi l'évêque n'eſt pas en poſſeſſion de ce droit, il eſt réſervé à l'empereur.

Ce traité, qui rendait l'Italie libre ſous un chef, a été regardé long-temps par les Italiens comme le fondement de leur droit public.

Les Marquis de Malaſpina et les comtes de Crême y ſont ſpécialement nommés, et l'empereur tranſige avec eux comme avec les autres villes. Tous les ſeigneurs des fiefs y ſont compris en général.

Les députés de Veniſe ne ſignèrent à ce traité que pour les fiefs qu'ils avaient dans le continent; car pour la ville de Veniſe, elle ne mettait pas ſa liberté et ſon indépendance en compromis.

1184.

Grande diète à Mayence. L'empereur y fait encore reconnaître ſon fils *Henri* roi des Romains.

Il arme chevaliers ſes deux fils *Henri* et *Frédéric*. C'eſt le premier empereur qui ait fait ainſi ſes fils chevaliers avec les cérémonies alors en uſage. Le nouveau chevalier feſait la veille des armes, enſuite on le mettait au bain; il venait recevoir l'accollade et le baiſer en tunique; des chevaliers lui attachaient ſes éperons; il offrait ſon épée à DIEU et aux ſaints; on le revêtait d'une épitoge: mais ce qu'il y avait de plus

bizarre, c'eſt qu'on lui ſervait à dîner, ſans qu'il lui fût permis de manger et de boire. Il lui était auſſi défendu de rire.

L'empereur va à Vérone, où le pape *Lucius III*, toujours chaſſé de Rome, était retiré. On y tenait un petit concile. Il ne fut pas queſtion de rétablir *Lucius* à Rome. On y traita la grande querelle des terres de la comteſſe *Mathilde*, et on ne convint de rien: auſſi le pape refuſa-t-il de couronner empereur *Henri*, fils de *Fréderic*.

L'empereur alla le faire couronner roi d'Italie à Milan, et on y apporta la couronne de fer de *Monza*.

1185.

Le pape, brouillé avec les Romains, eſt aſſez imprudent pour ſe brouiller avec l'empereur au ſujet de ce dangereux héritage de *Mathilde*.

Un roi de Sardaigne commande les troupes de *Fréderic*. Ce roi de Sardaigne eſt le fils de ce bailli qui avait acheté le titre de roi. Il ſe ſaiſit de quelques villes dont les papes étaient encore en poſſeſſion. *Lucius III*, preſque dépouillé de tout, meurt à Vérone; et *Fréderic*, vainqueur du pape, ne peut pourtant être ſouverain dans Rome.

1186.

L'empereur marie à Milan, le 6 février, ſon fils le roi *Henri* avec *Conſtance de Sicile*, fille de *Roger II* roi de Sicile et de Naples, et petite-fille de *Roger I* du nom. Elle était héritière préſomptive de ce beau royaume: ce mariage fut la ſource des plus grands et des plus longs malheurs.

Cette

Cette année doit être célèbre en Allemagne par l'usage qu'introduisit un évêque de Metz, nommé *Bertrand*, d'avoir des archives dans les villes, et d'y conserver les actes dont dépendent les fortunes des particuliers. Avant ce temps-là tout se faisait par témoins seulement, et presque toutes les contestations se décidaient par des combats.

1187.

La Poméranie qui, après avoir appartenu aux Polonais, était vassale de l'Empire, et qui lui payait un léger tribut, est subjuguée par *Canut* roi de Danemarck, et devient vassale des Danois. Sleswick, auparavant relevant de l'Empire, devient un duché du Danemarck. Ainsi ce royaume, qui auparavant relevait lui-même de l'Allemagne, lui ôte tout d'un coup deux provinces.

Fréderic Barberousse, auparavant si grand et si puissant, n'avait plus qu'une ombre d'autorité en Italie, et voyait la puissance de l'Allemagne diminuée.

Il rétablit sa réputation, en conservant la couronne de Bohème à un duc ou à un roi que ses sujets venaient de déposer.

Les Génois bâtissent un fort à Monaco, et font l'acquisition de Gavi.

Grands troubles dans la Savoie. L'empereur *Fréderic* se déclare contre le comte de Savoie, et détache plusieurs fiefs de ce comté, entr'autres les évêchés de Turin et de Genève. Les évêques de ces villes deviennent seigneurs de l'Empire: de-là les querelles perpétuelles entre les évêques et les comtes de Genève.

1188.

Saladin, le plus grand homme de son temps, ayant repris Jérusalem sur les chrétiens, le pape *Clément III* fait prêcher une nouvelle croisade dans toute l'Europe.

Le zèle des allemands s'alluma; on a peine à concevoir les motifs qui déterminèrent l'empereur *Fréderic* à marcher vers la Palestine, et à renouveler à l'âge de soixante-huit ans des entreprises dont un prince sage devait être désabusé. Ce qui caractérise ces temps-là, c'est qu'il envoie un comte de l'Empire à *Saladin*, pour lui demander en cérémonie Jérusalem et la vraie croix. Cette vraie croix était incontestablement une très-fausse relique; et cette Jérusalem était une ville très-misérable: mais il fallait flatter le fanatisme absurde des peuples.

On voit ici un singulier exemple de l'esprit du temps. Il était à craindre que *Henri le lion*, pendant l'absence de l'empereur, ne tentât de rentrer dans les grands Etats dont il était dépouillé. On lui fit jurer qu'il ne ferait aucune tentative pendant la guerre sainte. Il jura, et on se fia à son serment.

1189.

Frédéric Barberousse, avec son fils *Fréderic* duc de Suabe, passe par l'Autriche et par la Hongrie avec plus de cent mille croisés. S'il eût pu conduire à Rome cette armée de volontaires, il était empereur en effet. Les premiers ennemis qu'il trouve sont les chrétiens grecs de l'Empire de Constantinople. Les empereurs grecs et les croisés avaient eu à se plaindre en tout temps les uns des autres.

L'empereur de Constantinople était *Isaac l'Ange*. Il refuse de donner le titre d'empereur à *Fréderic*, qu'il ne regarde que comme un roi d'Allemagne; il lui fait dire que, s'il veut obtenir le passage, il faut qu'il donne des otages. On voit dans les constitutions de *Goldast* les lettres de ces empereurs. *Isaac l'Ange* n'y donne d'autre titre à *Fréderic* que celui d'avocat de l'Eglise romaine. *Fréderic* répond à *l'Ange* qu'il est un chien. Et après cela on s'étonne des épithètes que se donnent les héros d'*Homère* dans des temps encore plus héroïques!

1190.

Fréderic s'étant frayé le passage à main armée bat le sultan d'Iconium; il prend sa ville, il passe le mont Taurus, et meurt de maladie après sa victoire, laissant une réputation célèbre d'inégalité et de grandeur, et une mémoire chère à l'Allemagne plus qu'à l'Italie.

On dit qu'il fut enterré à Tyr. On ignore où est la cendre d'un empereur qui fit tant de bruit pendant sa vie. Il faut que ses succès dans l'Asie aient été beaucoup moins solides qu'éclatans; car il ne restait à son fils *Fréderic de Suabe* qu'une armée d'environ sept à huit mille combattans, de cent mille qu'elle était en arrivant.

Le fils mourut bientôt de maladie comme le père; et il ne demeura en Asie que *Léopold* duc d'Autriche, avec quelques chevaliers. C'est ainsi que se terminait chaque croisade.

HENRI VI.

VINGT-TROISIEME EMPEREUR.

1190.

Henri VI, déjà deux fois reconnu et couronné du vivant de son père, ne renouvelle point cet appareil, et règne de plein droit.

Cet ancien duc de Saxe et de Bavière, ce possesseur de tant de villes, *Henri le lion* avait peu respecté son serment de ne pas chercher à reprendre son bien. Il était déjà entré dans le Holstein; il avait des évêques, et sur-tout celui de Brême, dans son parti.

Henri VI lui livre bataille auprès de Verden, et est vainqueur. Enfin on fait la paix avec ce prince toujours proscrit et toujours armé. On lui laisse Brunsvick démantelé. Il partage avec le comte de Holstein le titre de seigneur de Lubeck, qui demeure toujours ville libre sous ses seigneurs.

L'empereur *Henri VI*, par cette victoire et par cette paix étant affermi en Allemagne, tourne ses pensées vers l'Italie. Il pouvait y être plus puissant que *Charlemagne* et les *Othons*; possesseur direct des terres de *Mathilde*, roi de Naples et de Sicile par sa femme, et suzerain de tout le reste.

1191.

Il fallait recueillir cet héritage de Naples et Sicile. Les seigneurs du pays ne voulaient pas que ce royaume, devenu florissant en si peu de temps, fût une province soumise à l'Alle-

magne. Le sang de ces gentilshommes français, devenus par leur courage leurs rois et leurs compatriotes, leur était cher. Ils élisent *Tancrède*, fils du prince *Roger*, et petit-fils de leur bon roi *Roger*. Ce prince *Tancrède* n'était pas né d'un mariage reconnu pour légitime : mais combien de bâtards avaient hérité avant lui de plus grands royaumes ! la volonté des peuples et l'élection paraissaient d'ailleurs le premier de tous les droits.

L'empereur traite avec les Génois pour avoir une flotte avec laquelle il aille disputer la Pouille et la Sicile. Des marchands pouvaient ce que l'empereur ne pouvait pas par lui-même. Il confirme les priviléges des villes de Lombardie pour les mettre dans son parti. Il ménage le pape *Célestin III*; c'était un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, qui n'était pas prêtre. Il venait d'être élu.

Les cérémonies de l'intronisation des papes étaient alors de les revêtir d'une chappe rouge dès qu'ils étaient nommés. On les conduisait dans une chaire de pierre qui était percée, et qu'on appelait *stercorarium*; ensuite dans une chaire de porphyre, sur laquelle on leur donnait deux clefs, celle de l'église de Latran, et celle du palais, origine des armes du pape : de-là dans une troisième chaire, où on lui donnait une ceinture de soie, et une bourse dans laquelle il y avait douze pierres semblables à celles de l'éphod du grand-prêtre des Juifs. On ne sait pas quand tous ces usages ont commencé. Ce fut ainsi que *Célestin* fut intronisé avant d'être prêtre.

L'empereur étant venu à Rome, le pape se

fait ordonner prêtre la veille de pâques, le lendemain se fait sacrer évêque, le surlendemain sacre l'empereur *Henri VI* avec l'impératrice *Constance*.

Roger Hovet, anglais, est le seul qui rapporte que le pape poussa d'un coup de pied la couronne dont on devait orner l'empereur, et que les cardinaux la relevèrent. Il prend cet accident pour une cérémonie. On a cru aussi que c'était une marque d'un orgueil aussi brutal que ridicule. Ou le pape était en enfance; ou l'aventure n'est pas vraie.

L'empereur, pour se rendre le pape favorable dans son expédition de Naples et de Sicile, lui rend l'ancienne ville de Tusculum. Le pape la rend au peuple romain, dont le gouvernement municipal subsistait toujours. Les Romains la détruisent de fond en comble. Il semble qu'en cela les romains eussent pris le génie destructeur des Goths et des Hérules habitués chez eux.

Cependant le vieux *Célestin III*, comme suzerain de Naples et de Sicile, craignant un vassal puissant qui ne voudrait pas être vassal, défend à l'empereur cette conquête; défense non moins ridicule que le coup de pied à la couronne, puisqu'il ne pouvait empêcher l'empereur de marcher à Naples.

Les maladies détruisent toujours les troupes allemandes dans les pays chauds et abondans. La moitié de l'armée impériale périt sur le chemin de Naples.

Constance, femme de l'empereur, est livrée dans Salerne au roi *Tancrède*, qui la renvoie généreusement à son époux.

1192.

L'empereur différe son entreprise sur Naples et Sicile, et va à Vorms. Il fait un de ses frères, *Conrad*, duc de Suabe. Il donne à *Philippe* son autre frère, depuis empereur, le duché de Spolète, qu'il ôte à la maison des *Guelfes*.

Etablissemens des chevaliers de l'ordre teutonique, destinés auparavant à servir les malades dans la Palestine, devenus depuis conquérans. La première maison qu'ils ont en Allemagne est bâtie à Coblentz.

Henri le lion renouvelle ses prétentions et ses guerres. Il ne poursuit rien sur la Saxe, rien sur la Bavière; il se jette encore sur le Holstein, et perd tout ce qui lui restait d'ailleurs.

1193.

En ce temps le grand *Saladin* chassait tous les chrétiens de la Syrie. *Richard cœur de lion* roi d'Angleterre, après des exploits admirables et inutiles, s'en retourne comme les autres. Il était mal avec l'empereur; il était plus mal avec *Léopold* duc d'Autriche pour une vaine querelle sur un prétendu point d'honneur qu'il avait eu avec *Léopold* dans les malheureuses guerres d'Orient. Il passe par les terres du duc d'Autriche. Ce prince le fait mettre aux fers contre les sermens de tous les croisés, contre les égards dûs à un roi, contre les lois de l'honneur et des nations.

Le duc d'Autriche livre son prisonnier à l'empereur. La reine *Eléonore* femme de *Richard cœur de lion*, ne pouvant venger son mari, offre sa rançon. On prétend que cette rançon fut de cent cinquante mille marcs d'argent.

Cela ferait environ deux millions d'écus d'Allemagne; et attendu la rareté de l'argent et le prix des denrées, cette somme équivaudrait à quarante millions d'écus de ce temps-ci. Les historiens peut-être ont pris cent cinquante mille marques, *marcas*, pour cent cinquante mille marcs, demi-livres; ces mépriſes ſont trop ordinaires. Quelle que fût la rançon, l'empereur *Henri VI*, qui n'avait ſur *Richard* que le droit des brigands, la reçut avec autant de lâcheté qu'il retenait *Richard* avec injuſtice. On dit encore qu'il le força à lui faire hommage du royaume d'Angleterre, hommage très-vain. *Richard* eût été bien loin de mériter ſon ſurnom de *cœur de lion*, s'il eût conſenti à cette baſſeſſe.

Un évêque de Prague eſt fait duc ou roi de Bohême, il achète ſon inveſtiture de *Henri VI* à prix d'argent.

Henri le lion, âgé de ſoixante et dix ans, marie ſon fils, qui porte le titre de comte de Brunſvick, avec *Agnès* fille de *Conrad* comte palatin, oncle de l'empereur. *Agnès* aimait le comte de Brunſvick: ce mariage, auquel l'empereur conſent, le réconcilie avec le vieux duc qui meurt bientôt après, en laiſſant du moins le Brunſvick à ſes deſcendans.

1194.

Il eſt à croire que l'empereur *Henri VI* ne rançonnait le roi *Richard* et l'évêque de Bohême que pour avoir de quoi conquérir Naples et Sicile. *Tancrède* ſon compétiteur meurt. Les peuples mettent à ſa place ſon fils *Guillaume* quoiqu'enfant, marque évidente que

c'était moins *Tancrède* que la nation qui disputait le trône de Naples à l'empereur.

Les Génois fournissent à *Henri* la flotte qu'ils lui ont promise ; les Pisans y ajoutent douze galères ; eux qui ne pourraient pas aujourd'hui fournir douze bateaux de pêcheurs. L'empereur avec ses forces, fournies par des italiens pour asservir l'Italie, se montre devant Naples qui se rend, et tandis qu'il fait assiéger en Sicile Palerme et Catane, la veuve de *Tancrède*, enfermée dans Salerne, capitule et cède les deux royaumes, à condition que son fils *Guillaume* aura du moins la principauté de Tarente. Ainsi après cent ans que *Robert* et *Roger* avaient conquis la Sicile, ce fruit de tant de travaux des chevaliers français tombe dans les mains de la maison de Suabe.

Les Génois demandent à l'empereur l'exécution du traité qu'ils ont fait avec lui, la restitution stipulée de quelques terres, la confirmation de leurs priviléges en Sicile, accordés par leur roi *Roger*. *Henri VI* leur répond : *Quand vous m'aurez fait voir que vous êtes libres, et que vous ne me deviez pas une flotte en qualité de vassaux, je vous tiendrai ce que je vous ai promis.* Alors, joignant l'atrocité de la cruauté à l'ingratitude et à la perfidie, il fait exhumer le corps de *Tancrède*, et lui fait couper la tête par le bourreau. Il fait eunuque le jeune *Guillaume*, fils de *Tancrède*, l'envoie prisonnier à Coire, où il lui fait crever les yeux. La reine sa mère et ses filles sont conduites en Allemagne, et enfermées dans un couvent en Alsace. *Henri* fait emporter une partie des trésors amassés par les rois. Et les hommes souffrent à leur

tête de tels hommes ! et on les appelle les oints du Seigneur !

1195.

Henri de Brunſvick, fils du *lion*, obtient le Palatinat après la mort de ſon beau-père le palatin *Conrad*.

On publie une nouvelle croiſade à Vorms ; *Henri VI* promet d'aller combattre pour JESUS-CHRIST.

Le zèle des voyages d'outremer croiſſait par les malheurs, comme les religions s'affermiſſent par les martyres. Une ſœur du roi de France *Philippe-Auguſte*, veuve de *Bela* roi de Hongrie, ſe met à la tête d'une partie de l'armée croiſée allemande, et va en Paleſtine eſſuyer le ſort de tous ceux qui l'ont précédée. *Henri VI* fait marcher une autre partie des croiſés en Italie, où elle lui devait être plus utile qu'à Jéruſalem.

C'eſt un des points les plus curieux et les plus intéreſſans de l'hiſtoire. La grande chronique belgique rapporte que non-ſeulement *Henri* fit élire ſon fils (*Fréderic II*) encore au berceau par cinquante-deux ſeigneurs ou évêques ; mais qu'il fit déclarer l'Empire héréditaire, et qu'il ſtatua que Naples et Sicile ſeraient incorporés pour jamais à l'Empire. Si *Henri VI* put faire ces lois, il les fit ſans doute, et était aſſez redouté pour ne pas trouver de contradiction. Il eſt certain que ſon épitaphe à Palerme porte qu'il réunit la Sicile à l'Empire : mais les papes rendirent bientôt cette réunion inutile ; et à ſa mort il parut bien que le droit d'élection était toujours cher aux ſeigneurs d'Allemagne.

Cependant *Henri VI* passe à Naples par terre ; tous les seigneurs y étaient animés contre lui ; un soulèvement général était à craindre : il les dépouille de leurs fiefs, et les donne aux allemands ou aux italiens de son parti. Le désespoir forme la conjuration que l'empereur voulait prévenir. Un comte *Jourdan*, de la maison des princes normands, se met à la tête des peuples. Il est livré à l'empereur, qui le fait périr par un supplice qu'on croirait imité des tyrans fabuleux de l'antiquité : on l'attache nu sur une chaise de fer brûlante ; on le couronne d'un cercle de fer enflammé, qu'on lui attache avec des clous.

1198.

Alors l'empereur laisse partir le reste de ses allemands croisés ; ils abordent en Chypre. L'évêque de Vurtzbourg, qui les conduit, donne la couronne de Chypre à *Emeri de Lusignan*, qui aimait mieux être vassal de l'Empire allemand que de l'Empire grec.

Ce même *Emeri de Lusignan*, roi de Chypre, épouse *Isabelle* fille du dernier roi de Jérusalem ; et de-là vient le vain titre de roi de Chypre et de Jérusalem, que plusieurs souverains se sont disputés en Europe.

Les allemands croisés éprouvèrent des fortunes diverses en Asie. Pendant ce temps *Henri VI* reste en Sicile avec peu de troupes. Sa sécurité le perd ; on conspire à Naples et en Sicile contre le tyran. Sa propre femme *Constance* est l'ame de la conjuration. On prend les armes de tous côtés ; *Constance* abandonne son cruel mari et se met à la tête des conjurés.

On tue tout ce qu'on trouve d'allemands en Sicile. C'eſt le premier coup des vêpres ſiciliennes qui ſonnèrent depuis ſous *Charles de France*. *Henri* eſt obligé de capituler avec ſa femme ; il meurt, et l'on prétend que c'eſt d'un poiſon que cette princeſſe lui donna : crime peut-être excuſable dans une femme qui vengeait ſa famille et ſa patrie, ſi l'empoiſonnement, et ſur-tout l'empoiſonnement d'un mari, pouvait jamais être juſtifié.

PHILIPPE PREMIER,

VINGT-QUATRIEME EMPEREUR.

1198.

D'ABORD les ſeigneurs et les évêques aſſemblés dans Arnsberg en Thuringe accordent l'adminiſtration de l'Allemagne à *Philippe* duc de Suabe, oncle de *Fréderic II* mineur, reconnu déjà roi des Romains. Ainſi le véritable empereur était *Fréderic II:* mais d'autres ſeigneurs, indignés de voir un Empire électif devenu héréditaire, choiſiſſent à Cologne un autre roi ; et ils éliſent le moins puiſſant pour être plus puiſſans ſous ſon nom. Ce prétendu roi ou empereur, nommé *Bertold*, duc d'une petite partie de la Suiſſe, renonce bientôt à un vain honneur qu'il ne peut ſoutenir. Alors l'aſſemblée de Cologne élit le duc de Brunſvick, *Othon*, fils de *Henri le lion*. Les électeurs étaient le duc de Lorraine, un comte de Kuke, l'archevêque de Cologne, les évêques de Minden, de Paderborn, l'abbé de Corbie, et deux autres abbés moines bénédictins.

Philippe veut être auſſi nommé empereur; il eſt élu à Erfort : voilà quatre empereurs en une année, et aucun ne l'eſt véritablement.

Othon de Brunſvick était en Angleterre : et le roi d'Angleterre *Richard* ſi indignement traité par *Henri VI*, et juſte ennemi de la maiſon de Suabe, prenait le parti de *Brunſvick*. Par conſéquent le roi de France *Philippe-Auguſte* eſt pour l'autre empereur *Philippe*.

C'était encore une occaſion pour les villes d'Italie de ſecouer le joug allemand. Elles devenaient tous les jours plus puiſſantes : mais cette puiſſance même les diviſait. Les unes tenaient pour *Othon de Brunſvick*, les autres pour *Philippe de Suabe*. Le pape *Innocen III* reſtait neutre entre les compétiteurs. L'Allemagne ſouffre tous les fléaux d'une guerre civile.

1199. 1200.

Dans ces troubles inteſtins de l'Allemagne on ne voit que changemens de parti, accords faits et rompus, faibleſſe de tous les côtés. Et cependant l'Allemagne s'appelle toujours l'empire romain.

L'impératrice *Conſtance* reſtait en Sicile avec le prince *Fréderic* ſon fils : elle y était paiſible : elle y était régente : et rien ne prouvait mieux que c'était elle qui avait conſpiré contre ſon mari *Henri VI*. Elle retenait ſous l'obéiſſance du fils ceux qu'elle avait ſoulevés contre le père. Naples et Sicile aimaient dans le jeune *Fréderic* le fils de *Conſtance* et le ſang de leurs rois. Ils ne regardaient pas même ce *Fréderic II* comme le fils de *Henri VI*; et il y a très-

grande apparence qu'il ne l'était pas, puiſque ſa mère, en demandant pour lui l'inveſtiture de Naples et de Sicile au pape *Céleſtin III*, avait été obligée de jurer que *Henri VI* était ſon père.

Le fameux pape *Innocent III*, fils d'un comte de Segni, étant monté ſur le ſiége de Rome, il faut une nouvelle inveſtiture. Ici commence une querelle ſingulière qui dure encore depuis plus de cinq cents années.

On a vu ces chevaliers de Normandie devenus princes et rois dans Naples et Sicile, relevant d'abord des empereurs, faire enſuite hommage aux papes. Lorſque *Roger* encore comte de Sicile donnait de nouvelles lois à cette île, qu'il enlevait à la fois aux mahométans et aux grecs, lorſqu'il rendait tant d'égliſes à la communion romaine; le pape *Urbain II* lui accorda ſolennellement le pouvoir des légats *à latere* et des légats nés du St Siége. Ces légats jugeaient en dernier reſſort toutes les cauſes eccléſiaſtiques, conféraient les bénéfices, levaient des décimes. Depuis ce temps les rois de Sicile étaient en effet légats, vicaires du St Siége dans ce royaume, et vraiment papes chez eux. Ils avaient véritablement les deux glaives. Ce privilége unique, que tant de rois auraient pu s'arroger n'était connu qu'en Sicile. Les ſucceſſeurs du pape *Urbain II* avaient confirmé cette prérogative ſoit de gré ſoit de force. *Céleſtin III* ne l'avait pas conteſtée. *Innocent III* s'y oppoſa, traita la légation des rois en Sicile de ſubreptice, exigea que *Conſtance* y renonçât pour ſon fils, et qu'elle fît un hommage-lige pur et ſimple de la Sicile.

Conſtance meurt avant d'obéir, et laiſſe au pape la tutelle du roi et du royaume.

1201.

Innocent III ne reconnaît point l'empereur *Philippe;* il reconnaît *Othon*, et lui écrit: *Par l'autorité de* DIEU *à nous donnée, nous vous recevons roi des Romains et nous ordonnons qu'on vous obéiſſe;* et après les préliminaires ordinaires *nous vous donnerons la couronne impériale.*

Le roi de France *Philippe-Auguſte*, partiſan de *Philippe de Suabe*, et ennemi d'*Othon*, écrit au pape en faveur de *Philippe. Innocent III* lui répond: *Il faut que Philippe perde l'Empire, ou que je perde le pontificat.*

1202.

Innocent III publie une nouvelle croiſade. Les Allemands n'y ont point de part. C'eſt dans cette croiſade que les chrétiens d'Occident prennent Conſtantinople au lieu de ſecourir la Terre-ſainte. C'eſt elle qui étend le pouvoir et les domaines de Veniſe.

1203.

L'Allemagne s'affaiblit du côté du Nord dans ces troubles. Les Danois s'emparent de la Vandalie; c'eſt une partie de la Pruſſe et de la Poméranie. Il eſt difficile d'en marquer les limites. Y en avait-il alors dans ces pays barbares? le Holſtein, annexé au Danemarck, ne reconnaît plus alors l'Empire.

1204.

Le duc de Brabant reconnaît *Philippe* pour empereur, et fait hommage.

1205.

Plusieurs seigneurs suivent cet exemple. *Philippe* est sacré à Aix par l'archevêque de Cologne. La guerre civile continue en Allemagne.

1206.

Othon, battu par *Philippe* auprès de Cologne, se réfugie en Angleterre. Alors le pape consent à l'abandonner: il promet à *Philippe* de lever l'excommunication encourue par tout prince qui se dit empereur sans la permission du St Siége. Il le reconnaîtra pour empereur légitime, s'il veut marier sa sœur à un neveu de sa sainteté, en donnant pour dot le duché de Spolète, la Toscane, la Marche d'Ancone. Voilà des propositions bien étranges; la Marche d'Ancone appartenait de droit au St Siége. *Philippe* refuse le pape, et aime mieux être excommunié que de donner une telle dot. Cependant, en rendant un archevêque de Cologne qu'il retenait prisonnier, il a son absolution et ne fait point le mariage.

1207.

Othon revient d'Angleterre en Allemagne. Il y paraît sans partisans. Il faut bien pourtant qu'il en eût de secrets, puisqu'il revenait.

1208.

Le comte *Othon*, qui était palatin dans la Bavière, assassine l'empereur *Philippe* à Bamberg, et se sauve aisément.

OTHON

OTHON IV,

VINGT-CINQUIÈME EMPEREUR.

OTHON, pour s'affermir et pour réunir les partis, épouse *Béatrix* fille de l'empereur assassiné.

Béatrix demande à Francfort vengeance de la mort de son père. La diète met l'assassin au ban de l'Empire. Le comte *Papenheim* fit plus, il assassina quelque temps après l'assassin de l'empereur

1209.

Othon IV, pour s'affermir mieux, confirme aux villes d'Italie tous leurs droits, et reconnaît ceux que les papes s'attribuent. Il écrit à *Innocent III*, *Nous vous rendons l'obéissance que nos prédécesseurs ont rendue aux vôtres.* Il le laisse en possession des terres que le pontife a déjà recouvrees, comme Viterbe, Orviète, Pérouse. Il lui abandonne la supériorité territoriale, c'est-à-dire le domaine suprême, le droit de mouvance sur Naples et Sicile.

1210.

On ne peut paraître plus d'accord; mais à peine est-il couronné à Rome qu'il fait la guerre au pape pour ces mêmes villes.

Il avait laissé au pape la suzeraineté et la garde de Naples et Sicile; il va s'emparer de la Pouille, héritage du jeune *Frédéric* roi des Romains, qu'on dépouillait à la fois de l'Empire et de l'héritage de sa mère.

1211.

Innocent III ne peut qu'excommunier *Othon*. Une excommunication n'eſt rien contre un prince affermi: c'eſt beaucoup contre un prince qui a des ennemis.

Les ducs de Bavière, celui d'Autriche, le landgrave de Thuringe veulent le détrôner. L'archevêque de Mayence l'excommunie, et tout le parti reconnait le jeune *Frédéric II*.

L'Allemagne eſt encore diviſée. *Othon*, prêt de perdre l'Allemagne pour avoir voulu ravir la Pouille, repaſſe les Alpes.

1212.

L'empereur *Othon* aſſemble ſes partiſans à Nuremberg. Le jeune *Frédéric* paſſe les Alpes après lui: il s'empare de l'Alſace, dont les ſeigneurs ſe déclarent en ſa faveur. Il met dans ſon parti *Ferri* duc de Lorraine. L'Allemagne eſt d'un bout à l'autre le théâtre de la guerre civile.

1213.

Frédéric II reçoit enfin de l'archevêque de Mayence la couronne à Aix-la-Chapelle.

Cependant *Othon* ſe ſoutient, et il regagne preſque tout, lorſqu'il était prêt de tout perdre.

Il était toujours protégé par l'Angleterre. Son concurrent *Frédéric II* l'était par la France. *Othon* fortifie ſon parti en épouſant la fille du duc de Brabant, après la mort de ſa femme *Béatrix*. Le roi d'Angleterre *Jean* lui donne de l'argent pour attaquer le roi de France. Ce *Jean* n'était pas encore *Jean ſans terre;* mais il était

destiné à l'être et à devenir, comme *Othon*, très-malheureux.

1214.

Il paraît singulier qu'*Othon*, qui un an auparavant avait de la peine à se défendre en Allemagne, puisse faire la guerre à présent à *Philippe-Auguste*. Mais il était suivi du duc de Brabant, du duc de Limbourg, du duc de Lorraine, du comte de Hollande, de tous les seigneurs de ces pays et du comte de Flandre, que le roi d'Angleterre avait gagnés. C'est toujours un problême, si les comtes de Flandre, qui alors faisaient toujours hommage à la France, étaient regardés comme vassaux de l'Empire malgré cet hommage.

Othon marche vers Valenciennes avec une armée de plus de cent vingt mille combattans, tandis que *Fréderic II*, caché vers la Suisse, attendait l'issue de cette grande entreprise. *Philippe-Auguste* était pressé entre l'empereur et le roi d'Angleterre.

BATAILLE FAMEUSE DE BOVINES.

L'empereur *Othon* la perdit. On tua, dit-on, trente mille allemands, nombre probablement exagéré. L'usage était alors de charger de chaînes les prisonniers. Le comte de Flandre et le comte de Boulogne furent menés à Paris les fers aux pieds et aux mains. C'était une coutume barbare établie. Le roi *Richard* d'Angleterre, *cœur de lion*, disait lui-même qu'étant arrêté en Allemagne contre le droit des gens, *on l'avait chargé de fers aussi pesans qu'il avait pu les porter.*

Au reste, on ne voit pas que le roi de France fit aucune conquête du côté de l'Allemagne après sa victoire de Bovines : mais il en eut bien plus d'autorité sur ses vassaux.

Philippe-Auguste envoie à *Frédéric* en Suisse, où il était retiré, le char impérial qui portait l'aigle allemande ; c'était un trophée et un gage de l'Empire.

FREDERIC II,

VINGT-SIXIEME EMPEREUR.

OTHON vaincu, abandonné de tout le monde, se retire à Brunswick, où on le laisse en paix parce qu'il n'est plus à craindre. Il n'est pas dépossédé, mais il est oublié. On dit qu'il devint dévot ; ressource des malheureux et passion des esprits faibles. Sa pénitence était, à ce qu'on prétend, de se faire fouler aux pieds par ses valets de cuisine, comme si les coups de pied d'un marmiton expiaient les fautes des princes. Mais doit-on croire ces inepties écrites par des moines ?

1215.

Frédéric II, empereur par la victoire de Bovines, se fait par-tout reconnaître.

Pendant les troubles de l'Allemagne, on a vu que les Danois avaient conquis beaucoup de terres vers l'Elbe, au Nord et à l'Orient. *Frédéric II* commença par abandonner ces terres par un traité. Hambourg s'y trouvait comprise. Mais comme à la première occasion on revient contre

un traité onéreux, il profite d'une petite guerre que le nouveau comte palatin du Rhin, frère d'*Othon*, fesait aux Danois; il reçoit Hambourg sous sa protection; il la rend ensuite: honteux commencement d'un règne illustre.

Second couronnement de l'empereur à Aix-la-Chapelle. Il dépossède le comte palatin, et le Palatinat retourne à la maison de Bavière-Vitelsbach.

Nouvelle croisade. L'empereur prend la croix: il fallait qu'il doutât encore de sa puissance, puisqu'il promet au pape *Innocent III* de ne point réunir Naples et Sicile à l'Empire, et de les donner à son fils dès qu'il aura été sacré à Rome.

1216.

Fréderic II reste en Allemagne avec sa croix, et a plus de desseins sur l'Italie que sur la Palestine. Il disait hautement que la vraie terre de promission était Naples et Sicile, et non pas les déserts et les cavernes de Judée. La croisade est en vain prêchée à tous les rois. Il n'y a cette fois qu'*André II*, roi des Hongrois, qui parte. Ce peuple, qui à peine était chrétien, prend la croix contre les musulmans qu'on nomme infidelles.

1217.

Les Allemands croisés n'en partent pas moins, sous divers chefs, par terre et par mer. La flotte des Pays-Bas, arrêtée par les vents contraires, fournit encore aux croisés l'occasion d'employer utilement leurs armes vers l'Espagne. Ils se joignent aux Portugais, et battent

les Maures. On pouvait poursuivre cette victoire, et délivrer enfin l'Espagne entière: le pape *Honorius III*, successeur d'*Innocent*, ne veut pas le permettre. Les papes commandaient aux croisés comme aux milices de DIEU; mais ils ne pouvaient que les envoyer en Orient. On ne gouverne les hommes que suivant leurs préjugés; et ces soldats des papes n'eussent point obéi ailleurs.

1218.

Fréderic II avait grande raison de n'être point du voyage. Les villes d'Italie, et sur-tout Milan, refusaient de reconnaître un souverain qui, maître de l'Allemagne et de Naples, pouvait asservir toute l'Italie. Elles tenaient encore le parti d'*Othon IV*, qui vivait obscurément dans un coin de l'Allemagne. Le reconnaître pour empereur, c'était en effet être entièrement libres.

Othon meurt auprès de Brunswick; et la Lombardie n'a plus de prétexte.

1219.

Grande diète à Francfort, où *Fréderic II* fait élire roi des Romains son fils *Henri*, âgé de neuf ans, né de *Constance d'Arragon*. Toutes ces diètes se tenaient en plein champ, comme aujourd'hui encore en Pologne.

L'empereur renonce au droit de la jouissance du mobilier des évêques défunts, et des revenus pendant la vacance. C'est ce qu'en France on appelle la régale. Il renonce au droit de juridiction dans les villes épiscopales où l'empereur se trouvera, sans y tenir sa cour. Presque

tous les premiers actes de ce prince sont des renonciations.

1220.

Il va en Italie chercher cet Empire que *Fréderic Barberousse* n'avait pu saisir. Milan d'abord lui ferme ses portes comme à un petit-fils de *Barberousse*, dont les Milanais détestaient la mémoire. Il souffre cet affront, et va se faire couronner à Rome. *Honorius III* exige d'abord que l'empereur lui confirme la possession où il est de plusieurs terres de la comtesse *Mathilde*. *Fréderic* y ajoute encore le territoire de Fondi. Le pape veut qu'il renouvelle le serment d'aller à la Terre-sainte, et l'empereur fait ce serment; après quoi il est couronné avec toutes les cérémonies humbles ou humiliantes de ses prédécesseurs. Il signale encore son couronnement par des édits sanglans contre les hérétiques. Ce n'est pas qu'on en connût alors en Allemagne, où régnait l'ignorance avec le courage et le trouble: mais l'inquisition venait d'être établie à l'occasion des Albigeois; et l'empereur, pour plaire au pape, fit ces édits cruels par lesquels les enfans des hérétiques sont exclus de la succession de leurs pères.

Ces lois, confirmées par le pape, étaient visiblement dictées pour justifier le ravissement des biens ôtés par l'Eglise et par les armes à la maison de Toulouse dans la guerre des Albigeois. Les comtes de Toulouse avaient beaucoup de fiefs de l'Empire. *Fréderic* voulait donc absolument complaire au pape. De telles lois n'étaient ni de son âge ni de son caractère. Auraient-elles été de son chancelier *Pierre des*

Vignes, tant accusé d'avoir fait le prétendu livre des *Trois imposteurs*, ou du moins d'avoir eu des sentimens que le titre du livre suppose ?

1221. 1222. 1223. 1224.

Dans ces années *Fréderic II* fait des choses plus dignes de mémoire. Il embellit Naples, il l'agrandit, il la fait la métropole du royaume, et elle devient bientôt la ville la plus peuplée de l'Italie. Il y avait encore beaucoup de Sarrasins en Sicile, et souvent ils prenaient les armes; il les transporte à Lucera dans la Pouille. C'est ce qui donna à cette ville le nom de *Lucera* ou *Nocera de pagani :* car on désignait du nom de païens les Sarrazins et les Turcs, soit excès d'ignorance, soit excès de haine; et ces peuples, en voyant nos croix et nos images, nous appelaient idolâtres.

L'académie ou l'université de Naples est établie et florissante. On y enseigne les lois; et peu à peu les lois lombardes cédèrent au droit romain.

Il paraît que le dessein de *Fréderic II* était de rester dans l'Italie. On s'attache au pays où l'on est né, et qu'on embellit, et ce pays était le plus beau de l'Europe. Il passe quinze ans sans aller en Allemagne. Pourquoi eût-il tant flatté les papes, tant ménagé les villes d'Italie, s'il n'avait conçu l'idée d'établir enfin à Rome le siége de l'Empire ? n'était ce pas le seul moyen de sortir de cette situation équivoque où étaient les empereurs ? situation devenue encore plus embarrassante depuis que l'empereur était à la fois roi de Naples et vassal du

St Siége

St Siége, et depuis qu'il avait promis de séparer Naples et Sicile de l'Empire? tout ce chaos eût été enfin débrouillé si l'empereur eût été le maître de l'Italie: mais la destinée en ordonna autrement.

Il paraît aussi que le grand dessein du pape était de se débarrasser de *Fréderic* et de l'envoyer dans la Terre-sainte. Pour y réussir, il lui avait fait épouser, après la mort de *Constance d'Arragon*, une des héritières prétendues du royaume de Jérusalem, perdu depuis longtemps. *Jean de Brienne*, qui prenait ce vain titre de roi de Jérusalem, fondé sur la prétention de sa mère, donna sa fille *Jolanda* ou *Violanta* à *Fréderic*, avec Jérusalem pour dot, c'est-à dire avec presque rien: et *Fréderic* l'épousa parce que le pape le voulait, et qu'elle était belle. Les rois de Sicile ont toujours pris le titre de roi de Jérusalem depuis ce temps-là. *Fréderic* ne s'empressait pas d'aller conquérir la dot de sa femme, qui ne consistait que dans des prétentions sur un peu de terrain maritime resté encore aux chrétiens dans la Syrie.

1225.

Pendant les années précédentes et dans les suivantes, le jeune *Henri* fils de l'empereur est toujours en Allemagne. Une grande révolution arrive en Danemarck et dans toutes les provinces qui bordent la mer baltique. Le roi danois, *Valdemar*, s'était emparé de ces provinces, où habitaient les Slaves occidentaux, les Vandales; de Hambourg à Dantzick, et de Dantzick à Revel tout reconnaissait *Valdemar*.

Un comte de *Shverin* dans le Meckelbourg,

devenu vaſſal de ce roi, forme le deſſein d'enlever *Valdemar* et le prince héréditaire ſon fils. Il l'exécute dans une partie de chaſſe le 23 mai 1223.

Le roi de Danemarck priſonnier implore *Honorius III.* Ce pape ordonne au comte de *Shverin*, et aux autres ſeigneurs allemands qui étaient de l'entrepriſe, de remettre en liberté le roi et ſon fils. Les papes prétendaient avoir donné la couronne de Danemarck, comme celles de Hongrie, de Pologne, de Bohème. Les empereurs prétendaient auſſi les avoir données. Les papes et les céſars, qui n'étaient pas maîtres dans Rome, ſe diſputaient toujours le droit de faire des rois au bout de l'Europe. On n'eut aucun égard aux ordres d'*Honorius*. Les chevaliers de l'ordre teutonique ſe joignent à l'évêque de Riga en Livonie, et ſe rendent maîtres d'une partie des côtes de la mer baltique.

Lubeck, Hambourg reprennent leur liberté et leurs droits. *Valdemar* et ſon fils, dépouillés de preſque tout ce qu'ils avaient dans ces pays, ne ſont mis en liberté qu'en payant une groſſe rançon.

On voit ici une nouvelle puiſſance s'établir inſenſiblement. C'eſt cet ordre teutonique; il a déjà un grand-maître, il a des fiefs en Allemagne, et il conquiert des terres vers la mer baltique.

1226.

Ce grand-maître de l'ordre teutonique ſollicite en Allemagne de nouveaux ſecours pour la Paleſtine. Le pape *Honorius* preſſe en Italie

l'empereur d'en sortir au plus vite et d'aller accomplir son vœu en Syrie. Il faut observer qu'alors il y avait une tréve de neuf ans entre le sultan d'Egypte et les croisés. *Fréderic II* n'avait donc point de vœu à remplir. Il promet d'entretenir des chevaliers en Palestine, et n'est point excommunié. Il devait s'établir en Lombardie, et ensuite à Rome, plutôt qu'à Jérusalem. Les villes lombardes avaient eu le temps de s'associer; on leur donnait le titre de villes confédérées. Milan et Bologne étaient à la tête; on ne les regardait plus comme sujettes, mais comme vassales de l'Empire. *Fréderic II* voulait au moins les attacher à lui; et cela était difficile. Il indique une diète à Crémone, et y appelle tous les seigneurs italiens et allemands.

Le pape, qui craint que l'empereur ne prenne trop d'autorité dans cette diète, lui suscite des affaires à Naples. Il nomme à cinq évêchés vacans dans ce royaume sans consulter *Fréderic*; il empêche plusieurs villes, plusieurs seigneurs de venir à l'assemblée de Crémone; il soutient les droits des villes associées, et se rend le défenseur de la liberté italique.

1227.

Beau triomphe du pape *Honorius III.* L'empereur ayant mis Milan au ban de l'Empire, ayant transféré à Naples l'université de Bologne, prend le pape pour juge. Toutes les villes se soumettent à sa décision. Le pape arbitre entre l'empereur et l'Italie donne son arrêt. *Nous ordonnons*, dit-il, *que l'empereur oublie son ressentiment contre toutes les villes, et nous ordonnons*

que les villes fourniſſent et entretiennent quatre cents chevaliers pour le ſecours de la Terre-ſainte pendant deux ans. C'était parler dignement à la fois en ſouverain et en pontife.

Ayant ainſi jugé l'Italie et l'empereur, il juge *Valdemar* roi de Danemarck, qui avait fait ſerment de payer aux ſeigneurs allemands le reſte de ſa rançon et de ne jamais reprendre ce qu'il avait cédé. Le pape le relève d'un ſerment fait en priſon et par force. *Valdemar* rentre dans le Holſtein, mais il eſt battu. Le ſeigneur de Lunebourg et de Brunſvick ſon neveu, qui combat pour lui, eſt fait priſonnier. Il n'eſt élargi qu'en cédant quelques terres. Toutes ces expéditions ſont toujours des guerres civiles. L'Allemagne alors eſt quelque temps tranquille.

1228.

Honorius III étant mort, et *Grégoire IX* frère d'*Innocent III* lui ayant ſuccédé, la politique du pontificat fut la même; mais l'humeur du nouveau pontife fut plus altière: il preſſe la croiſade et le départ tant promis de *Fréderic II*; il fallait envoyer ce prince à Jéruſalem pour l'empêcher d'aller à Rome. L'eſprit du temps feſait regarder le vœu de ce prince comme un devoir inviolable. Sur le premier délai de l'empereur, le pape l'excommunie. *Fréderic* diſſimule encore ſon reſſentiment; il s'excuſe, prépare ſa flotte, et exige de chaque fief de Naples et de Sicile huit onces d'or pour ſon voyage. Les eccléſiaſtiques même lui fourniſſent de l'argent, malgré la défenſe du pape. Enfin il s'embarque à Brindiſi, mais ſans avoir fait lever ſon excommunication.

1229.

Que fait *Grégoire IX* pendant que l'empereur va vers la Terre-sainte? il profite de la négligence de ce prince à se faire absoudre, ou plutôt du mépris qu'il a fait de l'excommunication; et il se ligue avec les Milanais et les autres villes confédérées, pour lui ravir le royaume de Naples dont on craignait tant l'incorporation avec l'Empire.

Renaud duc de Spolète, et vicaire du royaume prend au pape la Marche d'Ancone. Alors le pape fait prêcher une croisade en Italie contre ce même *Frédéric II* qu'il avait envoyé à la croisade de la Terre-sainte.

Il envoie un ordre au patriarche titulaire de Jérusalem, qui résidait à Ptolémaïs, de ne point reconnaître l'empereur.

Frédéric, dissimulant encore, conclut avec le soudan d'Égypte *Melecsala*, que nous appelons *Méledin*, maître de la Syrie, un traité par lequel il paraît que l'objet de la croisade est rempli. Le sultan lui cède Jérusalem, avec quelques petites villes maritimes dont les chrétiens étaient encore en possession; mais c'est à condition qu'il ne résidera pas à Jérusalem, que les mosquées bâties dans les saints lieux subsisteront, qu'il y aura toujours un émir dans la ville. *Frédéric* passa pour s'être entendu avec le soudan afin de tromper le pape. Il va à Jérusalem avec une très petite escorte; il s'y couronne lui-même: aucun prélat ne voulut couronner un excommunié. Il retourne bientôt au royaume de Naples qui exigeait sa présence.

1230.

Il trouve dans le territoire de Capoue son beau-père *Jean de Brienne* à la tête de la croisade papale.

Les croisés du pape, qu'on appelait *Guelfes*, portaient le signe des deux clefs sur l'épaule. Les croisés de l'empereur, qu'on appelait *Gibelins*, portaient la croix. Les clefs s'enfuirent devant la croix.

Tout était en combustion en Italie. On avait besoin de la paix; on la fait le 23 juillet à San-Germano. L'empereur n'y gagne que l'absolution. Il consent que désormais les bénéfices se donnent par élection en Sicile; qu'aucun clerc dans ses deux royaumes ne puisse être traduit devant un juge laïque; que tous les biens ecclésiastiques soient exempts d'impôts; et enfin il donne de l'argent au pape.

1231.

Il paraît jusqu'ici que ce *Frédéric II*, qu'on a peint comme le plus dangereux des hommes, était le plus patient; mais on prétend que son fils était déjà prêt à se révolter en Allemagne, et c'est ce qui rendait le père si facile en Italie.

1232. 1233. 1234.

Il est clair que l'empereur ne restait si longtemps en Italie que dans le dessein d'y fonder un véritable empire romain. Maître de Naples et de Sicile, s'il eût pris sur la Lombardie l'autorité des *Othons*, il était le maître de Rome. C'est-là son véritable crime aux yeux des papes; et ces papes, qui le poursuivirent d'une manière

violente, étaient toujours regardés d'une partie de l'Italie comme les soutiens de la nation. Le parti des *Guelfes* était celui de la liberté. Il eût fallu dans ces circonstances à *Fréderic* des trésors, et une grande armée bien disciplinée, et toujours sur pied. C'est ce qu'il n'eut jamais. *Othon IV*, bien moins puissant que lui, avait eu contre le roi de France une armée de près de cent trente mille hommes : mais il ne la soudoya pas, et c'était un effort passager de vassaux et d'alliés réunis pour un moment.

Fréderic pouvait faire marcher ses vassaux d'Allemagne en Italie. On prétend que le pape *Grégoire IX* prévint ce coup en soulevant le roi des Romains *Henri* contre son père; ainsi que *Grégoire VII*, *Urbain II* et *Pascal II* avaient armé les enfans de *Henri IV*.

Le roi des Romains met d'abord dans son parti plusieurs villes le long du Rhin et du Danube. Le duc d'Autriche se déclare en sa faveur. Milan, Bologne et d'autres villes d'Italie entrent dans ce parti contre l'empereur.

1235.

Fréderic II retourne enfin en Allemagne après quinze ans d'absence. Le marquis de Bade défait les révoltés. Le jeune *Henri* vient se jeter aux genoux de son père à la grande diète de Mayence. C'est dans ces diètes célèbres, dans ces parlemens de princes, présidés par les empereurs en personne, que se traitent toujours les plus importantes affaires de l'Europe avec la plus grande solennité. L'empereur dans cette mémorable diète de Mayence dépose son fils *Henri*, roi des Romains; et craignant le sort

du faible *Louis* nommé *le débonnaire*, et du courageux et trop facile *Henri IV*, il condamne son fils rebelle à une prison perpétuelle. Il assure dans cette diète le duché de Brunsvick à la maison *Guelfe* qui le possède encore. Il reçoit solennellement le droit canon publié par *Grégoire IX*, et il fait publier pour la première fois des décrets de l'Empire en langue allemande, quoiqu'il n'aimât pas cette langue et qu'il cultivât la romance, à laquelle succéda l'italienne.

1236.

Il charge le roi de Bohème, le duc de Bavière et quelques évêques ennemis du duc d'Autriche, de faire la guerre à ce duc, comme vassaux de l'Empire, qui en soutiennent les droits contre des rebelles.

Il repasse en Lombardie, mais avec peu de troupes, et par conséquent n'y peut faire aucune expédition utile. Quelques villes, comme Vicence et Vérone, mises au pillage, le rendent plus odieux aux *Guelfes* sans le rendre plus puissant.

1237.

Il vient dans l'Autriche défendue par les Hongrois. Il la subjugue et fonde une université à Vienne. Cependant les papes ont toujours prétendu qu'il n'appartenait qu'à eux d'ériger des universités, sur quoi on leur a appliqué cet ancien mot d'une farce italienne, *Parce que tu sais lire et écrire, tu te crois plus savant que moi.*

Il confirme les priviléges de quelques villes impériales, comme de Ratisbonne et de Strasbourg; fait reconnaître son fils *Conrad* roi des

Romains, à la place de *Henri*; et enfin, après ces succès en Allemagne, il se croit assez fort pour remplir son grand projet de subjuguer l'Italie. Il y revole, prend Mantoue, défait l'armée des confédérés.

Le pape, qui le voyait alors marcher à grands pas à l'exécution de son grand dessein, fait une diversion par les affaires ecclésiastiques; et sous prétexte que l'empereur fesait juger par des cours laïques les crimes des clercs, il excite toute l'Eglise contre lui; l'Eglise excite les peuples.

1238. 1239.

Fréderic II avait un bâtard nommé *Enzius*, qu'il avait fait roi de Sardaigne; autre prétexte pour le pontife, qui prétendait que la Sardaigne relevait du St Siége.

Ce pape était toujours *Grégoire IX*. Les différens noms des papes ne changent jamais rien aux affaires; c'est toujours la même querelle et le même esprit. *Grégoire IX* excommunie solennellement l'empereur deux fois pendant la semaine de la passion. Ils écrivent violemment l'un contre l'autre. Le pape accuse l'empereur de soutenir que le monde a été trompé par trois imposteurs, *Moïse*, JESUS-CHRIST et *Mahomet*. *Fréderic* appelle *Grégoire Anti-Christ*, *Balaam* et *prince des ténèbres*. Peut-être le pape accusa faussement l'empereur, qui, de son côté, calomnia le pape. C'est de cette querelle que naquit ce préjugé qui dure encore, que *Fréderic* composa ou fit composer en latin le livre des *Trois imposteurs*: on n'avait pas alors assez de science et de critique pour faire un tel ouvrage. Nous

avons depuis peu quelques mauvaises brochures sur le même sujet, mais personne n'a été assez sot pour les imputer à *Fréderic II*, ni à son chancelier *Desvignes*.

La patience de l'empereur était enfin poussée à bout, et il se croyait puissant. Les dominicains et les franciscains, milices spirituelles du pape, nouvellement établies, sont chassés de Naples et de Sicile. Les bénédictins du Mont-Cassin sont chassés aussi, et on n'en laisse que huit pour faire l'office. On défend sous peine de mort dans les deux royaumes de recevoir des lettres du pape.

Tout cela anime davantage les factions des Guelfes et des Gibelins. Venise et Gènes s'unissent aux villes de Lombardie. L'empereur marche contr'elles. Il est défait par les Milanais. C'est la troisième victoire signalée, dans laquelle les Milanais soutiennent leur liberté contre les empereurs.

1240.

Il n'y a plus alors à négocier, comme l'empereur avait toujours fait. Il augmente ses troupes, et marche à Rome, où il y avait un grand parti de Gibelins.

Grégoire IX fait exposer les têtes de *St Pierre* et de *St Paul*. Où les avait-on prises? Il harangue le peuple en leur nom, échauffe tous les esprits, et profite de ce moment d'enthousiasme pour faire une croisade contre *Fréderic*.

Ce prince ne pouvant entrer dans Rome va ravager le Bénéventin. Tel était le pouvoir des papes dans l'Europe; et le seul nom de croisade était devenu si sacré que le pape obtient

le vingtième des revenus ecclésiastiques en France, et le cinquième en Angleterre pour sa croisade contre l'empereur.

Il offre par ses légats la couronne impériale à *Robert d'Artois*, frère de *St Louis*. Il est dit dans sa lettre au roi et au baronnage de France: *Nous avons condamné Frédéric soi-disant empereur, et lui avons ôté l'Empire. Nous avons élu en sa place le prince Robert, frère du roi: nous le soutiendrons de toutes nos forces, et par toutes sortes de moyens.*

Cette offre indiscrète fut refusée. Quelques historiens disent, en citant mal *Matthieu Pâris*, que les barons de France répondirent qu'il suffisait à *Robert d'Artois* d'être frère d'un roi qui était au-dessus de l'empereur. Ils prétendent même que les ambassadeurs de *St Louis* auprès de *Frédéric* lui dirent la même chose dans les mêmes termes. Il n'est nullement vraisemblable qu'on ait répondu une grossièreté si indécente, si peu fondée et si inutile.

La réponse des barons de France, que *Matthieu Pâris* rapporte, n'a pas plus de vraisemblance. Les premiers de ces barons étaient tous les évêques du royaume; or il est bien difficile que tous les barons et tous les évêques du temps de *St Louis* aient répondu au pape: *Tantum religionis in papa non invenimus, qui eum debuit promovisse, et* DEO *militantem protexisse, eum conatus est absentem confundere et nequiter supplantare.* " Nous ne trouvons pas tant de „ religion dans le pape que dans *Frédéric II*; „ dans ce pape qui devait secourir un empe„ reur combattant pour DIEU, et qui profite de „ son absence pour l'opprimer et le supplanter „ méchamment. "

Pour peu qu'un lecteur ait de bon sens, il verra bien qu'une nation en corps ne peut faire une réponse insultante au pape qui offre l'Empire à cette nation. Comment les évêques auraient-ils écrit au pape que *l'incrédule Frederic II* avait plus de religion que lui? que ce trait apprenne à se défier des historiens qui érigent leurs propres idées en monumens publics.

1241.

Dans ce temps les peuples de la grande Tartarie menaçaient le reste du monde. Ce vaste réservoir d'hommes grossiers et belliqueux avait vomi ses inondations sur presque tout notre hémisphère dès le cinquième siècle de l'ère chrétienne. Une partie de ces conquérans venait d'enlever la Palestine au soudan d'Egypte, et au peu de chrétiens qui restaient encore dans cette contrée. Des hordes plus considérables de tartares sous *Batou-kan*, petit-fils de *Gengis-kan*, avaient été jusqu'en Pologne, et jusqu'en Hongrie.

Les Hongrois mêles avec les Huns, anciens compatriotes de ces Tartares, venaient d'être vaincus par ces nouveaux brigands. Ce torrent s'était répandu en Dalmatie: et portait ainsi ses ravages de Pékin aux frontières de l'Allemagne. Etait-ce là le temps pour un pape d'excommunier l'empereur, et d'assembler un concile pour le déposer?

Grégoire IX indique ce concile. On ne conçoit pas comment il peut proposer à l'empereur de faire une cession entière de l'Empire et de tous ses Etats au Saint-Siége pour tout concilier. Le pape fait pourtant cette proposition. Quel

était l'esprit du siècle où l'on pouvait proposer de pareilles choses!

1242.

L'orient de l'Allemagne est délivré des Tartares, qui s'en retournent comme des bêtes féroces après avoir saisi quelque proie.

Grégoire IX et son successeur *Célestin IV* étant morts presque dans la même année, et le St Siége ayant vaqué long-temps, il est surprenant que l'empereur presse les Romains de faire un pape, et même à main armée. Il paraît qu'il était de son intérêt que la chaire de ses ennemis ne fût pas remplie; mais le fond de la politique de ces temps-là est bien peu connu. Ce qui est certain, c'est qu'il fallait que *Fréderic II* fût un prince sage, puisque dans ces temps de troubles l'Allemagne et son royaume de Naples et Sicile étaient tranquilles.

1243.

Les cardinaux assemblés à Agnani élisent le cardinal *Fiesque*, génois, de la maison des comtes de *Lavagna*, attaché à l'empereur. Ce prince dit, *Fiesque était mon ami, le pape sera mon ennemi.*

1244.

Fiesque, connu sous le nom d'*Innocent IV*, ne va pas jusqu'à demander que *Fréderic II* lui cède l'empire; mais il veut la restitution de toutes les villes de l'Etat ecclésiastique et de la comtesse *Mathilde*, et demande à l'empereur l'hommage de Naples et de Sicile.

Innocent IV, sur le refus de l'empereur, assemble à Lyon le concile indiqué par *Grégoire IX*; c'est le treizième des conciles généraux.

On peut demander pourquoi ce concile se tint dans une ville impériale? cette ville était protégée par la France; l'archevêque était prince; et l'empereur n'avait plus dans ces provinces que le vain titre de seigneur suzerain.

Il n'y eut à ce concile général que cent quarante-quatre évêques; mais il était décoré de la présence de plusieurs princes, et sur-tout de l'empereur de Constantinople, *Baudouin de Courtenai*, placé à la droite du pape. Ce monarque était venu demander des secours qu'il n'obtint point.

Fréderic ne négligea pas d'envoyer à ce concile, où il devait être accusé, des ambassadeurs pour se défendre. *Innocent IV* prononça contre lui deux longues harangues dans les deux premières sessions. Un moine de l'ordre de Cîteaux, évêque de Carinola près du Garillan, chassé du royaume de Naples par *Fréderic*, l'accusa dans les formes.

Il n'y a aujourd'hui aucun tribunal réglé auquel les accusations intentées par ce moine fussent admises. *L'empereur*, dit-il, *ne croit ni à* DIEU *ni aux saints*; mais qui l'avait dit à ce moine? *l'empereur a plusieurs épouses à la fois*; mais quelles étaient ces épouses? *il a des correspondances avec le soudan de Babylone*; mais pourquoi le roi titulaire de Jérusalem ne pouvait-il traiter avec son voisin? *il pense comme Averroès que* JESUS-CHRIST *et Mahomet étaient des imposteurs*; mais où *Averroès* a-t-il écrit cela?

et comment prouver que l'empereur pense comme *Averroès ? il est hérétique* ; mais quelle est son hérésie, et comment peut-il être hérétique sans être chrétien ?

Thadée Sessa, ambassadeur de *Frédéric*, répond au moine évêque qu'il en a menti, que son maître est un fort bon chrétien, et qu'il ne tolère point la simonie. Il accusait assez par ces mots la cour de Rome.

L'ambassadeur d'Angleterre alla plus loin que celui de l'empereur. *Vous tirez*, dit-il, *par vos Italiens plus de soixante mille marcs par an du royaume d'Angleterre ; vous taxez toutes nos églises ; vous excommuniez quiconque se plaint : nous ne souffrirons pas plus long-temps de telles vexations.*

Tout cela ne fit que hâter la sentence du pape. *Je déclare*, dit Innocent IV, *Frédéric convaincu de sacrilége et d'hérésie, excommunié et déchu de l'Empire. J'ordonne aux électeurs d'élire un autre empereur, et je me réserve la disposition du royaume de Sicile.*

Après avoir prononcé cet arrêt, il entonne un *Te Deum*, comme on fait aujourd'hui après une victoire.

L'empereur était à Turin, qui appartenait alors au marquis de *Suze*. Il se fait donner la couronne impériale, les empereurs la portaient toujours avec eux et la mettant sur sa tête : *Le pape*, dit-il, *ne me l'a pas encore ravie ; et avant qu'on me l'ôte, il y aura bien du sang répandu.* Il envoie à tous les princes chrétiens une lettre circulaire. *Je ne suis pas le premier*, dit-il, *que le clergé ait aussi indignement traité, et je ne serai pas le dernier. Vous en êtes la cause en obéissant*

à ces hypocrites dont vous connaissez l'ambition effrénée. Combien ne découvririez-vous pas d'infamies à Rome qui font frémir la nature? etc.

1246.

Le pape écrit au duc d'Autriche chassé de ses Etats, aux ducs de Saxe, de Bavière et de Brabant, aux archevêques de Cologne, de Trèves et de Mayence, aux évêques de Strasbourg et de Spire, et leur ordonne d'élire pour empereur *Henri* landgrave de Thuringe.

Les ducs refusent de se trouver à la diète indiquée à Vurtzbourg, et les évêques couronnent leur thuringien qu'on appelle *le roi des prêtres.*

Il y a ici deux choses importantes à remarquer; la première, qu'il est évident que les électeurs n'étaient pas au nombre de sept; la seconde, que *Conrad*, fils de l'empereur, roi des Romains, était compris dans l'excommunication de son père, et déchu de tous ses droits, comme un hérétique, selon la loi des papes, et selon celle de son propre père, qu'il avait publiée quand il voulait plaire aux papes.

Conrad soutient la cause de son père et la sienne. Il donne bataille au roi des prêtres près de Francfort: mais il a du désavantage.

Le landgrave de Thuringe, ou l'anti-empereur meurt en assiégeant Ulm: mais le schisme impérial ne finit pas.

C'est apparemment cette année que *Frédéric II*, n'ayant que trop d'ennemis, se réconcilia avec le duc d'Autriche, et que pour se l'attacher il lui donna à lui et à ses descendans le titre de roi, par un diplome conservé à Vienne.

Ce

Ce diplome est sans date. Il est bien étrange que les ducs d'Autriche n'en aient fait aucun usage. Il est vraisemblable que les princes de l'Empire s'opposèrent à ce nouveau titre, donné par un empereur excommunié, que la moitié de l'Allemagne commençait à ne plus reconnaître.

1247.

Innocent IV offre l'empire à plusieurs princes. Tous refusent une dignité si orageuse. Un *Guillaume* comte de Hollande l'accepte. C'était un jeune seigneur de vingt ans. La plus grande partie de l'Allemagne ne le reconnait pas; c'est le légat du pape qui le nomme empereur dans Cologne, et qui le fait chevalier.

1248.

Deux partis se forment en Allemagne aussi violens que les Guelfes et les Gibelins en Italie; l'un tient pour *Fréderic* et son fils *Conrad*, l'autre pour le nouveau roi *Guillaume*: c'était ce que les papes voulaient. *Guillaume* est couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne. Les fêtes de ce couronnement sont de tous côtés du sang répandu, et des villes en cendres.

1249.

L'empereur n'est plus en Italie que le chef d'un parti dans une guerre civile. Son fils *Enzio*, que nous nommons *Enzius*, est battu par les Polonais, tombe captif entre leurs mains, et son père ne peut pas même obtenir sa délivrance à prix d'argent.

Une autre aventure funeste trouble les derniers jours de *Fréderic II*, si pourtant cette aventure est telle qu'on la raconte. Son fameux chancelier *Pierre Desvignes*, ou plutôt *de la Vigna*, son conseil, son oracle, son ami depuis plus de trente années, le restaurateur des lois en Italie, veut, dit-on, l'empoisonner et par les mains de son médecin. Les historiens varient sur l'année de cet événement, et cette variété peut causer quelque soupçon. Est-il croyable que le premier des magistrats de l'Europe, vieillard vénérable, ait tramé un aussi abominable complot ? et pourquoi ? pour plaire au pape son ennemi : où pouvait-il espérer une plus grande fortune ? quel meilleur poste le médecin pouvait-il avoir que celui de médecin de l'empereur ?

Il est certain que *Pierre Desvignes* eut les yeux crevés ; ce n'est pas-là le supplice de l'empoisonneur de son maître. Plusieurs auteurs italiens prétendent qu'une intrigue de cour fut la cause de sa disgrâce, et porta *Fréderic II* à cette cruauté, ce qui est bien plus vraisemblable.

1250.

Cependant *Fréderic* fait encore un effort dans la Lombardie ; il fait même passer les Alpes à quelques troupes, et donne l'alarme au pape, qui était toujours dans Lyon sous la protection de *St Louis* ; car ce roi de France, en blâmant les excès du pape, respectait sa personne et le concile.

Cette expédition est la dernière de *Fréderic*.

1251.

Il meurt le 17 décembre. Quelques-uns croient qu'il eut des remords du traitement

qu'il avait fait à *Pierre Desvignes* : mais par son testament il paraît qu'il ne se repent de rien. Sa vie et sa mort sont une époque importante dans l'histoire. Ce fut de tous les empereurs celui qui chercha le plus à établir l'Empire en Italie, et qui y réussit le moins, ayant tout ce qu'il fallait pour y réussir.

Les papes qui ne voulaient point de maîtres, et les villes de Lombardie, qui défendirent si souvent la liberté contre un maître, empêchèrent qu'il n'y eût en effet un empereur romain.

La Sicile, et sur-tout Naples furent ses royaumes favoris. Il augmenta et embellit Naples et Capoue, bâtit Alitea, Monte-Leone, Flagelle, Dondona, Aquila et plusieurs autres villes; fonda des universités, et cultiva les beaux arts dans ces climats où les fruits semblent venir d'eux-mêmes; c'était encore une raison qui lui rendait cette partie plus chère : il en fut le législateur. Malgré son esprit, son courage, son application et ses travaux, il fut très-malheureux; et sa mort produisit de plus grands malheurs encore.

CONRAD IV,

VINGT-SEPTIEME EMPEREUR.

On peut compter parmi les empereurs *Conrad IV*, fils de *Fréderic II*, à plus juste titre que ceux qu'on place entre les descendans de *Charlemagne* et les *Othons*. Il avait été couronné deux fois roi des Romains; il succédait à un père respectable : et *Guillaume* comte de Hollande,

son concurrent, qu'on appelait aussi *le roi des prêtres*, comme le landgrave de Thuringe, n'avait pour tout droit qu'un ordre du pape et les suffrages de quelques évêques.

Conrad essuie d'abord une défaite auprès d'Oppenheim, mais il se soutient. Il force son compétiteur à quitter l'Allemagne. Il va à Lyon trouver le pape *Innocent IV*, qui le confirme roi des Romains, et qui lui promet de lui donner la couronne impériale à Rome.

Il était devenu ordinaire de prêcher des croisades contre les princes chrétiens. Le pape en fait prêcher une en Allemagne contre l'empereur *Conrad*, et une en Italie contre *Manfredo* ou *Mainfroi*, bâtard de *Fréderic II*, fidelle alors à son frère, et aux dernières volontés de son père.

Ce *Mainfroi*, prince de Tarente, gouvernait Naples et Sicile au nom de *Conrad*. Le pape fesait révolter contre lui Naples et Capoue. *Conrad* y marche et semble abandonner l'Allemagne à son rival *Guillaume*, pour aller seconder son frère *Mainfroi* contre les croisés du pape.

1252.

Guillaume de Hollande s'établit pendant ce temps-là en Allemagne. On peut observer ici une aventure qui prouve combien tous les droits ont été long-temps incertains, et les limites confondues. Une comtesse de Flandre et du Hainaut a une guerre avec *Jean Davennes* son fils d'un premier lit, pour le droit de succession de ce fils même sur les Etats de sa mère. On prend *St Louis* pour arbitre. Il adjuge le Hainaut à *Davennes* et la Flandre au fils du second lit.

Jean Davennes dit au roi *Louis* : *Vous me donnez le Hainaut qui ne dépend pas de vous ; il relève de l'évêque de Liége, et il est arrière-fief de l'Empire. La Flandre dépend de vous, et vous ne me la donnez pas.*

Il n'était donc pas décidé de qui le Hainaut relevait. La Flandre était encore un autre problême. Tout le pays d'Aloſt était fief de l'Empire ; tout ce qui était ſur l'Eſcaut l'était auſſi : mais le reſte de la Flandre depuis Gand relevait des rois de France. Cependant *Guillaume*, en qualité de roi d'Allemagne, met la comteſſe au ban de l'Empire, et confiſque tout au profit de *Jean Davennes* en 1252. Cette affaire s'accommoda enfin, mais elle fait voir quels inconvéniens la féodalité entraînait. C'était encore bien pis en Italie, et ſur-tout pour les royaumes de Naples et Sicile.

1253. 1254.

Ces années qu'on appelle, ainſi que les ſuivantes, les années d'interrègne, de confuſion et d'anarchie, ſont pourtant très-dignes d'attention.

La maiſon de *Maurienne* et de *Savoie*, qui prend le parti de *Guillaume de Hollande*, et qui le reconnaît empereur, en reçoit l'inveſtiture de Turin, de Montcalier, d'Ivrée et de pluſieurs fiefs qui en font une maiſon puiſſante.

En Allemagne les villes de Francfort, Mayence, Cologne, Vorms, Spire s'aſſocient pour leur commerce, et pour ſe défendre des ſeigneurs de châteaux qui étaient autant de brigands. Cette union des villes du Rhin eſt moins

une imitation de la confédération des villes de Lombardie que des premières villes anséatiques, Lubeck, Hambourg, Brunsvick.

Bientôt la plupart des villes d'Allemagne et de Flandre entrent dans la hanse. Le principal objet est d'entretenir des vaisseaux et des barques à frais communs pour la sureté du commerce. Un billet d'une de ces villes est payé sans difficulté dans les autres. La confiance du négoce s'établit. Des commerçans, font par cette alliance plus de bien à la société que n'en avaient fait tant d'empereurs et de papes.

La ville de Lubeck seule est déjà si puissante que dans une guerre intestine, qui survint au Danemarck, elle arme une flotte.

Tandis que des villes commerçantes procurent ces avantages temporels, les chevaliers de l'ordre teutonique veulent procurer celui du christianisme à ces restes de Vandales qui vivaient dans la Prusse et aux environs. *Ottocare II* roi de Bohème se croise avec eux. Le nom d'*Ottocare* était devenu celui des rois de Bohème depuis qu'ils avaient pris le parti d'*Othon IV*. Ils battent les païens ; les deux chefs des Prussiens reçoivent le baptême. *Ottocare* rebâtit Kœnigsberg.

D'autres scènes s'ouvrent en Italie. Le pape entretient toujours la guerre et veut disposer du royaume de Naples et de Sicile : mais il ne peut recouvrer son propre domaine ni celui de la comtesse *Mathilde*. On voit toujours les papes puissans au-dehors par les excommunications qu'ils lancent, par les divisions qu'ils fomentent, très-faibles chez eux et sur-tout dans Rome.

Les factions des Gibelins et des Guelfes partageaient et désolaient l'Italie. Elles avaient commencé par les querelles des papes et des empereurs; ces noms avaient été par-tout un mot de ralliement du temps de *Frédéric II*. Ceux qui prétendaient acquérir des fiefs et des titres que les empereurs donnent se déclaraient Gibelins. Les Guelfes paraissaient plus partisans de la liberté italique. Le parti guelfe à Rome était à la vérité pour le pape quand il s'agissait de se réunir contre l'empereur, mais ce même parti s'opposait au pape quand le pontife délivré d'un maître voulait l'être à son tour. Ces factions se subdivisaient encore en plusieurs parties différentes, et servaient d'aliment aux discordes des villes et des familles. Quelques anciens capitaines de *Fréderic II* employaient ces noms de faction qui échauffent les esprits pour attirer du monde sous leurs drapeaux, et autorisaient leurs brigandages du prétexte de soutenir les droits de l'Empire. Des brigands opposés feignaient de servir le pape qui ne les en chargeait pas, et ravageaient l'Italie en son nom.

Parmi ces brigands qui se rendirent illustres, il y eut sur-tout un partisan de *Fréderic II*, nommé *Ezzelino*, qui fut sur le point de s'établir une grande domination, et de changer la face des affaires. Il est encore fameux par ses ravages; d'abord il ramassa quelque butin à la tête d'une troupe de voleurs: avec ce butin il leva une petite armée. Si la fortune l'eût toujours secondé, il devenait un conquérant: mais enfin il fut pris dans une embuscade; et Rome, qui le craignait, en fut délivrée. Les factions guelfe et gibeline ne s'éteignirent pas avec lui. Elles

subsistèrent long-temps et furent violentes, même pendant que l'Allemagne, sans empereur véritable dans l'interrègne qui suivit la mort de *Conrad*, ne pouvait plus servir de prétexte à ces troubles.

Un pape dans ces circonstances avait une place bien difficile à remplir. Obligé par sa qualité d'évêque de prêcher la paix au milieu de la guerre, se trouvant à la tête du gouvernement romain sans pouvoir parvenir à l'autorité absolue, ayant à se défendre des Gibelins, à ménager les Guelfes, craignant sur-tout une maison impériale qui possédait Naples et Sicile; tout était équivoque dans sa situation. Les papes depuis *Grégoire VII* eurent toujours avec les empereurs cette conformité, les titres de maîtres du monde et la puissance la plus gênée. Et si on y fait attention, on verra que dès le temps des premiers successeurs de *Charlemagne* l'Empire et le Sacerdoce sont deux problêmes difficiles à résoudre.

Conrad fait venir un de ses frères, à qui *Fréderic II* avait donné le duché d'Autriche. Ce jeune prince meurt, et on soupçonne *Conrad* de l'avoir empoisonné: car dans ce temps il fallait qu'un prince mourût de vieillesse pour qu'on n'imputât pas sa mort au poison.

Conrad IV meurt bientôt après, et on accuse *Mainfroi* de l'avoir fait périr par le même crime.

L'empereur *Conrad IV*, mort à la fleur de son âge, laissait un enfant, ce malheureux *Conradin* dont *Mainfroi* prit la tutelle. Le pape *Innocent IV* poursuit sur cet enfant la mémoire de ses pères. Ne pouvant s'emparer du royaume de Naples, il l'offre au roi d'Angleterre, il l'offre à un frère

de

de *St Louis*. Il meurt au milieu de ses projets dans Naples même que son parti avait conquis. On croirait, à voir les dernières entreprises d'*Innocent IV*, que c'était un guerrier: non; il passait pour un profond théologien.

1255.

Après la mort de *Conrad IV*, ce dernier empereur, et non le dernier prince de la maison de *Suabe*, il était vraisemblable que le jeune *Guillaume de Hollande*, qui commençait à régner sans contradiction en Allemagne, ferait une nouvelle maison impériale. Ce droit féodal, qui a causé tant de disputes et tant de guerres, le fait armer contre les Frisons. On prétendait qu'ils étaient vassaux des comtes de Hollande et arrière-vassaux de l'empire; et les Frisons ne voulaient relever de personne. Il marche contr'eux, il y est tué sur la fin de l'année 1255, ou au commencement de l'autre; et c'est-là l'époque de la grande anarchie d'Allemagne.

La même anarchie est dans Rome, dans la Lombardie, dans le royaume de Naples et de Sicile.

Les Guelfes venaient d'être chassés de Naples par *Mainfroi*. Le nouveau pape *Alexandre IV*, mal affermi dans Rome, veut, comme son prédécesseur, ôter Naples et Sicile à la maison excommuniée de *Suabe*, et dépouiller à la fois le jeune *Conradin* à qui ce royaume appartient, et *Mainfroi* qui en est le tuteur.

Qui pourrait croire qu'*Alexandre IV* fait prêcher en Angleterre une croisade contre *Conradin*; et qu'en offrant les Etats de cet enfant au roi

d'Angleterre *Henri III*, il emprunte au nom de ce roi anglais assez d'argent pour lever lui-même une armée ? Quelles démarches d'un pontife pour dépouiller un orphelin ! Un légat du pape commande cette armée qu'on prétend être de près de cinquante mille hommes. L'armée du pape est battue et dissipée.

Remarquons encore que le pape *Alexandre IV*, qui croyait pouvoir se rendre maître de deux royaumes aux portes de Rome, n'ose pas rentrer dans cette ville, et se retire dans Viterbe. Rome était toujours comme ces villes impériales qui disputent à leurs archevêques les droits régaliens; comme Cologne, par exemple, dont le gouvernement municipal est indépendant de l'électeur. Rome resta dans cette situation équivoque jusqu'au temps d'*Alexandre VI*.

1256. 1257. 1258.

On veut en Allemagne faire un empereur. Les princes allemands pensaient alors comme pensent aujourd'hui les palatins de Pologne; ils ne voulaient point un compatriote pour roi. Une faction choisit *Alfonse X* roi de Castille; une autre élit *Richard*, frère du roi d'Angleterre *Henri III*. Les deux élus envoient également au pape pour faire confirmer leur élection : le pape n'en confirme aucune. *Richard* cependant va se faire couronner à Aix-la-Chapelle le 17 mai 1257, sans être pour cela plus obéi en Allemagne.

Alfonse de Castille fait des actes de souverain d'Allemagne à Tolède. *Fréderic III*, duc de Lorraine, y va recevoir à genoux l'investiture de son duché, et la dignité de grand sénéchal

de l'empereur sur les bords du Rhin, avec le droit de mettre le premier plat sur la table impériale dans les cours plénières.

Tous les historiens d'Allemagne, comme les plus modernes, disent que *Richard* ne reparut plus dans l'Empire: mais c'est qu'ils n'avaient pas connaissance de la chronique d'Angleterre de *Thomas Wik*. Cette chronique nous apprend que *Richard* repassa trois fois en Allemagne, qu'il y exerça ses droits d'empereur dans plus d'une occasion, qu'en 1263 il donna l'investiture de l'Autriche et de la Stirie à un *Ottocare* roi de Bohème, et qu'il se maria en 1269 à la fille d'un baron, nommée *Falkemorit*, avec laquelle il retourna à Londres. Ce long interrègne, dont on parle tant, n'a donc pas véritablement subsisté; mais on peut appeler ces années un temps d'interrègne, puisque *Richard* était rarement en Allemagne. On ne voit dans ces temps-là en Allemagne que de petites guerres entre de petits souverains.

1259.

Le jeune *Conradin* était alors élevé en Bavière avec le duc titulaire d'Autriche son cousin, de l'ancienne branche d'Autriche-Bavière, qui ne subsiste plus. *Mainfroi*, plus ambitieux que fidelle et lassé d'être régent, se fait déclarer roi de Sicile et de Naples.

C'était donner au pape un juste sujet de chercher à le perdre. *Alexandre IV*, comme pontife, avait le droit d'excommunier un parjure; et comme seigneur suzerain de Naples, le droit de punir un usurpateur; mais il ne pouvait ni

comme pape, ni comme seigneur, ôter au jeune et innocent *Conradin* son héritage.

Mainfroi, qui se croit affermi, insulte aux excommunications et aux entreprises du pape.

Depuis 1260 *jusqu'à* 1266.

Tandis que l'Allemagne est ou désolée ou languissante dans son anarchie, que l'Italie est partagée en factions, que les guerres civiles troublent l'Angleterre, que *St Louis* racheté de sa captivité en Egypte médite encore une nouvelle croisade, qui fut plus malheureuse s'il est possible; le St Siége persiste toujours dans le dessein d'arracher à *Mainfroi* Naples et Sicile, et de dépouiller à la fois le tuteur coupable et l'orphelin.

Quelque pape qui soit sur la chaire de *St Pierre*, c'est toujours le même génie, le même mélange de grandeur et de faiblesse, de religion et de crimes. Les Romains ne veulent ni reconnaître l'autorité temporelle des papes, ni avoir d'empereurs. Les papes sont à peine soufferts dans Rome, et ils ôtent ou donnent des royaumes. Rome élisait alors un seul sénateur, comme protecteur de sa liberté. *Mainfroi*, *Pierre d'Arragon* son gendre, le duc d'Anjou *Charles*, frère de *St Louis*, briguent tous trois cette dignité, qui était celle de patrice sous un autre nom.

Urbain IV, nouveau pontife, offre à *Charles d'Anjou* Naples et Sicile, mais il ne veut pas qu'il soit sénateur; ce serait trop de puissance.

Il propose à *St Louis* d'armer le duc d'Anjou pour lui faire conquérir le royaume de Naples. *St Louis*, hésite. C'était manifestement ravir à

un pupille l'héritage de tant d'aïeux qui avaient conquis cet Etat sur les musulmans. Le pape calme ses scrupules. *Charles d'Anjou* accepte la donation du pape, et se fait élire sénateur de Rome malgré lui.

Urbain IV, trop engagé, fait promettre à *Charles d'Anjou* qu'il renoncera dans cinq ans au titre de sénateur; et comme ce prince doit faire serment aux Romains pour toute sa vie, le pape concilie ces deux sermens, et l'absout de l'un pourvu qu'il lui fasse l'autre.

Il l'oblige aussi de jurer entre les mains de son légat qu'il ne possédera jamais l'Empire avec la couronne de Sicile. C'était la loi des papes ses prédécesseurs; et cette loi montre combien on avait craint *Frédéric II*.

Le comte d'Anjou promet sur-tout d'aider le St Siége à se remettre en possession du patrimoine usurpé par beaucoup de seigneurs et des terres de la comtesse *Mathilde*. Il s'engage à payer par an huit mille onces d'or de tribut; consentant d'être excommunié si jamais ce paiement est différé de deux mois: il jure d'abolir tous les droits que les conquérans français et les princes de la maison de *Suabe* avaient eu sur les ecclésiastiques, et par-là il renonce à la prérogative singulière de Sicile.

A ces conditions et à beaucoup d'autres, il s'embarque à Marseille avec trente galères, et va recevoir à Rome en juin 1265 l'investiture de Naples et de Sicile qu'on lui vend si cher.

Une bataille dans les plaines de Bénévent, le 26 février 1266, décide de tout. *Mainfroi* y périt; sa femme, ses enfans, ses trésors sont livrés au vainqueur.

Le légat du pape, qui était dans l'armée, prive le corps de *Mainfroi* de la sépulture des chrétiens; vengeance lâche et mal-adroite qui ne sert qu'à irriter les peuples.

1267. 1268.

Dès que *Charles d'Anjou* est sur le trône de Sicile, il est craint du pape et haï de ses sujets. Les conspirations se forment. Les Gibelins, qui partageaient l'Italie, envoient en Bavière solliciter le jeune *Conradin* de venir prendre l'héritage de ses pères. *Clément IV*, successeur d'*Urbain*, lui défend de passer en Italie, comme un souverain donne un ordre à son sujet.

Conradin part à l'âge de seize ans avec le duc de Bavière son oncle, le comte de Tirol, dont il vient d'épouser la fille, et sur-tout avec le jeune duc d'Autriche son cousin, qui n'était pas plus maître de l'Autriche que *Conradin* ne l'était de Naples. Les excommunications ne leur manquèrent pas. *Clément IV*, pour leur mieux résister, nomme *Charles d'Anjou* vicaire impérial en Toscane: car les papes, osant prétendre qu'ils donnaient l'Empire, devaient à plus forte raison en donner le vicariat. La Toscane, cette province illustre, devenue libre par son esprit et par son courage, était partagée en Guelfes et en Gibelins; et par-là les Guelfes y prennent toute l'autorité.

Charles d'Anjou, sénateur de Rome et chef de la Toscane, en devenait plus redoutable au pape: mais *Conradin* l'eût été davantage.

Tous les cœurs étaient à *Conradin;* et par une destinée singulière, les Romains et les musulmans se déclarèrent en même temps pour lui. D'un côté l'infant *Henri*, frère d'*Alfonse X*

roi de Castille, vrai chevalier errant, passe en Italie, et se fait déclarer sénateur de Rome pour y soutenir les droits de *Conradin*. De l'autre, un roi de Tunis leur prête de l'argent et des galères, et tous les sarrazins qui étaient restés dans le royaume de Naples prennent les armes en sa faveur.

Conradin est reçu dans Rome au capitole comme un empereur. Ses galères abordent en Sicile, et presque toute la nation y reçoit ses troupes avec joie. Il marche de succès en succès jusqu'à Aquila dans l'Abruzze. Les chevaliers français aguerris défont entièrement en bataille rangée l'armée de *Conradin*, composée à la hâte de plusieurs nations.

Conradin, le duc d'Autriche et *Henri de Castille* sont faits prisonniers.

Les historiens *Villani*, *Guadelfiero*, *Fazelli* assurent que le pape *Clément IV* demanda le supplice de *Conradin à Charles d'Anjou*. Ce fut sa dernière volonté. Ce pape mourut bientôt après. *Charles* fait prononcer une sentence de mort par son protonotaire *Robert de Bari* contre les deux princes. Il envoie prisonnier *Henri de Castille* en Provence; car la Provence lui appartenait du chef de sa femme.

Le 26 octobre 1268, *Conradin* et *Frédéric d'Autriche* sont exécutés dans le marché de Naples par la main du bourreau. C'est le premier exemple d'un pareil attentat contre des têtes couronnées. *Conradin*, avant de recevoir le coup, jeta son gant dans l'assemblée, en priant qu'il fût porté à *Pierre d'Arragon* son cousin, gendre de *Mainfroi*, qui vengera un jour sa mort. Le gant fut ramassé par le che-

valier *Truchsés de Valbourg* qui exécuta en effet sa volonté. Depuis ce temps la maison de *Valbourg* porte les armes de *Conradin*, qui sont celles de *Suabe*. Le jeune duc d'Autriche est exécuté le premier. *Conradin*, qui l'aimait tendrement, ramasse sa tête, et reçoit en la baisant le coup de la mort.

On tranche la tête à plusieurs seigneurs sur le même échafaud. Quelque temps après *Charles d'Anjou* fait périr en prison la veuve de *Mainfroi* avec le fils qui lui reste. Ce qui surprend, c'est qu'on ne voit point que *St Louis*, frère de *Charles d'Anjou*, ait jamais fait à ce barbare le moindre reproche de tant d'horreurs. Au contraire, ce fut en faveur de *Charles* qu'il entreprit en partie sa dernière malheureuse croisade contre le roi de Tunis, protecteur de *Conradin*.

1269. 1270. 1271. 1272.

Les petites guerres continuaient toujours entre les seigneurs d'Allemagne. *Rodolphe* comte de Habsbourg en Suisse, se rendait déjà fameux dans ces guerres, et sur-tout dans celle qu'il fit à l'évêque de Basle, en faveur de l'abbé de St Gall. C'est à ces temps que commencent les traités de confraternité héréditaire entre les maisons allemandes. C'est une donation réciproque de terres d'une maison à une autre, au dernier survivant des mâles.

La première de ces confraternités avait été faite dans les dernières années de *Fréderic II*, entre les maisons de *Saxe* et *de Hesse*.

Les villes anséatiques augmentent dans ces années leurs priviléges et leur puissance. Elles

établissent des consuls qui jugent toutes les affaires du commerce, car à quel tribunal aurait-on eu alors recours ?

La même nécessité, qui fait inventer les consuls aux villes marchandes, fait inventer les *austregues* aux autres villes et aux seigneurs, qui ne veulent pas toujours vider leurs différends par le fer. Ces *austregues* sont, ou des seigneurs ou des villes mêmes, que l'on choisit pour arbitres sans frais de justice.

Ces deux établissemens si heureux et si sages furent le fruit des malheurs des temps, qui obligeaient d'y avoir recours.

L'Allemagne restait toujours sans chef, mais voulait enfin en avoir un.

Richard d'Angleterre était mort. *Alfonse de Castille* n'avait plus de parti. *Ottocare III* roi de Bohème, duc d'Autriche et de Stirie, fut proposé, et refusa, dit-on, l'Empire. Il avait alors une guerre avec *Béla* roi de Hongrie, qui lui disputait la Stirie, la Carinthie et la Carniole. On pouvait lui contester la Stirie dépendante de l'Autriche, mais non la Carinthie et la Carniole, qu'il avait achetées.

La paix se fit. La Stirie et la Carinthie avec la Carniole restèrent à *Ottocare*. On ne conçoit pas comment, étant si puissant, il refusa l'Empire, lui qui depuis refusa l'hommage à l'empereur. Il est bien plus vraisemblable qu'on ne voulut pas de lui, par cela même qu'il était trop puissant.

RODOLPHE PREMIER DE HABSBOURG,

PREMIER EMPEREUR DE LA MAISON D'AUTRICHE,

VINGT-HUITIEME EMPEREUR.

1273.

ENFIN on s'assemble à Francfort pour élire un empereur, et cela sur les lettres de *Grégoire X*, qui menace d'en nommer un. C'était une chose nouvelle que ce fût un pape qui voulût un empereur.

On ne propose dans cette assemblée aucun prince possesseur de grands Etats. Ils étaient trop jaloux les uns des autres. Le comte de *Tirol*, qui était du nombre des électeurs, indique trois sujets; un comte de *Goritz*, seigneur d'un petit pays dans le Frioul, et absolument inconnu; un *Bernard* non moins inconnu encore, qui n'avait pour tout bien que des prétentions sur le duché de Carinthie; et *Rodolphe de Habsbourg*, capitaine célèbre, et grand maréchal de la cour d'*Ottocare* roi de Bohême.

Les électeurs, partagés entre ces trois concurrens, s'en rapportent à la décision du comte palatin *Louis le sévère* duc de Bavière, le même qui avait élevé et secouru en vain le malheureux *Conradin* et *Frédéric d'Autriche*. C'est-là le premier exemple d'un pareil arbitrage. *Louis de Bavière* nomme empereur *Rodolphe de Habsbourg*.

Le burgrave ou châtelain de Nuremberg en apporte la nouvelle à *Rodolphe* qui, n'étant plus alors au service du roi de Bohême, s'occupait de ses petites guerres vers Basle et vers Strasbourg.

Alfonse de Castille et le roi de Bohême protestent en vain contre l'élection. Cette protestation d'*Ottocare* ne prouve pas assurément qu'il eût refusé la couronne impériale.

Rodolphe était fils d'*Albert* comte de Habsbourg en Suisse. Sa mère était *Ulrike de Kybourg*, qui avait plusieurs seigneuries en Alsace. Il était marié depuis long-temps avec *Anne de Hœneberg*, dont il avait quatre enfans. Son âge était de cinquante-cinq ans et demi, quand il fut élevé à l'Empire. Il avait un frère colonel au service des Milanais, et un autre chanoine à Basle. Ses deux frères moururent avant son élection.

Il est couronné à Aix-la-Chapelle; on ignore par quel archevêque. Il est rapporté que le sceptre impérial, qu'on prétendait être celui de *Charlemagne*, ne se trouvant pas, ce défaut de formalité commençait à servir de prétexte à plusieurs seigneurs qui ne voulaient pas lui prêter serment. Il prit un crucifix: *Voilà mon sceptre*, dit-il, et tous lui rendirent hommage. Cette seule action de fermeté le rendit respectable, et le reste de sa conduite le montra digne de l'Empire.

Il marie son fils *Albert* à la fille du comte de *Tirol*, sœur utérine de *Conradin*. Par ce mariage, *Albert* semble acquérir des droits sur l'Alsace et sur la Suabe, héritage de la maison du fameux empereur *Fréderic II.* L'Alsace était alors partagée entre plusieurs petits seigneurs. Il fallut leur faire la guerre. Il obtint par sa prudence des troupes de l'Empire, et soumit tout par sa valeur. Un préfet est nommé pour gouverner l'Alsace. C'est ici une des plus importantes

époques pour l'intérieur de l'Allemagne. Les possesseurs des terres dans la Suabe et dans l'Alsace relevaient de la maison impériale de *Suabe*; mais après l'extinction de cette maison dans la personne de l'infortuné *Conradin*, ils ne voulurent plus relever que de l'Empire. Voilà la véritable origine de la noblesse immédiate; et voilà pourquoi l'on trouve plus de cette noblesse en Suabe que dans les autres provinces. L'empereur *Rodolphe* vint à bout de soumettre les gentilshommes d'Alsace, et créa un préfet dans cette province; mais après lui les barons d'Alsace redevinrent pour la plupart barons libres et immédiats, souverains dans leurs petites terres comme les plus grands seigneurs allemands dans les leurs. C'était dans presque toute l'Europe l'objet de quiconque possédait un château.

1274.

Trois ambassadeurs de *Rodolphe* font serment de sa part au pape *Grégoire X* dans le consistoire. Le pape écrit à *Rodolphe: De l'avis des cardinaux, nous vous nommons roi des Romains.*

Alfonse X roi de Castille renonce alors à l'Empire.

1275.

Rodolphe va trouver le pape à Lausanne. Il lui promet de lui faire rendre la Marche d'Ancone et les terres de *Mathilde*. Il promettait ce qu'il ne pouvait tenir. Tout cela était entre les mains des villes et des seigneurs, qui s'en étaient emparés aux dépens du pape et de l'Empire. L'Italie était partagée en vingt principautés ou républiques, comme l'ancienne

Grèce, mais plus puissantes. Venise, Gènes et Pise avaient plus de vaisseaux que l'empereur ne pouvait entretenir d'enseignes. Florence devenait considérable ; et déjà elle était le berceau des beaux arts.

Rodolphe pense d'abord à l'Allemagne. Le puissant roi de Bohème *Ottocare III*, duc d'Autriche, de Carinthie et de Carniole, lui refuse l'hommage. *Je ne dois rien à Rodolphe*, dit-il ; *je lui ai payé ses gages.* Il se ligue avec la Bavière. *Rodolphe* soutient la majesté de son rang. Il fait mettre au ban de l'Empire ce puissant *Ottocare*, et le duc de Bavière *Henri* qui est lié avec lui. On donne à l'empereur des troupes, et il va venger les droits de l'Empire allemand.

1276.

L'empereur *Rodolphe* bat l'un après l'autre, tous ceux qui prennent le parti d'*Ottocare*, ou qui veulent profiter de cette division ; le comte de Neubourg, le comte de Fribourg, le marquis de Bade, le comte de Virtemberg, et *Henri* duc de Bavière. Il finit tout d'un coup cette guerre avec les Bavarois, en mariant une de ses filles au fils de ce prince, et en recevant quarante mille onces d'or, au lieu de donner une dot à sa fille.

De-là il marche contre *Ottocare* ; il le force de venir à composition. Le roi de Bohème cède l'Autriche, la Stirie et la Carniole. Il consent de faire un hommage lige à l'empereur dans l'île de Camberg au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés, pour lui épargner une mortification publique.

Ottocare s'y rend couvert d'or et de pierreries. *Rodolphe*, par un faste supérieur, le reçoit avec l'habit le plus simple; et au milieu de la cérémonie les rideaux du pavillon tombent, et font voir aux yeux du peuple et des armées, qui bordaient le Danube, le superbe *Ottocare* à genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur, qu'il avait si souvent appelé son maître-d'hôtel, et dont il devenait le grand-échanson. Ce comte est accrédité, et il importe peu qu'il soit vrai.

1277.

La femme d'*Ottocare*, princesse plus altière que son époux, lui fait tant de reproches de son hommage rendu, et de la cession de ses provinces, que le roi de Bohème recommence la guerre vers l'Autriche.

L'empereur remporte une victoire complète. *Ottocare* est tué dans la bataille le 26 août. Le vainqueur use de sa victoire en législateur. Il laisse la Bohème au fils du vaincu, le jeune *Venceslas*; et la régence au marquis de Brandebourg.

1278.

Rodolphe fait son entrée à Vienne, et s'établit dans l'Autriche. *Louis* duc de Bavière, qui avait plus d'un droit à ce duché, veut remuer pour soutenir ce droit. *Rodolphe* tombe sur lui avec ses troupes victorieuses. Alors rien ne résiste; et on voit ce prince, que les électeurs avaient appelé à l'Empire pour y régner sans pouvoir, devenir en effet le conquérant de l'Allemagne.

1279.

Ce maître de l'Allemagne est bien loin de l'être en Italie. Le pape *Nicolas III* gagne avec lui sans peine ce long procès que tant de pontifes ont soutenu contre tant d'empereurs. *Rodolphe*, par un diplome du 15 février 1279, cède au St Siége les terres de la comtesse *Mathilde*, renonce au droit de suzeraineté, désavoue son chancelier qui a reçu l'hommage. Les électeurs approuvent la même année cette cession de *Rodolphe*. Ce prince, en abandonnant des droits pour lesquels on avait si long-temps combattu, ne cédait en effet que le droit de recevoir un hommage de seigneurs qui voulaient à peine le rendre. C'était tout ce qu'il pouvait alors obtenir en Italie, où l'Empire n'était plus rien. Il fallait que cette cession fût bien peu de chose, puisque l'empereur n'eut en échange que le titre de sénateur de Rome, et encore ne l'eut-il que pour un an.

Le pape vint à bout de faire ôter cette vaine dignité de sénateur à *Charles d'Anjou* roi de Sicile, parce que ce prince ne voulut pas marier son neveu avec la nièce de ce pontife, en disant que *quoiqu'il s'appelât Orsini, et qu'il eût les pieds rouges, son sang n'était pas fait pour se mêler au sang de France.*

Nicolas III ôte encore à *Charles d'Anjou* le vicariat de l'Empire en Toscane. Ce vicariat n'était plus qu'un nom, et ce nom même ne pouvait subsister depuis qu'il y avait un empereur.

La situation de *Rodolphe* en Italie était (à ce que dit *Girolamo Briani*) semblable à celle

d'un négociant qui à fait faillite, et dont d'autres marchands partagent les effets.

1280.

L'empereur *Rodolphe* se raccommode avec *Charles de Sicile*, par le mariage d'une de ses filles. Il donne cette princesse, nommée *Clémence*, à *Charles-Martel* petit-fils de *Charles*. Les deux mariés étaient presqu'encore au berceau.

Charles, au moyen de ce mariage, obtient de l'empereur l'investiture des comtés de Provence et de Forcalquier.

Après la mort de *Nicolas III*, on élit un français nommé *Brion*, qui prend le nom de *Martin IV*. Ce français fait rendre d'abord la dignité de sénateur au roi de Sicile, et veut lui faire rendre aussi le vicariat de l'Empire en Toscane. *Rodolphe* ne paraît guère s'en embarrasser; il est assez occupé en Bohème. Ce pays s'était révolté par la conduite violente du margrave de Brandebourg, qui en était régent; et d'ailleurs *Rodolphe* avait plus besoin d'argent que de titres.

1281, 1282.

Ces années sont mémorables par la fameuse conspiration des vêpres siciliennes. *Jean de Procida*, gentilhomme de Salerne, riche, et qui malgré son état exerçait la profession de médecin et de jurisconsulte, fut l'auteur de cette conspiration, qui semblait si opposée à son genre de vie. C'était un gibelin passionnément attaché à la mémoire de *Fréderic II*, et à la maison de *Suabe*. Il avait été plusieurs fois en Arragon auprès de la reine *Constance*, fille de

Mainfroi

Mainfroi. Il brûlait de venger le sang que *Charles d'Anjou* avait fait répandre ; mais ne pouvant rien dans le royaume de Naples, que *Charles* contenait par sa présence et par la terreur, il trama son complot dans la Sicile, gouvernée par des provençaux plus détestés que leur maître, et moins puissans.

Le projet de *Charles d'Anjou* était la conquête de Constantinople. Un des grands fruits des croisades de l'Occident avait été de prendre l'Empire des Grecs en 1204, et on l'avait perdu depuis, ainsi que les conquêtes sur les musulmans. La fureur d'aller se battre en Palestine avait passé depuis les malheurs de *St Louis*, mais la proie de Constantinople paraissait facile à saisir ; et *Charles d'Anjou* espérait détrôner *Michel Paléologue*, qui possédait alors le reste de l'Empire d'Orient.

Jean de Procida va déguisé à Constantinople avertir *Michel Paléologue ;* il l'excite à prévenir *Charles* : de là il court en Arragon voir en secret le roi *Pierre*. Il eut de l'argent de l'un et de l'autre ; il gagne aisément des conjurés. *Pierre d'Arragon* équipe une flotte ; et feignant d'aller contre l'Afrique, il se tient prêt pour descendre en Sicile. *Procida* n'a pas de peine à disposer les Siciliens.

Enfin le troisième jour de pâques 1282, au son de la cloche de vêpres, tous les Provençaux sont massacrés dans l'île : les uns dans les églises, les autres aux portes ou dans les places publiques, les autres dans leurs maisons. On compte qu'il y eut huit mille personnes égorgées. Cent batailles ont fait périr le triple et le quadruple d'hommes, sans qu'on y ait fait attention ; mais ici

ce secret gardé si long-temps par tout un peuple, des conquérans exterminés par la nation conquise, les femmes, les enfans massacrés, des filles siciliennes enceintes par des provençaux, tuées par leur propres pères, des pénitentes égorgées par leurs confesseurs, rendent cette action à jamais fameuse et exécrable. On dit toujours que ce furent des français qui furent massacrés à ces vêpres siciliennes, parce que la Provence est aujourd'hui à la France; mais elle était alors province de l'Empire; et c'était réellement des impériaux qu'on égorgeait.

Voilà comme on commença enfin la vengeance de *Conradin* et du duc d'Autriche: leur mort avait été le crime d'un seul homme, de *Charles d'Anjou*; et huit mille innocens l'expièrent.

Pierre d'Arragon aborde alors en Sicile avec sa femme *Constance*; toute la nation se donne à lui, et de ce jour la Sicile resta à la maison d'*Arragon*; mais le royaume de Naples demeure au prince de France.

L'empereur investit ses deux fils aînés, *Albert* et *Rodolphe*, à la fois, de l'Autriche, de la Stirie, de la Carniole, le 27 décembre 1282, dans une diète à Augsbourg, du consentement de tous les seigneurs, et même de celui de *Louis de Bavière* qui avait des droits sur l'Autriche. Mais comment donner à la fois l'investiture des mêmes Etats à ces deux princes? n'en avaient-ils que le titre? le puîné devait-il succéder à l'aîné? ou bien le puîné n'avait-il que le nom, tandis que l'autre avait la terre? ou devaient-ils posséder ces États en commun? c'est ce qui n'est pas expliqué. Ce qui est in-

contestable, c'est qu'on voit beaucoup de diplomes dans lesquels les deux frères sont nommés conjointement ducs d'Autriche, de Stirie et de Carniole.

Il y a une seule vieille chronique anonyme, qui dit que l'empereur *Rodolphe* investit son fils *Rodolphe* de la Suabe; mais il n'y a aucun document, aucune charte où l'on trouve que ce jeune *Rodolphe* ait eu la Suabe. Tous les diplomes l'appellent duc d'Autriche, de Stirie, de Carniole, comme son frère. Cependant un historien ayant adopté cette chronique, tous les autres l'ont suivie; et dans les tables généalogiques, on appelle toujours ce *Rodolphe* duc de Suabe: s'il l'avait été, comment sa maison aurait-elle perdu ce duché?

Dans la même diète l'empereur donne la Carinthie et la Marche Trévisane au comte de *Tirol* son gendre. L'avantage qu'il tira de sa dignité d'empereur fut de pourvoir toute sa maison.

1283. 1284.

Rodolphe gouverne l'Empire aussi-bien que sa maison. Il appaise les querelles de plusieurs seigneurs et de plusieurs villes.

Les historiens disent que ses travaux l'avaient fort affaibli, et qu'à l'âge de 65 ans passés, les médecins lui conseillèrent de prendre une femme de 15 ans pour fortifier sa santé. Ces historiens ne sont pas physiciens. Il épouse *Agnès* fille d'un comte de Bourgogne.

Dans cette année 1284, le roi d'Arragon *Pierre* fait prisonnier le prince de Salerne fils de *Charles d'Anjou*; mais sans pouvoir se rendre

maître de Naples. Les guerres de Naples ne regardent plus l'Empire jusqu'à *Charles-Quint.*

1285.

Les Cumins, reste de tartares, dévastent la Hongrie.

L'empereur investit *Jean Davennes* du comté d'Alost, du pays de Vas, de la Zélande, du Hainaut. Le comté de Flandre n'est point spécifié dans l'investiture; il était devenu inconteſtable qu'il relevait de la France.

1286. 1287.

Pour mettre le comble à la gloire de *Rodolphe*, il eût fallu s'établir en Italie, comme il l'était en Allemagne; mais le temps était passé. Il ne voulut pas même aller se faire couronner à Rome. Il se contenta de vendre la liberté aux villes d'Italie, qui voulurent bien l'acheter. Florence donna quarante mille ducats d'or; Lucques douze mille; Gènes, Bologne six mille. Presque toutes les autres ne donnèrent rien du tout, prétendant qu'elles ne devaient point reconnaître un empereur qui n'était pas couronné à Rome.

Mais en quoi consistait cette liberté ou donnée ou confirmée? était-ce dans une séparation absolue de l'Empire? il n'y a aucun acte de ces temps-là qui énonce de pareilles conventions.

Cette liberté consistait dans le droit de nommer des magistrats, de se gouverner suivant leurs lois municipales, de battre monnaie, d'entretenir des troupes. Ce n'était qu'une confirmation, une extension des droits obtenus de *Fréderic Barberousse*. L'Italie fut alors indé-

pendante et comme détachée de l'Empire, parce que l'empereur était éloigné et trop peu puissant. Le temps eût pu assurer à ce pays une liberté pleine et entière. Déjà les villes de Lombardie, celles de la Suisse même, ne prêtaient plus de serment, et rentraient insensiblement dans leurs droits naturels.

A l'égard des villes d'Allemagne, elles prêtaient toutes serment; mais les unes étaient réputées *libres*, comme Augsbourg, Aix-la-Chapelle et Metz; les autres avaient le nom d'*impériales*, en fournissant des tributs; les autres *sujettes*, comme celles qui relevaient immédiatement des princes, et médiatement de l'Empire; les autres *mixtes*, qui, en relevant des princes, avaient pourtant quelques droits impériaux.

Les grandes villes impériales étaient toutes différemment gouvernées. Nuremberg était administrée par des nobles: les citoyens avaient à Strasbourg l'autorité.

1288. 1289. 1290.

Rodolphe fait servir toutes ses filles à ses intérêts Il marie encore une fille qu'il avait de sa première femme au jeune *Venceslas* roi de Bohême, devenu majeur, et lui fait jurer qu'il ne prétendra jamais rien aux duchés d'Autriche et de Stirie; mais aussi en récompense il lui confirme la charge de grand-échanson.

Les ducs de Bavière prétendaient cette charge de la maison de l'empereur. Il semble que la qualité d'électeur fût inséparable de celle de grand-officier de la couronne: non que les

seigneurs des principaux fiefs ne prétendissent encore le droit d'élire ; mais les grands officiers voulaient ce droit de préférence aux autres. C'est pourquoi les ducs de Bavière disputaient la charge de grand-maître à la branche de Bavière palatine, quoiqu'aînée.

Grande diète à Erfort, dans laquelle on confirme le partage déjà fait de la Thuringe. L'orientale reste à la maison de *Misnie*, qui est aujourd'hui celle de *Saxe* ; l'occidentale demeure à la maison de *Brabant* héritière de la Misnie par les femmes. C'est la maison de *Hesse*.

Le roi de Hongrie *Ladislas III*, ayant été tué par les Tartares cumins qui ravageaient toujours ce pays, l'empereur, qui prétend que la Hongrie est un fief de l'Empire, veut donner ce fief à son fils *Albert*, auquel il avait donné déjà l'Autriche.

Le pape *Nicolas IV*, qui croit que tous les royaumes sont des fiefs de Rome, donne la Hongrie à *Charles-Martel*, petit-fils de *Charles d'Anjou* roi de Naples et de Sicile. Mais comme ce *Charles-Martel* se trouve gendre de l'empereur, et comme les Hongrois ne voulaient point du fils d'un empereur pour roi, de peur d'être asservis, *Rodolphe* consent que *Charles-Martel* son gendre tâche de s'emparer de cette couronne, qu'il ne peut lui ôter.

Voici encore un grand exemple qui prouve combien le droit féodal était incertain. Le comte de Bourgogne, c'est-à-dire de la Franche-Comté, prétendait relever du royaume de France, et en cette qualité il avait prêté serment de fidélité à *Philippe le bel*. Cependant jusque-là, tout ce qui faisait partie de l'ancien

royaume de Bourgogne relevait des empereurs.

Rodolphe lui fait la guerre : elle se termine bientôt par l'hommage que le comte de Bourgogne lui rend. Ainsi ce comte se trouve relever à la fois de l'Empire et de la France.

Rodolphe donne au duc de Saxe son gendre, *Albert II*, le titre de *palatin* de Saxe. Il faut bien distinguer cette maison de *Saxe* d'avec celle d'aujourd'hui, qui est, comme nous l'avons dit, celle de *Misnie*.

1291.

L'empereur *Rodolphe* meurt à Germesheim le 15 juillet à l'âge de 73 ans, après en avoir régné dix-huit.

ADOLPHE DE NASSAU,

VINGT-NEUVIEME EMPEREUR,

après un interrègne de neuf mois.

1292.

Les princes allemands craignant de rendre héréditaire cet empire d'Allemagne toujours nommé l'empire romain, et ne pouvant s'accorder dans leur choix, font un second compromis, dont on avait vu l'exemple à la nomination de *Rodolphe*.

L'archevêque de Mayence, auquel on s'en rapporte, nomme *Adolphe de Nassau* par le même principe qu'on avait choisi son prédécesseur. C'était le plus illustre guerrier de ces temps-là, et le plus pauvre. Il paraissait capable de

soutenir la gloire de l'Empire à la tête des armées allemandes, et trop peu puissant pour l'asservir. Il ne possédait que trois seigneuries dans le comté de Nassau.

Albert duc d'Autriche, fâché de ne point succéder à son père, s'unit contre le nouvel empereur avec ce même comte de Bourgogne qui ne veut plus être vassal de l'Allemagne, et tous deux obtiennent des secours du roi de France *Philippe le bel*. La maison d'Autriche commence par appeler contre l'empereur ces mêmes Français que les princes de l'Empire ont depuis si souvent appelés contr'elle. *Albert d'Autriche*, avec le secours de la France, fait d'abord la guerre en Suisse, dont sa maison réclame la souveraineté. Il prend Zurich avec des troupes françaises.

1293.

Albert d'Autriche soulève contre *Adolphe* Strasbourg et Colmar. L'empereur à la tête de quelques troupes que les fiefs impériaux lui fournissent appaise ces troubles.

Un différend entre le comte de Flandre et les citoyens de Gand est porté au parlement de Paris, et jugé en faveur des citoyens. Il était bien clairement reconnu que depuis Gand jusqu'à Boulogne, Arras, et Cambrai, la Flandre relevait uniquement du roi de France.

1294.

Adolphe s'unit avec *Edouard* roi d'Angleterre contre la France; mais comme il craint un aussi puissant vassal que le duc d'Autriche, il n'entreprend rien. On a vu depuis renouveler plus

d'une

d'une fois cette alliance dans des circonſtances pareilles.

1295.

Une injuſtice honteuſe de l'empereur eſt la première origine de ſes malheurs et de ſa fin funeſte: grand exemple pour les ſouverains. *Albert de Miſnie*, landgrave de Thuringe, l'un des ancêtres de tous les princes de Saxe, qui font une ſi grande figure en Allemagne, gendre de l'empereur *Fréderic II*, avait trois enfans de la princeſſe ſa femme. Il l'avait répudiée pour une maîtreſſe indigne de lui; et c'eſt pour cela que les Allemands lui avaient donné avec juſtice le ſurnom de *dépravé*. Ayant un bâtard de cette concubine, il voulait déshériter pour lui ſes trois enfans légitimes. Il met ſes fiefs en vente malgré les lois; et l'empereur, malgré les lois, les achète avec l'argent que le roi d'Angleterre lui avait donné pour faire la guerre à la France.

Les trois princes ſoutiennent hardiment leurs droits contre l'empereur. Il a beau prendre Dreſde et pluſieurs châteaux, il eſt chaſſé de la Miſnie; et toute l'Allemagne ſe déclare contre cet indigne procédé.

1296.

La rupture contre l'empereur et le roi d'Angleterre d'un côté, et la France de l'autre, durait toujours. Le pape *Boniface VIII* leur ordonne à tous trois une trève ſous peine d'excommunication.

1297.

L'empereur avait plus beſoin d'une trève avec les ſeigneurs de l'Empire. Sa conduite les

révoltait tous. *Venceslas* roi de Bohême, *Albert* duc d'Autriche, le duc de Saxe, l'archevêque de Mayence s'assemblent à Prague. Il y avait deux marquis de Brandebourg; non qu'ils possédassent tous deux la même marche; mais étant frères, ils prenaient tous deux le même titre. C'est un usage qui commençait à s'établir. On accuse l'empereur dans les formes, et on indique une diète à Egra pour le déposer.

Albert d'Autriche envoie à Rome solliciter la déposition d'*Adolphe*. C'est un droit qu'on reconnaît toujours dans les papes quand on croit en profiter.

Le duc d'Autriche feint d'avoir reçu le consentement du pape, qu'il n'a pourtant pas. L'archevêque de Mayence dépose solennellement l'empereur au nom de tous les princes. Voici comme il s'exprime: *On nous a dit que nos envoyés avaient obtenu l'agrément du pape, d'autres assurent que le pape l'a refusé: mais n'ayant égard qu'à l'autorité qui nous a été confiée, nous déposons Adolphe de la dignité impériale, et nous élisons pour roi des Romains le seigneur Albert duc d'Autriche.*

1298.

Boniface VIII défend aux électeurs, sous peine d'excommunication, de sacrer le nouveau roi des Romains. Ils lui répondent que ce n'est pas là une affaire de religion.

Cependant *Adolphe*, ayant dans son parti quelques évêques et quelques seigneurs, avait encore une armée. Il donne bataille le 2 juillet auprès de Spire à son rival; tous deux se

joignent au fort de la mêlée. *Albert d'Autriche* lui porte un coup d'épée dans l'œil. *Adolphe* meurt en combattant, et laisse l'Empire à *Albert*.

ALBERT PREMIER D'AUTRICHE,

TRENTIEME EMPEREUR.

1298.

Albert d'Autriche commence par remettre son droit aux électeurs afin de le mieux assurer. Il se fait élire une seconde fois à Francfort, puis couronner à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne.

Le pape *Boniface VIII* ne veut pas le reconnaître. Ce pape avait alors de violens démêlés avec le roi de France *Philippe le bel*.

1299.

L'empereur *Albert* s'unit incontinent avec *Philippe*, et marie son fils aîné *Rodolphe* à *Blanche* sœur du roi. Les articles de ce mariage sont remarquables. Il s'engage de donner à son fils l'Autriche, la Stirie, la Carniole, l'Alsace, Fribourg en Brisgau, et assigne pour douaire à sa belle-fille l'Alsace et Fribourg, s'en remettant pour la dot de *Blanche* à la volonté du roi de France.

Albert fait part de ce mariage au pape, qui pour toute réponse dit que l'empereur n'est qu'un usurpateur, et qu'il n'y a d'autre *César* que le souverain pontife des chrétiens.

1300. 1301.

Les maisons de France et d'Autriche semblaient alors étroitement unies par ce mariage, par leur haine commune contre *Boniface VIII*, par la nécessité où elles étaient de se défendre contre leurs vassaux. Car dans le même temps la Hollande et la Zélande, vassales de l'Empire, faisaient la guerre à *Albert*; et les Flamands, vassaux de la France, la faisaient au roi *Philippe le bel*.

Boniface VIII, plus fier encore que *Grégoire VII*, et plus impétueux, prend ce temps pour braver à la fois l'empereur et le roi de France. D'un côté il excite contre *Philippe le bel* son frère *Charles de Valois*; de l'autre il soulève des princes de l'Allemagne contre *Albert*.

Nul pape ne poussa plus loin la manie de donner des royaumes. Il fait venir en Italie ce *Charles de Valois*, et le nomme vicaire de l'Empire en Toscane. Il marie ce prince à la fille de *Baudouin II*, empereur de Constantinople, dépossédé; et déclare hardiment *Charles de Valois* empereur des Grecs. Rien n'est plus grand que ces entreprises quand elles sont bien conduites et heureuses: rien de plus petit quand elles sont sans effet. Ce pape, en moins de trois ans, donna les Empires d'Orient et d'Occident, et mit en interdit le royaume de France.

Les circonstances où se trouvait l'Allemagne le mirent sur le point de réussir contre *Albert d'Autriche*.

Il écrivit aux archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne: *Nous ordonnons qu'Albert comparaisse devant nous dans six mois, pour*

se justifier, s'il peut, du crime de lèse-majesté commis contre la personne de son souverain Adolphe. Nous défendons qu'on le reconnaisse pour roi des Romains, etc.

Ces trois archevêques, qui n'aimaient pas *Albert*, conviennent avec le comte palatin du Rhin de procéder contre lui, comme ils avaient procédé contre son prédécesseur; et ce qui montre bien qu'on a toujours deux poids et deux mesures, c'est qu'ils lui font un crime d'avoir vaincu et tué, en combattant, ce même *Adolphe* qu'ils avaient déposé, et contre lequel il avait été armé par eux-mêmes.

Le comte palatin fait en effet des informations contre l'empereur *Albert*. On sait que les comtes palatins étaient originairement juges dans le palais, et juges des causes civiles entre le prince et les sujets, comme cela se pratique dans tous les pays sous des noms différens.

Les palatins se croyaient en droit de juger criminellement l'empereur même. C'est sur cette prétention qu'on verra un palatin, un ban de Croatie condamner une reine.

Albert ayant pour lui les autres princes de l'Empire répond aux procédures par la guerre.

1302.

Bientôt ses juges lui demandent grâce, et l'électeur palatin paie par une grosse somme d'argent ses procédures.

La Pologne, après beaucoup de troubles, élit pour son roi *Venceslas* roi de Bohème. *Venceslas* met quelque ordre dans un pays où il n'y en avait jamais eu. C'est lui qui institua le sénat. Ce *Venceslas* donne son fils pour roi aux Hongrois, qui le demandaient eux-mêmes.

Boniface VIII ne manque pas de prétendre que c'est un attentat contre lui, et qu'il n'appartient qu'à lui seul de donner un roi à la Hongrie. Il nomme à ce royaume *Carobert*, descendant de *Charles d'Anjou*. Il semblerait que l'empereur n'eût pas dû accoutumer le pape à donner des royaumes; cependant c'est ce qui le raccommoda avec lui. Il craignait plus la puissance de *Venceslas* que celle du pape. Il protége donc *Carobert*, et désole la Bohème avec une armée. Les auteurs disent que cette armée fut empoisonnée par les Bohémiens, qui infectèrent les eaux voisines du camp; cela est assez difficile à croire.

1303.

Ce qui achève de mettre l'empereur dans les intérêts de *Boniface VIII*, c'est la sanglante querelle de ce pape avec *Philippe le bel*. *Boniface* très-maltraité par ce monarque, et qui méritait de l'être, reconnaît enfin cet *Albert*, à qui il avait voulu faire le procès, pour roi légitime des Romains, et lui promet la couronne impériale, pourvu qu'il déclare la guerre au roi de France.

Albert paie la complaisance du pape par une complaisance bien plus grande. Il reconnaît *que l'Empire a été transféré des Grecs aux Allemands par le St Siége; que les électeurs tiennent leur droit du pape, et que les empereurs et les rois reçoivent de lui le droit du glaive.* C'est contre une telle déclaration que le comte palatin aurait dû faire des procédures.

Ce n'était pas la peine de flatter ainsi *Boniface VIII* qui mourut le 12 octobre, échappé à

peine de la prison où le roi de France l'avait retenu aux portes même de Rome.

Cependant le roi de France confisque la Flandre sur le comte *Gui Dampierre*, et demeure, après une sanglante bataille, maître de Lille, de Douai, d'Orchies, de Béthune, et d'un très-grand pays, sans que l'empereur s'en mette en peine.

Il ne songe pas davantage à l'Italie toujours partagée entre les Guelfes et les Gibelins.

1304. 1305.

Ladislas, ce fils du respectable *Venceslas* roi de Bohème et de la Pologne, et chassé de la Hongrie. Son père en meurt, à ce qu'on prétend, de chagrin, si les rois peuvent mourir de cette maladie.

Le duc de Bavière *Othon* se fait élire roi de Hongrie, et se fait renvoyer dès la même année. *Ladislas* retourné en Bohème y est assassiné. Ainsi voilà trois royaumes électifs à donner à la fois, la Hongrie, la Bohème et la Pologne.

L'empereur *Albert* fait couronner son fils *Rodolphe* en Bohème à main armée. *Carobert* se propose toujours pour la Hongrie; et un seigneur polonais nommé *Uladislas Locticus* est élu, ou plutôt rétabli en Pologne; mais l'empereur n'y a aucune part.

1306.

Voici une injustice qui ne paraît pas d'un prince habile. L'empereur *Adolphe de Nassau* avait perdu la couronne et la vie pour s'être attiré la haine des Allemands, et cette haine

fut principalement fondée sur ce qu'il voulut dépouiller à prix d'argent les héritiers légitimes de la Misnie et de la Thuringe.

Philippe de Nassau, frère de cet empereur, réclama ces pays si injustement achetés. *Albert* se déclare pour eux dans l'espérance d'en obtenir sa part. Les princes de Thuringe se défendent. Ils sont mis sans formalités au ban de l'empire. Cette proscription leur donne des partisans et une armée. Ils taillent en pièces l'armée de l'empereur, qui est trop heureux de les laisser paisibles dans leurs Etats. On voit toujours en général dans les Allemands un grand fond d'attachement pour leurs droits; et c'est ce qui a fait subsister si long-temps ce gouvernement mixte; édifice souvent prêt à écrouler, et cependant toujours ferme.

1307.

Le pape *Clément V* envoie un légat en Hongrie, qui donne la couronne à *Carobert* au nom du St Siége. Autrefois les empereurs donnaient ce royaume: alors les papes en disposaient ainsi que de celui de Naples. Les Hongrois aimaient mieux être vassaux des papes désarmés que des empereurs qui pouvaient les asservir. Il valait mieux n'être vassal de personne.

ORIGINE DE LA LIBERTÉ DES SUISSES.

La Suisse relevait de l'Empire, et une partie de ce pays était domaine de la maison d'*Autriche*, comme Fribourg, Lucerne, Zug, Glaris. Ces petites villes, quoique sujettes, avaient

de grands priviléges et étaient au rang des villes *mixtes* de l'Empire; d'autres étaient impériales, et se gouvernaient par leurs citoyens, comme Zurich, Basle et Schaffhouse. Les cantons d'Uri, de Schvitz et d'Undervald étaient sous le patronage de la maison d'*Autriche*, mais non sous sa domination.

L'empereur *Albert* voulut être despotique dans tout le pays. Les gouverneurs et les commissaires qu'il y envoya y exercèrent une tyrannie qui causa d'abord beaucoup de malheurs, et qui ensuite produisit le bonheur de la liberté.

Les fondateurs de cette liberté se nomment *Melchtal Stauffacher* et *Valtherfurst*. La difficulté de prononcer des noms si respectables nuit à leur célébrité. Ces trois paysans, hommes de sens et de résolution, furent les premiers conjurés. Chacun d'eux en attira trois autres. Ces neuf gagnèrent les cantons d'Uri, Schvitz et Undervald.

Tous les historiens prétendent que, tandis que la conspiration se tramait, un gouverneur d'Uri nommé *Grisler* s'avisa d'un genre de tyrannie ridicule et horrible. Il fit mettre, dit-on, un de ses bonnets au haut d'une perche dans la place, et ordonna qu'on saluât le bonnet sous peine de la vie. Un des conjurés, nommé *Guillaume Tell*, ne salua point le bonnet. Le gouverneur le condamna à être pendu, et ne lui donna sa grâce qu'à condition que le coupable, qui passait pour archer adroit, abattrait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Le père tremblant tira, et fut assez heureux pour abattre la

pomme. *Gisler* apercevant une seconde flèche sous l'habit de *Tell* demanda ce qu'il en prétendait faire. *Elle t'était destinée*, dit le suisse, si *j'avais blessé mon fils.*

Avouons que toutes ces histoires de pommes sont bien suspectes: celle-ci l'est d'autant plus qu'elle semble tirée d'une ancienne fable danoise. Mais enfin on tient pour constant que *Tell* ayant été mis aux fers tua ensuite le gouverneur d'une flèche: que ce fut le signal des conjurés: que les peuples se saisirent des forteresses, et démolirent ces instrumens de leur esclavage. Voyez l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

1308.

Albert, prêt de commettre ses forces contre ce courage que donne l'enthousiasme d'une liberté naissante, perd la vie d'une manière funeste. Son propre neveu *Jean*, qu'on a appelé mal à propos duc de Suabe, qui ne pouvait obtenir de lui la jouissance de son patrimoine, conspire sa mort avec quelques complices. Il lui porta lui-même le dernier coup en se promenant avec lui auprès de Rheinsfeld, sur le bord de la rivière de Russ, dans le voisinage de la Suisse. Peu de souverains ont péri d'une mort plus tragique, et nul n'a été moins regretté. Il est très-vraisemblable que le don de l'Autriche, de la Stirie, de la Carniole, fait par l'empereur *Rodolphe de Habsbourg* à ses deux enfans, fut la cause de cet assassinat. *Jean* fils du prince *Rodolphe*, ayant en vain demandé à son oncle *Albert* sa part qu'il retenait, voulut s'en mettre en possession par un crime.

HENRI VII,

DE LA MAISON DE LUXEMBOURG,

TRENTE-UNIEME EMPEREUR.

1308.

APRÈS l'assassinat d'*Albert*, le trône d'Allemagne demeure vacant sept mois. On compte parmi les prétendans à ce trône le roi de France *Philippe le bel*: mais il n'y a aucun monument de l'histoire de France qui en fasse la moindre mention.

Charles de Valois, frère de ce monarque, se met sur les rangs. C'était un prince qui allait par-tout chercher des royaumes. Il avait reçu la couronne d'Arragon des mains du pape *Martin IV*, et lui avait prêté l'hommage et le serment de fidélité, que les papes exigeaient des rois d'Arragon: mais il n'avait plus qu'un vain titre. *Boniface VIII* lui avait promis de le faire roi des Romains, mais il n'avait pu tenir sa parole.

Bertrand de Got, gascon, archevêque de Bordeaux, élevé au pontificat de Rome par la protection de *Philippe le bel*, promet cette fois la couronne impériale à ce prince. Les papes y pouvaient beaucoup alors, malgré toute leur faiblesse, parce que leur refus de reconnaître le roi des Romains élu en Allemagne était souvent un prétexte de factions et de guerres civiles.

Ce pape *Clément V* fait tout le contraire de ce qu'il avait promis. Il fait presser sous main

les électeurs de nommer *Henri* comte de Luxembourg.

Ce prince est le premier qui est nommé par six électeurs seulement, tous six grands officiers de la couronne: les archevêques de Mayence, Trèves et Cologne, chanceliers: le comte palatin de la maison de Bavière d'aujourd'hui, grand-maître de la maison: le duc de Saxe de la maison d'Ascanie, grand-écuyer: le marquis de Brandebourg de la même maison d'Ascanie, grand-chambellan.

Le roi de Bohème, grand-échanson, n'y assista pas, et personne même ne le représenta. Le royaume de Bohème était alors vacant, les Bohémiens ne voulant pas reconnaître le duc de Carinthie, qu'ils avaient élu, mais auquel ils faisaient la guerre comme à un tyran.

Ce fut le comte palatin qui nomma au nom des six électeurs, *Henri comte de Luxembourg, roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'Eglise romaine et universelle, et défenseur des veuves et des orphelins.*

1309.

Henri VII commence par venger l'assassinat de l'empereur *Albert*. Il met l'assassin *Jean*, prétendu duc de Suabe, au ban de l'empire. *Frédéric* et *Léopold d'Autriche*, ses cousins, descendans comme lui de *Rodolphe de Habsbourg*, exécutent la sentence, et reçoivent l'investiture de ses domaines.

Un des assassins, nommé *Rodolphe de Varth*, seigneur considérable, est pris; et c'est par lui que commence l'usage du supplice de la roue. Pour *Jean*, après avoir erré long-temps, il

obtint l'absolution du pape, et se fit moine.

L'empereur donne à son fils de Luxembourg le titre de duc, sans ériger le Luxembourg en duché. Il y avait des ducs à brevet comme on en voit aujourd'hui en France; mais c'étaient des princes. On a déjà vu que les empereurs faisaient des rois à brevet.

L'empereur songe à établir sa maison, et fait élire son fils *Jean de Luxembourg* roi de Bohème. Il fallut la conquérir sur le duc de Carinthie; et cela ne fut pas difficile, puisque le duc de Carinthie avait contre lui la nation.

Tous les juifs sont chassés d'Allemagne, et une grande partie est dépouillée de ses biens. Ce peuple consacré à l'usure depuis qu'il est connu, ayant toujours exercé ce métier à Babylone, à Alexandrie, à Rome et dans toute l'Europe, s'était rendu par-tout également nécessaire et exécrable. Il n'y avait guère de villes où l'on n'accusât les juifs d'immoler un enfant le vendredi saint, et de poignarder une hostie. On fait encore dans plusieurs villes des processions en mémoire des hosties qu'ils ont poignardées, et qui ont jeté du sang. Ces accusations ridicules servaient à les dépouiller de leurs richesses.

1310.

L'ordre des templiers est traité plus cruellement que les juifs; c'est un des événemens les plus incompréhensibles. Des chevaliers qui faisaient vœu de combattre pour JESUS-CHRIST sont accusés de le renier, d'adorer une tête de cuivre, et de n'avoir pour cérémonies secrètes de réception dans l'ordre que les plus horribles

débauches. Ils ſont condamnés au feu en France, en conſéquence d'une bulle du pape *Clément V*, et de leurs grands biens. Le grand-maitre de l'ordre, *Jean de Molai*, *Gui* frère du dauphin d'Auvergne, et ſoixante et quatorze chevaliers jurèrent en vain que l'ordre était innocent. *Philippe le bel* irrité contr'eux les fit trouver coupables. Le pape dévoué au roi de France les condamna; il y en eut cinquante-neuf de brûlés à Paris: on les pourſuivit partout. Le pape abolit l'ordre deux ans après; mais en Allemagne on ne fit rien contre eux; peut-être parce qu'on les perſécutait trop en France. Il y a grande apparence que les débauches de quelques jeunes chevaliers avaient donné occaſion de calomnier l'ordre entier. Cette Saint-Barthelemi de tant de chevaliers armés pour la défenſe du chriſtianiſme, jugés en France, et condamnés par un pape et par des cardinaux, eſt la plus abominable cruauté qui ait été jamais exercée au nom de la juſtice. On ne trouve rien de pareil chez les peuples les plus ſauvages: ils tuent dans la colère; mais les juges très-incompétens des templiers les livrèrent gravement aux plus affreux ſupplices, ſans paſſion comme ſans raiſon.

Henri VII veut rétablir l'Empire en Italie. Aucun empereur n'y avait été depuis *Frédéric II*.

Diète à Francfort pour établir *Jean de Luxembourg* roi de Bohème, vicaire de l'Empire, et pour fournir au voyage de l'empereur; ce voyage s'appelle, comme on ſait, *l'expédition romaine*. Chaque état de l'Empire ſe cotiſe pour fournir des ſoldats, des cavaliers ou de l'argent.

Les commiſſaires de l'empereur qui le précè-

dent font à Lausanne, le 11 octobre, le serment accoutumé aux commissaires du pape; serment regardé toujours par les papes comme un acte d'obéissance et un hommage, et par les empereurs comme une promesse de protection: mais les paroles en étaient favorables aux prétentions des papes.

1311.

Les factions des Guelfes et des Gibelins partageaient toujours l'Italie: mais ces factions n'avaient plus le même objet qu'autrefois; elles ne combattaient plus l'une pour l'empereur, l'autre pour le pape; ce n'était plus qu'un mot de ralliement, auquel il n'y avait guère d'idée fixe attachée. C'est de quoi nous avons vu un exemple en Angleterre dans les factions des Whigs et des Toris.

Le pape *Clément V* fuyait Rome, où il n'avait aucun pouvoir; il établissait sa cour à Lyon avec sa maîtresse la comtesse de Périgord, et amassait ce qu'il pouvait de trésors.

Rome était dans l'anarchie d'un gouvernement populaire. Les Colonna, les Ursini, les barons romains partageaient la ville, et c'est la cause de ce long séjour des papes au bord du Rhône; de sorte que Rome paraissait également perdue pour les papes et pour les empereurs.

La Sicile était restée à la maison d'Arragon. *Carobert*, roi de Hongrie, disputait le royaume de Naples à *Robert* son oncle, fils de *Charles II* de la maison d'Anjou.

La maison d'Este s'était établie à Ferrare. Les Vénitiens voulaient s'emparer de ce pays.

L'ancienne ligue des villes d'Italie était bien loin de subsister ; elle n'avait été faite que contre les empereurs : mais depuis qu'ils ne venaient plus en Italie, ces villes ne pensaient qu'à s'agrandir aux dépens les unes des autres.

Les Florentins et les Génois faisaient la guerre à la république de Pise. Chaque ville d'ailleurs était partagée en factions ; Florence entre les noirs et les blancs, Milan entre les Visconti et les Turriani.

C'est au milieu de ces troubles que *Henri VII* paraît enfin en Italie. Il se fait couronner roi de Lombardie à Milan. Les Guelfes cachent cette ancienne couronne de fer des rois lombards, comme si c'était à un petit cercle de fer que fût attaché le droit de régner. L'empereur fait faire une nouvelle couronne.

Les Turriani, le propre chancelier de l'empereur conspirent contre sa vie dans Milan. Il condamne son chancelier au feu. La plupart des villes de Lombardie, Crême, Crémone, Lodi, Brescia lui refusent obéissance. Il les soumet par force, et il y a beaucoup de sang répandu.

Il marche à Rome. *Robert* roi de Naples, de concert avec le pape, lui ferme les portes, en faisant marcher vers Rome *Jean* prince de Morée son frère, avec des gendarmes et de l'infanterie.

Plusieurs villes, comme Florence, Bologne, Lucques, se joignent secrètement à *Robert*. Cependant le pape écrit de Lyon à l'empereur qu'il ne souhaite rien tant que son gouvernement ; le roi de Naples l'assure des mêmes sentimens, et lui proteste que le prince de

Morée

Morée n'eſt à Rome que pour y mettre l'ordre.

Henri VII ſe préſente à la porte de la ville Léonine, qui renferme l'égliſe de St Pierre, mais il faut qu'il l'aſſiége pour y entrer. Il eſt battu au lieu d'être couronné. Il négocie avec l'autre partie de la ville, et demande qu'on le couronne dans l'égliſe de St Jean de Latran. Les cardinaux s'y oppoſent, et diſent que cela ne ſe peut ſans la permiſſion du pape.

Le peuple de ce quartier prend le parti de l'empereur. Il eſt couronné en tumulte par quelques cardinaux. Alors il fait examiner par des juriſconſultes la queſtion, *ſi le pape peut ordonner quelque choſe à l'empereur, et ſi le royaume de Naples relève de l'Empire, ou du St Siége.* Ses juriſconſultes ne manquent pas de décider en ſa faveur, et le pape a grand ſoin de faire décider le contraire par les ſiens.

1313.

C'eſt, comme on a vu, la deſtinée des empereurs de manquer de forces pour dominer dans Rome. *Henri VII* eſt obligé d'en ſortir. Il va aſſiéger inutilement Florence, et cite non moins inutilement *Robert* roi de Naples à comparaître devant lui. Il met auſſi vainement ce roi au ban de l'Empire, comme coupable de lèſe-majeſté, *et le bannit à perpétuité ſous peine de perdre la tête.* L'arrêt eſt du 25 avril.

Il rend des arrêts à peu près ſemblables contre Florence et Lucques, et permet par ces arrêts d'aſſaſſiner les habitans; *Venceslas* en démence n'aurait pas donné de tels reſcrits.

Il fait lever des troupes en Allemagne par ſon frère archevêque de Trèves. Il obtient des

Génois et des Pisans cinquante galères. On conspire dans Naples en sa faveur. Il pense conquérir Naples et ensuite Rome; mais prêt à partir, il meurt auprès de la ville de Sienne. L'arrêt contre les Florentins était une invitation à l'empoisonner. Un dominicain nommé *Politien de Monte-pulciano*, qui le communiait, mêla, dit-on, du poison, dans le vin consacré. Il est difficile de prouver de tels crimes. Mais les dominicains n'obtinrent du fils de *Henri VII*, *Jean* roi de Bohème, des lettres qui les déclarent innocens que trente ans après la mort de l'empereur. Il eût mieux valu avoir ces lettres dans le temps même qu'on commençait à les accuser de cet empoisonnement sacrilége.

INTERREGNE DE QUATORZE MOIS.

Dans les dernières années de la vie de *Henri VII*, l'ordre teutonique s'agrandissait, et faisait des conquêtes sur les idolâtres et sur les chrétiens des bords de la mer baltique. Ils se rendirent même maîtres de Dantzick, qu'ils cédèrent après. Ils achetèrent la contrée de Prusse nommée Pomérélie d'un margrave de Brandebourg qui la possédа.

Pendant que les chevaliers teutons devenaient des conquérans, les templiers furent détruits en Allemagne, comme ailleurs; et quoiqu'ils se soutinssent encore quelques années vers le Rhin, leur ordre fut enfin entièrement aboli.

1314.

Le pape *Clément V* condamne la mémoire de *Henri VII*, déclare que le ſerment que cet empereur avait fait à ſon couronnement dans Rome était un *ſerment de fidélité*, et par conſéquent d'un vaſſal qui rend hommage.

Il caſſe la ſentence de *Henri VII* portée contre le roi de Naples, *attendu*, dit-il avec raiſon, *que le roi Robert eſt notre vaſſal.*

Mais le pape ajoute à cette raiſon des clauſes bien étonnantes. *Nous avons*, dit-il, *la ſupériorité ſur l'Empire, et nous ſuccédons à l'empereur pendant la vacance, par le plein pouvoir que* JESUS-CHRIST *nous a donné.* Il faut avouer que JESUS-CHRIST, comme homme, ne ſe doutait pas qu'un prêtre qui ſe diſait dans Rome ſucceſſeur de *Simon* fût un jour de droit divin empereur pendant la vacance.

En vertu de cette prétention, le pape établit le roi de Naples *Robert* vicaire de l'Empire en Italie. Ainſi les papes, qui ne craignent rien tant qu'un empereur, aident eux-mêmes à perpétuer cette dignité, en reconnaiſſant qu'il faut un vicaire dans l'interrègne : mais ils nomment ce vicaire pour ſe faire un droit de nommer un empereur.

Les électeurs en Allemagne ſont long-temps diviſés. Il était déjà établi dans l'opinion des hommes que le droit de ſuffrage n'appartenait qu'aux grands officiers de la maiſon, c'eſt-à-dire aux trois chanceliers eccléſiaſtiques, et aux quatre princes ſéculiers. Ces officiers avaient long-temps eu la première influence. Ils déclaraient la nomination faite par la

pluralité des suffrages: peu à peu ils attirèrent à eux seuls le droit d'élire.

Cela est si vrai que le duc de Carinthie *Henri*, qui prenait le titre de roi de Bohème, disputait en cette seule qualité le droit d'électeur à *Jean* de Luxembourg fils de *Henri VII*, qui en effet était roi de Bohème.

Les ducs de Saxe, *Jean* et *Rodolphe*, qui avaient chacun une partie de la Saxe, prétendaient partager le droit d'élire, et être tous deux électeurs, parce qu'ils se disaient tous deux grands maréchaux.

Le duc de Bavière *Louis*, le même qui fut empereur, chef de la branche bavaroise, voulait partager avec son frère aîné *Rodolphe* comte palatin le droit de suffrage.

Il y eut donc dix électeurs, qui représentaient sept officiers, sept charges principales de l'Empire. De ces dix électeurs cinq nomment *Louis* duc de Bavière, qui, ajoutant son suffrage, est ainsi élu par six voix.

Les quatre autres choisissent *Fréderic* duc d'Autriche, fils de l'empereur *Albert*; et ce duc d'Autriche ne compta point sa propre voix; ce qui prouve évidemment que l'Autriche n'avait point droit de suffrage, ne fournissant point de grand officier.

LOUIS V, ou LOUIS DE BAVIERE,

TRENTE-DEUXIEME EMPEREUR.

1315.

On ne compte pour empereur *Louis de Bavière*, que parce qu'il passe pour avoir été élu par le plus grand nombre, mais sur-tout parce que son rival *Fréderic le beau* fut malheureux. *Fréderic* est sacré à Cologne par l'archevêque du lieu; *Louis* à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Mayence; et cet archevêque s'attribue ce privilége, malgré l'archevêque de Cologne métropolitain d'Aix.

Ces deux sacres produisent nécessairement des guerres civiles; et celui-ci d'autant plus que *Louis de Bavière* était oncle de *Fréderic* son rival. Quelques cantons suisses déjà ligués prennent les armes pour *Louis de Bavière*. Ils défendaient par-là leur liberté contre l'Autriche.

Mémorable bataille de Mortgat. Si les Suisses avaient eu l'éloquence des Athéniens comme le courage, cette journée serait aussi célèbre que celle des Thermopiles. Seize cents suisses des cantons d'Uri, de Schvitz et d'Undervald, dissipent au passage des montagnes une armée formidable du duc d'Autriche. Le champ de bataille de Mortgat est le vrai berceau de leur liberté.

1316.

Jean XXII, pape à Avignon et à Lyon comme ses deux prédécesseurs, n'osant pas mettre le pied en Italie, et abandonnant Rome,

déclare cependant que l'Empire dépend de l'Eglise romaine, et cite à son tribunal les deux prétendans à l'Empire. Il y a eu de plus grandes révolutions sur la terre, mais il n'y en a pas eu une plus singulière dans l'esprit humain que de voir les successeurs des Césars, créés sur les bords du Mein, soumettre les droits qu'ils n'ont point sur Rome à un pontife de Rome créé dans Avignon; tandis que les rois d'Allemagne prétendent avoir le droit de donner les royaumes de l'Europe, que les papes prétendent nommer les empereurs et les rois, et que le peuple romain ne veut ni d'empereur ni de pape.

1317.

Il faut se représenter dans ces temps-là l'Italie aussi divisée que l'Allemagne. Les Guelfes et les Gibelins la déchirent toujours. Les Guelfes, à la tête desquels est le roi de Naples *Robert*, tiennent pour *Fréderic d'Autriche*. *Louis* a pour lui les Gibelins. Les principaux de cette faction sont les Viscontis à Milan. Cette maison établissait sa puissance sur le prétexte de soutenir celle des empereurs. La France voulait déjà se mêler des affaires du Milanais, mais faiblement.

1318.

Guerre entre *Eric* roi de Danemarck et *Valdemar* margrave de Brandebourg. Ce margrave soutient seul cette guerre sans l'aide d'aucun prince de l'Empire. Quand un Etat faible tient tête à un plus fort, c'est qu'il est gouverné par un homme supérieur.

Le duc de Lauembourg dans cette courte querelle bientôt accommodée eſt priſonnier du margrave, et ſe rachète pour ſeize mille marcs d'argent. On pourrait par ces rançons juger à peu près de la quantité d'eſpèces qui roulaient alors dans ces pays, où les princes avaient tout, et les peuples preſque rien.

1319.

Les deux empereurs conſentent à décider leur querelle plus importante par trente champions: uſage des anciens temps que la chevalerie a renouvelés quelquefois.

Ce combat d'homme à homme, de quinze contre quinze, fut comme celui des héros grecs et troyens. Il ne décida rien, et ne fut que le prélude de la bataille que les deux armées ſe livrèrent après avoir été ſpectatrices du combat des trente. *Louis* eſt vainqueur dans cette bataille; mais ſa victoire n'eſt point déciſive.

1320. 1321.

Philippe de Valois, neveu de *Philippe le bel* roi de France, accepte du pape *Jean XXII* la qualité de lieutenant-général de l'Egliſe contre les Gibelins en Italie. *Philippe de Valois* y va, croyant tirer quelque parti de toutes ces diviſions. Les Viſcontis trouvent le ſecret de lui faire repaſſer les Alpes, tantôt en affamant ſa petite armée, et tantôt en négociant.

L'Italie reſte partagée en Guelfes et en Gibelins ſans prendre trop parti ni pour *Fréderic d'Autriche*, ni pour *Henri de Bavière*.

1322.

Il se donne une bataille décisive entre les deux empereurs, encore assez près de Muldorf, le 28 septembre : le duc d'Autriche est pris avec le duc *Henri* son frère, et *Ferri* duc de Lorraine. Dès ce jour il n'y eut plus qu'un empereur.

Léopold d'Autriche, frère des deux prisonniers, continue en vain la guerre.

Jean de Luxembourg roi de Bohème, fatigué des contradictions qu'il éprouve dans son pays, envoie son fils en France pour l'y faire élever à la cour du roi *Charles le bel*. Il fait un échange de sa couronne contre le palatinat du Rhin avec l'empereur. Cela paraît incroyable. Le possesseur du palatinat du Rhin était *Rodolphe de Bavière*, propre frère de l'empereur. Ce *Rodolphe* s'était jeté dans le parti de *Fréderic d'Autriche* contre son frère; et l'empereur *Louis de Bavière*, qui venait de s'emparer du palatinat, gagne la Bohème à ce marché.

On ne peut pas toujours en tout pays acheter et vendre des hommes comme des bêtes. Toute la noblesse de Bohème se souleva contre cet accord, le déclara nul et injurieux; et il demeura sans effet. Mais *Rodolphe* resta privé de son palatinat.

1323.

Un événement plus extraordinaire encore arrive dans le Brandebourg. Le margrave de ce pays, de l'ancienne maison d'Ascanie, quitte son margraviat pour aller en pélerinage à la Terre-sainte. Il laisse ses Etats à son frère, qui meurt vingt-quatre jours après le départ

du

du pélerin. Il y avait beaucoup de parens capables de succéder. L'ancienne maison de Saxe-Lavembourg et celle d'Anhalt avaient des droits. L'empereur, pour les accorder tous, et sans attendre de nouvelles du pélerinage du véritable possesseur, voulut approprier à sa maison les Etats de Brandebourg, et il en investit son fils *Louis*.

L'empereur épouse en secondes noces la fille d'un comte de Hainaut et de Hollande, qui lui apporte pour dot ces deux provinces avec la Zélande et la Frise. Aucun Etat vers les Pays-Bas n'était regardé comme un fief masculin. Les empereurs songeaient à l'établissement de leurs maisons aussi bien qu'à l'Empire.

L'empereur, ayant vaincu son concurrent, a le pape encore à vaincre. *Jean XXII* des bords du Rhône ne laissait pas d'influer beaucoup en Italie. Il animait la faction des Guelfes contre les Gibelins. Il déclare les Viscontis hérétiques; et comme l'empereur favorise les Viscontis, il déclare l'empereur fauteur d'hérétiques; et par une bulle du 9 octobre il ordonne à *Louis de Bavière* de se désister dans trois mois de l'administration de l'Empire, *pour avoir pris le titre de roi des Romains sans attendre que le pape ait examiné son élection*. L'empereur se contente de protester contre cette bulle, ne pouvant encore faire mieux.

1324.

Louis de Bavière soutient le reste de la guerre contre la maison d'*Autriche*, pendant qu'il était attaqué par le pape.

Jean XXII, par une nouvelle bulle du 15 juillet, déclare l'empereur *contumax*, et le prive de tout droit à l'Empire s'il ne comparaît devant sa sainteté avant le 1er octobre. *Louis de Bavière* donne un reſcrit, par lequel il invite l'Egliſe de dépoſer le pape, et appelle au futur concile.

Marcile de Padoue et *Jean de Gent* franciſcain viennent offrir leur plume à l'empereur contre le pape, et prétendent prouver que le ſaint père eſt hérétique. Il avait en effet des opinions ſingulières qu'il fut obligé de rétracter.

1325.

Quand on voit ainſi les papes, n'ayant pas une ville à eux, parler aux empereurs en maîtres, on devine aiſément qu'ils ne font que mettre à profit les préjugés des peuples, et les intérêts des princes. La maiſon d'*Autriche* avait encore un parti en Allemagne, quoique le chef fût en priſon; et ce n'eſt qu'à la tête d'un parti qu'une bulle peut être dangereuſe.

L'Alſace et le pays Meſſin, par exemple, tenaient pour cette maiſon. L'empereur fit une alliance avec le duc de Lorraine ſon priſonnier, avec l'archevêque de Trèves et le comte de Bar, pour prendre Metz. Metz fut priſe en effet, et paya environ quarante mille livres tournois à ſes vainqueurs.

Fréderic d'Autriche étant toujours en priſon, le pape veut faire donner l'empire à *Charles le bel* roi de France. Il eût été naturel qu'un pape eût fait nommer un empereur en Italie. C'était ainſi qu'on en avait uſé envers *Charlemagne*; mais le long uſage prévalait, et il fallait que

l'Allemagne fit l'élection. On gagne en faveur du roi de France quelques princes d'Allemagne, qui donnèrent rendez-vous au roi à Bar-sur-Aube. Le roi de France s'y transporte, et n'y trouve que *Léopold d'Autriche*.

Le roi de France retourne chez lui, affligé de sa fausse démarche. *Léopold d'Autriche*, sans ressource, renvoie à *Louis de Bavière* la lance, l'épée et la couronne de *Charlemagne*. L'opinion publique attachait encore à ces symboles un droit qui confirmait celui de l'élection.

Louis de Bavière élargit enfin son prisonnier, et lui fait signer une renonciation à l'Empire pour le temps de la vie de *Louis*. On prétend que *Fréderic d'Autriche* conserva toujours le titre de roi des Romains.

1326.

Léopold d'Autriche meurt. Il faut bien observer que, malgré les lois, l'usage constant était que les grands fiefs se partageassent encore entre les héritiers. Trente enfans auraient partagé le même Etat en trente parts, et auraient tous porté le même titre. Tous les agnats de *Rodolphe de Habsbourg* portaient le nom de ducs d'*Autriche*.

Léopold avait eu pour son partage l'Alsace, la Suisse, la Suabe et le Brisgau. Ses frères se disputent cet héritage; ils choisissent le roi de Bohème *Jean de Luxembourg*, pour austrègue, c'est-à-dire pour arbitre.

1327.

Louis de Bavière va enfin en Italie se mettre à la tête des Gibelins, et le pape anime de

loin les Guelfes contre lui L'ancienne querelle de l'Empire et du pontificat se renouvelle avec fureur.

Louis marche avec une petite armée à Milan; il est accompagné d'une foule de moines franciscains. Ces moines étaient excommuniés par le pape *Jean XXII*, pour avoir soutenu que leur capuchon devait être plus pointu, et que leur boire et leur manger ne leur appartenaient pas en propre.

Ces mêmes franciscains traitaient le pape d'hérétique et de damné au sujet de son opinion sur la vision béatifique.

L'empereur est couronné roi de Lombardie à Milan, non par l'archevêque, qui le refuse, mais par l'evêque d'Arezzo.

Dès que ce prince se prépare à aller à Rome, la faction des Guelfes presse le pape d'y revenir. Le pape n'ose y aller, tant il craint le parti gibelin et l'empereur.

Les Pisans offrent à l'empereur soixante mille livres, pour qu'il ne passe point par leur ville dans son voyage à Rome. *Louis de Bavière* assiége Pise, et se fait donner au bout de trois jours trente autres mille livres pour y séjourner deux mois. Les historiens disent que ce sont des livres d'or, mais cette somme ferait six millions d'écus d'Allemagne, ce qu'il est plus aisé de coucher par écrit que de payer.

Nouvelle bulle de *Jean XXII*, à Avignon le 23 octobre. *Nous réprouvons ledit Louis comme hérétique. Nous dépouillons ledit Louis de tous ses biens meubles et immeubles, du palatinat du Rhin, de tout droit à l'Empire, défendons de fournir audit Louis du blé, du linge, du vin, du bois, etc.*

L'héresie de l'empereur était d'aller à Rome.

1328.

Louis de Bavière est couronné dans Rome sans prêter serment de fidélité. Le célèbre *Castruccio Castracani*, tyran de Lucques, créé d'abord par l'empereur comte du palais de Latran et gouverneur de Rome, le conduit à St Pierre avec les quatre premiers barons romains, *Colonna*, *Ursini*, *Savelli*, *Conti*.

Louis est sacré par un évêque de Venise, assisté d'un évêque d'Aleria, tous deux excommuniés par le pape. Il y eut peu de troubles dans Rome à ce couronnement.

Le 18 avril l'empereur tient une assemblée générale. Il y préside revêtu du manteau impérial, la couronne en tête et le sceptre à la main. Un moine augustin, *Nicolas Fabriano*, y accuse le pape et demande *s'il y a quelqu'un qui veuille défendre le prêtre de Cahors, qui se fait nommer le pape Jean.* L'ordre des augustins devait produire un jour un homme plus dangereux pour les papes.

On lut ensuite la sentence par laquelle l'empereur déposait le pape. *Nous voulons*, dit-il, *suivre l'exemple d'Othon I, qui avec le clergé et le peuple de Rome déposa le pape Jean XII, etc. Nous déposons de l'évêché de Rome Jacques de Cahors, convaincu d'hérésie et de lèse-majesté, etc.*

Le jeune *Colonna*, attaché en secret au pape, publie son opposition dans Rome, l'affiche à la porte de l'église, et s'enfuit.

Enfin *Louis* prononce un arrêt de mort contre le pape, et même contre le roi de Naples, qui avait accepté du pape le vicariat de l'Empire en Italie. Il les condamne tous deux à être brûlés vifs : la colère outrée va quelque-

fois jusqu'au ridicule. Il crée pape le 22 mai, de son autorité, *Pierre Reinalucci*, de la ville de Corbiero ou Corbario, dominicain, et le fait agréer par le peuple romain. Il l'investit par l'anneau, au lieu de lui baiser les pieds, et se fait de nouveau couronner par lui.

Ce qui était arrivé à tous les empereurs depuis les *Othons* arrive à *Louis de Bavière*. Les Romains conspirent contre lui. Le roi de Naples arrive avec des troupes aux portes de Rome. L'empereur et son pape sont obligés de s'enfuir.

1329.

L'empereur réfugié à Pise est forcé d'en sortir. Il retourne sans armée en Bavière avec deux franciscains qui écrivaient contre le pape, *Michel de Cesène* et *Guillaume Okam*. L'anti-pape *Pierre de Corbiero* se cache de ville en ville.

Le roi de Naples *Robert* fait rentrer sous la domination, ou plutôt sous la protection papale, Rome et plusieurs villes d'Italie.

Les Viscontis toujours puissans dans Milan, et qui ne pouvaient plus être défendus par l'empereur, l'abandonnent. Ils se rangent du parti de *Jean XXII* qui, toujours réfugié dans Avignon, semble donner des lois à l'Europe, et en donne en effet, quand ces lois sont exécutées par les forts contre les faibles.

Louis de Bavière étant à Pavie fait un traité mémorable avec son neveu *Robert*, fils de l'électeur palatin *Rodolphe*, mort en exil en Angleterre, et tige de toute la branche palatine. Par ce traité il partage avec son neveu les terres de la maison palatine; il lui rend le palatinat du Rhin et le haut palatinat, et il garde pour lui la Bavière. Il règle qu'après l'extinction

d'une des deux maisons palatine et de Bavière, qui ont une souche commune, la survivante entrera en possession de toutes les terres et dignités de l'autre, et que cependant le suffrage dans les élections des empereurs appartiendra alternativement aux deux maisons. Le droit de suffrage accordé ainsi à la maison de Bavière ne dura pas long-temps. La division que cet accord mit entre les deux maisons fut plus longue.

1330.

Le pape, frère *Pierre de Corberio*, caché dans un château d'Italie, entouré de soldats envoyés par l'archevêque de Pise, demande grâce à *Jean XXII*, qui lui promet la vie sauve et trois mille florins d'or de pension pour son entretien.

Ce pape frère *Pierre* va, la corde au col, se présenter devant le pape, qui le fait enfermer dans une prison, où il mourut au bout de trois ans. On ne sait s'il avait stipulé ou non qu'il ne serait pas enfermé.

Christophe roi de Danemarck est déposé par les états du pays. Il a recours à l'Empire. Les ducs de Saxe, de Meklembourg et de Poméranie sont nommés par l'empereur pour juger entre le prince et les sujets. C'était faire revivre les droits éteints de l'Empire sur le Danemarck. Mais *Gérard* comte de Holstein, régent du royaume, ne voulut pas reconnaître cette commission. Le roi *Christophe*, avec les forces de ces princes et du margrave de Brandebourg, chasse le régent et remonte sur le trône.

Louis de Bavière veut se réconcilier avec le pape, et lui envoie une ambassade. *Jean XXII*,

pour réponse, mande au roi de Bohème qu'il ait à faire déposer l'empereur.

1331.

Le roi de Bohème *Jean*, au lieu d'obéir au pape, se lie avec l'empereur et marche en Italie avec une armée, en qualité de vicaire de l'Empire. Ayant réduit quelques villes, comme Crémone, Parme, Pavie, Modène, il est tenté de les garder pour lui; et dans cette idée il s'unit secrètement avec le pape. Les Guelfes et les Gibelins alarmés se réuniſſent contre *Jean XXII* et contre *Jean de Bohème.*

L'empereur, craignant un vicaire si dangereux, excite contre lui *Othon d'Autriche*, frère de ce même *Fréderic* son rival pour l'Empire; tant les intérêts changent en peu de temps.

Il suscite le marquis de Misnie, et *Carobert* roi de Hongrie, et jusqu'à la Pologne. Il est donc prouvé qu'alors il pouvait bien peu par lui-même. L'Empire fut rarement plus faible: mais l'Allemagne dans tous ces troubles est toujours respectée des étrangers, toujours hors d'atteinte.

Le roi de Bohème, revenu en Allemagne, bat tous ses ennemis l'un après l'autre. Il laisse son fils *Charles* vicaire en Italie malgré *Louis de Bavière*, et pour lui il va jusqu'en Pologne. Ce roi de Bohème *Jean* était alors le véritable empereur par son pouvoir.

Les Guelfes et les Gibelins, malgré leur antipathie, se liguent contre le prince *Charles de Bohème* en Italie. Le roi son père, vainqueur en Allemagne, passe les Alpes pour secourir son fils. Il arrive lorsque ce jeune prince vient de remporter une victoire signalée le 25 novembre vers le Tirol.

Il rentre avec son fils triomphant dans Prague, et lui donne la marche, ou marquisat, ou margraviat de Moravie, en lui fesant prêter un hommage-lige.

1332.

Le pape continue d'employer la religion dans l'intrigue. *Othon* duc d'Autriche, gagné par lui, quitte le parti de l'empereur, et gagné par des moines il soumet ses Etats au St Siége. Il se déclare vassal de Rome. Quel temps, où une telle action ne fut ni abhorrée ni punie! peu de gens savent que l'Autriche a été donnée aux papes, ainsi que l'Angleterre; c'est l'effet de la superstition et de la barbare stupidité dans laquelle l'Europe était plongée.

Ce temps était celui de l'anarchie. Le roi de Bohème se fesait craindre de l'empereur, et songeait à établir son crédit dans l'Allemagne. Lui et son fils avaient gagné des batailles en Italie, mais des batailles inutiles. Toute l'Italie était armée alors, Gibelins contre Guelfes, les uns et les autres contre les Allemands; toutes les villes s'accordaient dans leur haine contre l'Allemagne, et toutes se fesaient la guerre, au lieu de s'entendre pour briser à jamais leurs chaînes.

Pendant ces troubles l'ordre teutonique est toujours une milice de conquérans vers la Prusse. Les Polonais leur prennent quelques villes. Ce même *Jean* roi de Bohème marche à leur secours. Il va jusqu'à Cracovie. Il appaise des troubles en Silésie. Ce prince maître de la Bohème, de la Silésie, de la Moravie fesait alors tout trembler.

Strasbourg, Fribourg en Brisgau, et Basle

s'uniſſent dans ces temps de trouble contre les tyrans voiſins. Pluſieurs villes entrent dans cette aſſociation. Le voiſinage de quatre cantons ſuiſſes devenus libres inſpire à ces peuples des ſentimens de liberté.

Othon d'Autriche aſſiége Colmar. L'empereur ſoutient cette ville contre le duc d'Autriche. Le comte de Virtemberg fournit des troupes à l'empereur; le roi de Bohême lui en donne. On voit de part et d'autre des armées de trente mille hommes, mais ce n'eſt jamais que pour une campagne. L'empereur n'eſt alors que comme un autre prince d'Allemagne qui a ſes amis comme ſes ennemis. Qu'eût-ce été, ſi tout eût été réuni pour ſubjuguer en effet toute l'Italie?

Mais l'Allemagne n'eſt occupée que de ſes querelles inteſtines. Le duc d'Autriche ſe raccommode avec l'empereur. La face des affaires change continuellement, et la miſère des peuples continue.

1333.

On a vu *Jean* roi de Bohême combattre en Italie pour l'empereur, maintenant le voici armé pour le pape. On a vu *Robert* roi de Naples défenſeur du pape; il eſt à préſent ſon ennemi. Ce même roi de Bohême, qui venait d'aſſiéger Cracovie, va en Italie de concert avec le roi de France, pour y établir le pouvoir du pape. C'eſt ainſi que l'ambition promène les hommes.

Qu'arrive-t-il? il donne bataille près de Ferrare au roi *Robert de Naples*, aux *Viſcontis*, aux *l'Eſcales* princes de Vérone, réunis. Il eſt défait deux fois. Il retourne en Allemagne après avoir perdu ſes troupes, ſon argent et ſa gloire.

Troubles et guerres en Brabant au sujet de la propriété de Malines, que le duc de Brabant et le comte de Flandre se disputent. Le roi de Bohème s'en mêle encore. On s'accommode. Malines demeure à la Flandre.

1334.

Cependant l'empereur *Louis de Bavière* reste tranquille dans Munich, et semble ne plus prendre part à rien.

Le pape *Jean XXII*, plus remuant, sollicite toujours les princes allemands à se soulever contre *Louis de Bavière*; et les franciscains du parti de *Michel de Cesène*, condamnée par le pape, pressent l'empereur d'assembler un concile pour faire déclarer le pape hérétique et pour le déposer.

La mort devait venger l'empereur plus promptement qu'un concile. *Jean XXII* meurt à quatre-vingt-dix ans, le 2 décembre, dans Avignon.

Villani prétend qu'on trouva dans son trésor la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or, dont dix-huit millions monnayés: *Je le sais*, dit Villani, *de mon frère Romone qui était marchand du pape*. On peut dire hardiment à *Villani* que son frère le marchand était un grand exagérateur. Cela ferait environ deux cents millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui. On eût alors avec une pareille somme acheté toute l'Italie, et *Jean XXII* n'y mit jamais le pied. Il eut beau ajouter une troisième couronne à la tiare pontificale, il n'en fut pas plus puissant. Il est vrai qu'il vendait beaucoup de bénéfices, qu'il inventa les annates, les réserves, les expectatives, qu'il mit à prix les dispenses

et les absolutions. Tout cela est une ressource plus faible qu'on ne pense, et a produit beaucoup plus de scandale que d'argent; les exacteurs de pareils tributs n'en font d'ordinaire aux maîtres qu'une part fort légère.

Ce qui est digne de remarque, c'est qu'il eut du scrupule en mourant sur la manière dont il avait dit qu'on voyait DIEU dans le ciel, et qu'il n'en eut point sur les trésors qu'il avait amassés sur la terre.

1335.

Le vieux roi *Jean de Luxembourg* épouse une jeune princesse de la maison de France, de la branche de *Bourbon*; et par son contrat de mariage, il donne le duché de Luxembourg au fils qui naîtra de cette alliance. La plupart des clauses de contrats sont des semences de guerre.

Voici un autre mariage qui produit une guerre dès qu'il est consommé. Le vieux roi de Bohême avait un second fils, *Jean de Luxembourg*, duc de Carinthie. Ce jeune prince prenait le titre de duc de Carinthie, parce que sa femme avait des prétentions sur ce duché. Cette princesse de Carinthie, qu'on appelait *Marguerite la grande bouche*, prétend que son mari *Jean de Luxembourg*, est impuissant. Elle trouve un évêque de Freisingen qui casse son mariage sans formalités; elle se donne au marquis de Brandebourg.

L'intérêt a autant de part que l'amour dans cet adultère. Le margrave de Brandebourg était le fils de l'empereur *Louis de Bavière*. *Marguerite la grande bouche* apportait le Tirol en dot et des droits sur la Carinthie : ainsi l'empereur ne fit aucune difficulté d'ôter cette princesse au

prince de Bohème, et de la donner à son fils de Brandebourg. Ce mariage excite une guerre qui dure toute l'année; et après beaucoup de sang répandu, on en vient à un accommodement singulier. C'est que le jeune *Jean de Luxembourg* avoue que sa femme a raison de l'avoir quitté, et approuve son mariage avec le brandebourgeois fils de l'empereur.

Petite guerre des Strasbourgeois contre les seigneurs des environs. Strasbourg agit en vraie république indépendante, à cela près que son évêque se mettait souvent à la tête des troupes, pour faire dépendre les citoyens de l'évêque.

1336. 1337.

On commence à négocier beaucoup en Allemagne pour la fameuse guerre que le roi d'Angleterre *Edouard III* méditait contre *Philippe de Valois*. Il s'agissait de savoir à qui la France appartiendrait.

Il est vrai que ce pays beaucoup plus resserré qu'il ne l'est aujourd'hui, affaibli par les divisions du gouvernement féodal, et n'ayant point de grand commerce maritime, n'était pas le plus grand théâtre de l'Europe, mais c'était toujours un objet très-important.

Philippe de Valois d'un côté, et *Edouard* de l'autre tâchent d'engager les princes d'Allemagne dans leur querelle: mais il paraît que l'anglais fit mieux sa partie que le français. *Philippe de Valois* a pour lui le roi de Bohème, et *Edouard* a tous les princes voisins de la France. Il a sur-tout pour lui l'empereur; il n'en obtient à la vérité que des lettres-patentes, mais ces lettres-patentes sont de vicaire de l'Empire. Le fier *Edouard* consent volontiers à

exercer ce vicariat pour tâcher de faire déclarer guerre de l'Empire la guerre contre la France. Ses provisions portent qu'il pourra faire battre monnaie dans toutes les terres de l'Empire : rien ne prouve mieux ce respect secret qu'on avait dans toute l'Europe pour la dignité impériale.

Pendant qu'*Edouard* s'appuie des forces temporelles de l'Allemagne, *Philippe de Valois* cherche à faire agir les forces spirituelles du pape : elles étaient alors bien peu de chose.

Le pape *Benoît XI*, encore dans Avignon comme ses prédécesseurs, était dépendant du roi de France.

Il faut savoir que l'empereur, n'ayant point été absous par le pape, demeurait toujours excommunié, et privé de ses droits dans l'opinion vulgaire de ces temps-là.

Philippe de Valois, qui peut tout sur un pape d'Avignon, force *Benoît XI* à différer l'absolution de l'empereur. Ainsi l'autorité d'un prince dirige souvent le ministère pontifical, et ce ministère à son tour suscite quelques princes. Il y a un *Henri* duc de Bavière, parent de *Louis* l'empereur, prenant toujours selon l'usage ce titre de duc sans avoir le duché, mais possédant une partie de la Bavière inférieure. Cet *Henri* demande pardon au pape par ses députés, d'avoir reconnu son parent empereur. Cette bassesse ne produit dans l'Empire aucune des révolutions qu'on en attendait.

1338.

Le pape *Benoît XI* avoue que c'est *Philippe de Valois* roi de France qui l'empêche de réconcilier à l'Eglise l'empereur *Louis*. Voilà comme presque tous les papes n'ont été que les instrumens

d'une force étrangère. Ils ressemblaient souvent aux dieux des Indiens, à qui on demande de la pluie à genoux, et qu'on traîne dans la rivière quand on n'est pas exaucé.

Grande assemblée des princes de l'Empire à Rens sur le Rhin. On y déclare ce qui ne devrait pas avoir besoin d'être déclaré; *que celui qui a été élu par le plus grand nombre est véritable empereur; que la confirmation du pape est absolument inutile; que le pape a encore moins le droit de déposer l'empereur; et que l'opinion contraire est un crime de lèse-majesté.*

Cette déclaration passe en loi perpétuelle le 8 août à Francfort.

Albert d'Autriche surnommé d'abord *le contrefait*, et qui ensuite changea ce surnom en celui de *sage*, l'un des frères de ce *Fréderic d'Autriche* qui avait disputé l'Empire, et le seul de tous ses frères par qui la race autrichienne s'est perpétuée, attaque encore en vain les Suisses. Ces peuples, qui n'avaient de bien que leur liberté, la défendent toujours avec courage. *Albert* est malheureux dans son entreprise, et mérite le nom de *sage* en l'abandonnant.

1339.

L'empereur *Louis* ne pense plus qu'à rester tranquille dans Munich, pendant qu'*Edouard* roi d'Angleterre, son vicaire, traîne cinquante princes de l'Empire à la guerre contre *Philippe de Valois*, et va conquérir une partie de la France. Mais avant la fin de la campagne tous ces princes allemands se retirent chez eux; et *Edouard*, assisté des Flamands, poursuit ses vues ambitieuses.

1340.

L'empereur *Louis*, qui s'était repenti d'avoir donné le vicariat d'Italie à un roi de Bohême, guerrier et puissant, se repent d'avoir donné le vicariat d'Allemagne à un roi plus puissant et plus guerrier. L'empereur était le pensionnaire du vicaire; et le fier anglais se conduisant en maître, et payant mal la pension, l'empereur lui ôte ce vicariat, devenu un titre inutile.

L'empereur négocie avec *Philippe de Valois*. Pendant ce temps l'autorité impériale est absolument anéantie en Italie, malgré la loi perpétuelle de Francfort.

Le pape de son autorité privée accorde aux deux frères *Viscontis* le gouvernement de Milan, qu'ils avaient sans lui, et les fait vicaires de l'Eglise romaine; ils avaient été auparavant vicaires impériaux.

Le roi *Jean de Bohême* va à Montpellier pour se guérir par la salubrité de l'air d'un mal qui attaquait ses yeux. Il n'en perd pas moins la vue, et il est connu depuis sous le nom de *Jean l'aveugle*. Il fait son testament, donne la Bohême et la Silésie à *Charles* depuis empereur, à *Jean* la Moravie, à *Venceslas*, né de *Béatrix de Bourbon*, le Luxembourg et les terres qu'il a en France du chef de sa femme.

L'empereur cependant jouit de la gloire de décider en arbitre des querelles de la maison de Danemarck. Le duc de Slesvich-Holstein, par cet accommodement, renonce aux prétentions sur le royaume de Danemarck: il marie

sa

sa sœur au roi *Valdemar III*, et reste en possession du Jutland.

1341. 1342. 1343.

Louis de Bavière semble ne plus penser à l'Italie, et donne des tournois dans Munich.

Clément VI nouveau pape, né français, et résidant à Avignon, est sollicité de revenir enfin rétablir en Italie le pontificat, et d'y achever d'anéantir l'autorité impériale. Il suit les procédures de *Jean XXII* contre *Louis*. Il sollicite l'archevêque de Trèves de faire élire en Allemagne un nouvel empereur. Il soulève en secret contre lui ce roi de Bohême *Jean l'aveugle* toujours remuant, le duc de Saxe et *Albert d'Autriche*.

L'empereur *Louis*, qui a toujours à craindre qu'un défaut d'absolution n'arme contre lui les princes de l'Empire, flatte le pape qu'il déteste et lui écrit *qu'il remet à la disposition de sa sainteté, sa personne, son état, sa liberté et ses titres*. Quelles expressions pour un empereur qui avait condamné *Jean XXII* à être brûlé vif!

Les princes assemblés à Francfort sont moins complaisans, et maintiennent les droits de l'Empire.

1344. 1345.

Jean l'aveugle semble plus ambitieux, depuis qu'il a perdu la vue. D'un côté il veut frayer le chemin de l'Empire à son fils *Charles*; de l'autre il fait la guerre à *Casimir* roi de Pologne, pour la mouvance du duché de Schveidnitz dans la Silésie.

C'eſt l'effet ordinaire de l'établiſſement féodal. Le duc de Schveidnitz avait fait hommage au roi de Pologne : *Jean de Bohème* réclame l'hommage en qualité de duc de Siléſie. L'empereur ſoutient en ſecret les intérêts du polonais ; et malgré l'empereur, la guerre finit heureuſement pour la maiſon de Luxembourg. Le prince *Charles de Luxembourg* marquis de Moravie, fils de *Jean l'aveugle*, devenu veuf, épouſe la nièce du duc de Schveidnitz qui fait hommage à la Bohème; et c'eſt une nouvelle confirmation que la Siléſie eſt une annexe de la couronne de Bohème.

L'impératrice *Marguerite* femme de l'empereur *Louis de Bavière*, et ſœur de *Jean de Brabant*, ſe trouve héritière de la Hollande, de la Zélande et de la Friſe; elle recueille cette ſucceſſion. L'empereur ſon mari devait en être beaucoup plus puiſſant : il ne l'eſt pourtant pas.

En ce temps *Robert* comte palatin fonde l'univerſité de Heidelberg ſur le modèle de celle de Paris.

1346.

Jean l'aveugle et ſon fils *Charles* font un grand parti dans l'Empire au nom du pape.

Les factions impériales et papales troublent enfin l'Allemagne, comme les Guelfes et les Gibelins avaient troublé l'Italie. *Clément VI* en profite. Il publie contre *Louis de Bavière* une bulle le 13 avril : *Que la colère de* DIEU, dit-il, *et celle de St Pierre et St Paul tombe ſur lui dans ce monde-ci et dans l'autre ; que la terre l'engloutiſſe tout vivant ; que ſa mémoire périſſe ; que tous les élémens lui ſoient contraires ; que ſes enfans tombent dans les mains de ſes ennemis aux yeux de leur père.*

Il n'y avait point de protocole pour ces bulles ; elles dépendaient du caprice du dataire qui les expédiait. Le caprice en cette occasion est un peu violent.

Il y avait alors deux archevêques de Mayence, l'un dépose en vain par le pape, l'autre élu à l'instigation du pape par une partie des chanoines. C'est à ce dernier que *Clément VI* adresse une autre bulle pour élire un empereur.

Le roi de Bohème *Jean l'aveugle* et son fils *Charles*, marquis de Moravie qui fut depuis l'empereur *Charles IV*, vont à Avignon marchander l'Empire avec le pape *Clément VI*. *Charles* s'engage à casser toutes les ordonnances de *Louis de Bavière*, à reconnaître que le comté d'Avignon appartenait de droit au St Siége, ainsi que Ferrare et les autres terres ; (il entendait celles de la comtesse *Mathilde*) les royaumes de Sicile, de Sardaigne et de Corse, et sur-tout Rome ; que si l'empereur va à Rome se faire couronner, il en sortira le même jour, qu'il n'y reviendra jamais sans une permission expresse du pape, etc.

Après ces promesses, *Clément VI* recommande aux archevêques de Cologne et de Trèves, et au nouvel archevêque de Mayence, d'élire empereur le marquis de Moravie. Ces trois prélats avec *Jean l'aveugle* s'assemblent à Rens près de Coblentz le premier juillet. Ils élisent *Charles de Luxembourg* marquis de Moravie, qu'on connaît sous le nom de *Charles IV*.

Le jésuite *Maimbourg* assure positivement qu'il acheta le suffrage de l'archevêque de Cologne huit mille marcs d'argent ; il ajoute que le duc de Saxe, comme plus riche, *fit meilleur*

marché de sa voix, se contentant de deux mille marcs.

1. Ce que le jésuite *Maimbourg* assure n'est rapporté que sur un ouï-dire par *Cuspinien.*

2. Comment peut-on être instruit de ces marchés secrets?

3. Voilà un beau désintéressement dans le duc de Saxe, de ne se déshonorer que pour deux mille marcs, parce qu'il est riche! c'est précisément parce qu'on est riche qu'on se vend plus cher, quand on fait tant que de se vendre.

4. Le sens commun permet-il de croire que *Charles IV* ait acheté chèrement un droit très-incertain et une guerre civile certaine?

Quoique l'Allemagne fût partagée, le parti de *Louis de Bavière* est tellement le plus fort que le nouvel empereur et son vieux père, au lieu de soutenir leurs droits en Allemagne, vont se battre en France contre *Edouard d'Angleterre* pour *Philippe de Valois.*

Le vieux roi *Jean de Bohème* est tué à la fameuse bataille de Créci le 25 ou 26 août, gagnée par les Anglais. *Charles* s'en retourne en Bohème sans troupes et sans argent: il est le premier roi de Bohème qui se soit fait couronner par l'archevêque de Prague; et c'est pour ce couronnement que l'évêché de Prague, jusque-là suffragant de Mayence, fut érigé en archevêché.

1347.

Alors *Louis de Bavière* et l'anti-empereur *Charles* se font la guerre. *Charles de Luxembourg* est battu par-tout.

Il se passait alors une scène singulière en Italie. *Nicolas Rienzi* notaire à Rome, homme éloquent, hardi et persuasif, voyant Rome

abandonnée des empereurs et des papes qui n'osaient y retourner, s'était fait tribun du peuple. Il régna quelques mois d'une manière absolue ; mais le peuple, qui avait élevé cette idole, la détruisit. Rome depuis long-temps ne semblait plus faite pour des tribuns : mais on voit toujours cet ancien amour de la liberté qui produit des secousses et qui se débat dans ses chaînes. *Rienzi* s'intitulait, *Chevalier candidat du saint Esprit, sévère et clément libérateur de Rome, zélateur de l'Italie, amateur de l'univers et tribun auguste.* Ces beaux titres prouvent qu'il était un enthousiaste, et que par conséquent il pouvait séduire la vile populace, mais qu'il était indigne de commander à des hommes d'esprit. Il voulait en vain imiter *Gracchus*, comme *Crescence* avait voulu vainement imiter *Brutus*.

Il est certain que Rome alors était une république, mais faible, n'ayant de l'ancienne république romaine que les factions. Son ancien nom faisait toute sa gloire.

Il est difficile de dire s'il y eut jamais un temps plus malheureux depuis les inondations des barbares au cinquième siècle. Les papes étaient chassés de Rome; la guerre civile désolait toute l'Allemagne; les Guelfes et les Gibelins déchiraient l'Italie; la reine de Naples *Jeanne*, après avoir étranglé son mari, fut étranglée elle-même ; *Edouard III* ruinait la France où il voulait régner ; et enfin la peste, comme on le verra, fit périr une partie des hommes échappés au glaive et à la misère.

Louis de Bavière meurt d'apoplexie le 11 octobre auprès d'Augsbourg Des auteurs disent qu'il fut empoisonné par une duchesse d'Autriche.

Le prêtre *André*, et d'autres prétendent que cette ducheſſe d'Autriche eſt la même qu'on appelait la *grande bouche*; mais le prêtre *André* ne fait pas réflexion que *Marguerite la grande bouche* eſt la même qui avait quitté ſon mari pour le fils de l'empereur. Il fallait que les hiſtoriens de ce temps-là euſſent une grande haine pour les princes; ils les font preſque tous empoiſonner. Un *Hocſemius* s'exprime ainſi: *L'empereur bavarois le damné meurt d'un poiſon donné par la ducheſſe d'Oſtrogothie ou d'Autriche, femme du duc Albert.* *Struvius* dit qu'on prétend qu'il fut empoiſonné par une ducheſſe d'Autriche nommée *Anne.* Voilà donc trois prétendues ducheſſes d'Autriche différentes accuſées de cette mort ſans la moindre apparence. C'eſt ainſi qu'on écrivait autrefois l'hiſtoire. On croirait en liſant le père *Barre* que *Louis de Bavière* fut empoiſonné par une quatrième princeſſe nommée *Maultaſch*: mais c'eſt qu'en allemand *Maultaſch* ſignifie *grande bouche* ou *bouche difforme*; et cette princeſſe eſt préciſément cette *Marguerite* bru de l'empereur. Il s'intitulait *Louis IV* et non pas *Louis V*, parce qu'il ne comptait pas *Louis IV* ſurnommé *l'enfant* parmi les empereurs.

Ce fut lui qui donna lieu à l'invention de l'aigle à deux têtes: il y avait deux aigles dans ſes ſceaux; et les deux têtes d'aigle, qu'on a preſque toujours conſervées depuis, ſuppoſent auſſi deux corps, dont l'un eſt caché par l'autre. Le caprice des ouvriers a décidé de preſque toutes les armoiries des ſouverains.

Fin du Tome premier.

S

22 7/1 (30)

PRE 22 7/1 (30)

Dl 5472c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51335/fragment/page=0345

E S

ES

AIRE.

EME.

TS,

GNIE.

—

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Inches Centimetres

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51335/fragment/page=0347